

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC AOÛT, 1931

N° 12

La direction de L'APÔTRE informe ses lecteurs et ses abonnés qu'elle suspend provisoirement la publication de sa revue. La diminution constante des abonnés, résultat de la crise économique actuelle, l'oblige à recourir à cette pénible nécessité. Ceux qui ont payé d'avance leur abonnement trouveront, en dernière page, les conditions de remboursement.

Examinons-nous sur...

LIRE, c'est pour beaucoup de malades la grande occupation quotidienne, et souvent pour les demi-malades la seule distraction possible. Et la lecture peut avoir tant d'influence sur la vie intellectuelle, morale et spirituelle, que cela vaut bien la peine qu'on s'y arrête un peu, de temps à autre, pour faire le point. Aussi vais-je vous proposer, chers amis, un petit examen rétrospectif sur ce sujet :

1° *Depuis un an, qu'ai-je lu ?* (livres, journaux, revues). Dans tout ceci, qu'est-ce qui valait réellement le temps passé à le lire ? Ai-je l'habitude de lire des livres sérieux, substantiels, instructifs ? Ou ai-je fait surtout des lectures sans nul rendement soit pour mon esprit, soit pour mon âme ? Dans ce que j'ai lu cette année, combien y a-t-il de... chefs-d'œuvre ? Quelle sorte d'impulsion me donnent tel livre, telle revue, tel journal ? Que dois-je, dans mes lectures habituelles, supprimer ou adjoindre, pour qu'elles soient

en rapport avec les vrais et divers besoins de ma vie spirituelle, intellectuelle et professionnelle ?

2° *Comment ai-je lu ? Avec ou sans méthode ?* Ai-je pris le temps et le soin de souligner les idées essentielles de tel article, de résumer tel chapitre, de noter les réflexions qu'ils m'ont suggérées ? ou ai-je lu sans réfléchir, sans passer au crible de mon esprit les idées émises par l'auteur, sans confronter entre elles les théories, les critiques ; sans chercher à me faire une opinion personnelle sur tel sujet ? D'autre part, ai-je su m'abstraire de mon sentiment personnel, de tout parti pris et préjugés volontaires pour chercher à comprendre les idées d'autrui, à les adopter dans la mesure où elles m'apparaissent justes, quitte à rectifier, au besoin, mes propres positions ? Au lieu de papillonner sur les livres, ai-je su creuser une idée et ordonner mes lectures durant un temps notable autour de cette idée ? Ai-je noté sur un carnet spécial les questions non résolues, en attendant de trouver l'occasion de consulter livres ou personnes qui pourraient m'aider à en découvrir la solution ?

3° *Mes lectures ont-elles servi à mon apostolat ?* Ai-je su faire profiter ceux avec lesquels je corresponds ou converse des idées acquises au cours de mes lectures ? Ai-je su provoquer d'amicales discussions où l'esprit s'aiguise, s'élargit, s'enrichit de par l'obligation où la contradiction le met de scruter les idées des autres tout en précisant les siennes ? Est-ce que je pratique largement l'apostolat du livre, prêtant tout ceux que je crois susceptibles de faire du bien à telle et telle personne ? A qui, cette année, pourrais-je étendre cet apostolat ? Ai-je l'habitude de demander à mes amis quels livres leur ont fait pratiquement le plus

de bien, afin d'en profiter moi-même et de signaler ensuite à d'autres ces livres bienfaisants ?

Réfléchissons, chers amis, et répondons en nous-mêmes à ces diverses questions. Et d'après notre examen du passé, nous nous préparerons un bon programme de lectures, en nous rappelant que le bon livre est celui qui nous invite à nous dépasser.

Et pour nous quitter sur un souhait, laissez-moi formuler celui-ci : Que nous amassions en nos âmes, par nos lectures bien choisies et bien faites, beaucoup de substance lumineuse qui, après nous avoir éclairés au dedans, rayonnera au dehors sur tous ceux qui nous approcheront.

Cécile GOURAUD.

(*Amicitia*).

Les pendus encagés

LES peines afflictives autant qu'infâmantées étaient-elles plus rigoureuses sous le régime français que sous le régime anglais ? Il n'y a qu'à lire la copieuse étude que M. P.-G. Roy a consacrée à cette question dans *Les petites choses de notre histoire*, (vol II, pp. 3-48) pour apercevoir, par comparaison avec les lois pénales de la Nouvelle-Angleterre, que l'on était moins cruel ici que là-bas.

Quelques sentences atroces déparent nos anciens registres, mais comme on pouvait en appeler au Conseil Supérieur, celui-ci, dans chaque cas, réduisit la peine de façon très charitable.

Dans la vieille Angleterre, jusqu'au XIX^e siècle, on comptait 200 crimes punissables de mort. Ici le nombre de crimes entraînant la peine capitale fut beaucoup moins élevé.

Dans les cas où l'on dut faire subir le supplice de la strangulation, on ordonnait (suivant nos notes) que le cadavre ne resta exposé au gibet que durant 24 heures au plus. Sous le régime anglais, on paraît avoir voulu frapper le peuple de crainte, "pour longtemps" et on ajouta parfois à la sentence de mort, l'ordre de loger le supplicié dans une cage de fer qui devait être suspendue à une potence le long d'une route ou à un carrefour durant des mois.

Les deux seuls pendus encagés dont nous ayons les noms, subirent leur procès sous le régime anglais. Et chaque fois, ces expositions inconvenantes donnèrent lieu à des récits chimériques, puis à des comédies.

Le premier de ces châtements est relaté par Jacques Viger dans ses notes sur l'archéologie religieuse et il est cité par J.-C. Taché dans *Forestiers et Voyageurs*, à propos d'une histoire extraordinaire dont nous parlons ci-après.

"Le 9 mars 1761, un Français du nom de Saint-Paul commit un crime horrible dans la maison de Charles Bellanger, de la côte Saint-François, île de Jésus. Après avoir enlevé tout l'argent, il donna la mort à Bellanger, à sa femme et à ses deux enfants. Puis pour mieux couvrir son crime et ensevelir sous les ruines jusqu'à sa dernière trace, il mit le feu à la maison.

"La Providence se chargea de révéler son forfait. Le grenier qui était rempli de blé, s'affaisa de bonne heure sous l'action des flammes et les cadavres recouverts par le blé échappèrent à la destruction. Ils servirent à constater le crime. Les soupçons tombèrent sur Saint-Paul, qu'on avait vu dans ces parages. Saisi par la justice, il finit bientôt par tout avouer, et il raconta lui-même les horribles détails de ce drame sanglant."

*
* *

Arrêtons ici les notes de M. Viger pour donner place à l'acte de sépulture que l'on relève dans les registres de la Saint-Vincent-de-Paul de l'île Jésus :

"L'an mil sept cent soixante un, le neuf mars, ont estées inhumées dans l'église de cette paroisse les corps de Charles Bellanger, âgé de trente-neuf ans, D'angélique Monarque, âgée de trente-quatre ans, de Charles Bellanger, leur fils, âgé de quinze ans, de Charlotte Bellanger, leur cousine, âgée de onze ans, fille de Jean-Baptiste Bellanger et de (un blanc)... tous quatre morts d'hier en la foy et communion de l'église, furent présent Bazille Bellanger, Charles Monet, Louis et Pierre Paquet qui ont déclarés ne savoir signer de ce enquis, suivant lordonnance.

RENOVOYER, PTRE "

*
* *

Condamné à la potence, Saint-Paul "fut exécuté dans la ville de Montréal ; mais la sentence portait que son cadavre serait encerclé et suspendu jusqu'à sa totale destruction sur les lieux mêmes, théâtre de son mauvais coup... Un an après, un habitant fatigué de ce hideux spectacle, détacha ces restes décharnés et les ensevelit près de là, sous un monceau de pierres. C'est ce fait mémorable, dont le souvenir est encore vivant dans le pays que l'on raconta avec des circonstances

qui tiennent du merveilleux et qui reposent sur la tradition populaire.”

*
* *

En effet, voici la légende que recueillit jadis M. Taché :

“ Un habitant de la paroisse, nommé Valiquet, avait fait baptiser un beau matin, et il donnait le soir un repas à ses amis. En revenant de faire ses invitations, il avait à passer devant la cage du pendu. Valiquet avait avec lui, dans sa cariole, un de ses voisins qui lui dit, en apercevant la cage : “ Sais-tu que j'ai toujours soulevé quand je passe devant cet objet ; on devrait bien ne pas nous mettre des choses comme ça sur les chemins passants. Moi, répondit Valiquet, je m'en moque pas mal, et tu vas voir comme j'en ai peur de ton squelette.” Là-dessus il fait augmenter le train de son cheval, et serre la clôture de près, attendu qu'on était aux premières neiges, pour passer près de la cage qui pendait au-dessus de cette clôture. Arrivé en face du pendu, il lui cingle un coup de fouet, en lui disant : “ Je t'invite à venir souper avec moi ce soir ! — Ce n'est pas bien ce que tu as fait là, Valiquet, lui dit son voisin. Ces restes ont appartenu à un grand scélérat, c'est vrai, mais il a subi son châtiment devant les hommes, et si son repentir a été sincère, c'est peut-être un saint dans le ciel aujourd'hui.” Ces réflexions touchèrent Valiquet, mais la chose était faite et le mieux pour lui, pensa-t-il probablement, était de tâcher de l'oublier.

“ Tout le monde était à table chez Valiquet, le soir, et la compagnie était en train de s'amuser ; on était même rendu à chanter des chansons après le gros du repas, lorsqu'on entendit frapper trois coups à la porte, laquelle s'ouvrit d'elle-même, au troisième coup, pour laisser entrer le pendu. Il tenait sous son bras gauche sa cage de fer, qu'il alla déposer dans un coin de la chambre ; puis, s'avançant un peu, il dit au maître de la maison : “ Je te prie de m'excuser, si je suis venu en retard ; mais les morts n'ont pas grand appétit, ils ont plus besoin de respect que de nourriture, et il est toujours temps d'en profiter.”

“ Vous pouvez penser si la compagnie en eut une venette ; les femmes se trouvaient mal, les enfants se sauvaient et les plus hardis n'osaient pas regarder devant eux. Aux chansons et aux rires avait succédé un silence de mort. Enfin, Valiquet, qui au fond était brave comme l'épée du roi, comprit que s'il y avait quelque chose à faire, c'était à lui de l'entreprendre. Il se leva donc, malgré la faiblesse de ses jambes, et il dit à son invité : “ Je vous ai insulté bien mal à propos, je le confesse et vous en demande pardon. Si un service, un libéra, ou d'autres prières peuvent

vous être utiles, je m'offre à vous les faire dire ; mais, je vous en prie, retirez-vous ! — Il ne m'est pas permis, répondit le cadavre, de te laisser savoir si j'ai besoin des secours que tu m'offres. Quant à me retirer, je ne le ferai qu'à une condition, pour ne pas rester en dette de politesse avec toi qui m'as invité à souper ce soir, la condition de me promettre de venir demain soir, au coup de minuit, danser au pied du poteau. “ Je te le promets, dit Valiquet. Le pendu prit sa cage de fer sous son bras, passa la porte, qui s'ouvrit d'elle-même devant lui et disparut.

“ La réjouissance était finie. On alla donner quelques explications à la nouvelle accouchée, qui de sa chambre n'avait rien vu, mais qui avait entendu les cris d'effroi et ne pouvait en comprendre la cause, non plus que la raison du morne silence qui avait suivi, puis on se mit à réciter le rosaire, qu'on fit suivre du *De profundis*.

“ Mais pour Valiquet, le pire n'était pas fait. On tint conseil une partie de la nuit. Bien des avis furent ouverts et rejetés, parce que tous ces avis allaient empêcher la visite du coup de minuit et que Valiquet, fier de sa parole, répondait toujours. J'ai promis, j'irai.

“ Enfin, la femme de Valiquet, qui n'avait pas donné de conseils, jusque-là, dit à son mari : “ Je ne sais pas ce que je sens, mais il me semble que je n'ai point peur du mort, moi, et qu'il nous arrivera rien de mal dans cette affaire. N'avons-nous pas ici un cher innocent, un ange pour nous protéger ? Valiquet, tu as fait une mauvaise action, aussi tu iras rendre ta visite au pendu pour ta punition, mais tu iras avec le petit dans tes bras. Du reste, demain matin, il faut que tu ailles consulter M. le Curé, et puis faire plus que cela encore, tu me comprends... Avec ça, ajouta la bonne chrétienne de femme, on peut dormir en paix.”

“ Valiquet suivit de point en point les sages avis de son excellente femme et, le soir à minuit, il alla au rendez-vous, portant le nouveau baptisé dans ses bras et accompagné de ses voisins qui récitaient le chapelet. “ Tu n'es pas généreux, lui dit le pendu, dès que son insulteur fut en face de lui ; tu n'es pas généreux ! Hier soir, je me suis débarrassé de ma cage afin de m'asseoir à ta table, et toi, cette nuit, tu viens chargé d'un fardeau afin de ne pas danser avec moi ; j'avais pourtant une belle ronde à te proposer, la mesure se bat à coups de fouet. C'est égal, tu auras toujours appris à respecter les morts, tu peux t'en retourner.”

“ Personne, comme on le pense bien, ne se fit prier pour quitter l'endroit. Valiquet prit congé de son hôte en lui promettant bien de ne pas lui faire de nouvelle invitation.”

Tel est le récit macabre qu'un abbé fameux transforma en une tragi-comédie en trois

actes, intitulée l'*Hôte à Valiquet* et qu'il signa du pseudonyme bizarre de Joannès Iovhanné. La pièce, que l'on peut se dispenser d'apprécier, sans nuire à la mémoire de l'excellent prêtre, a été jouée de nombreuses fois alors que faute de radios et de cinémas, florissaient des cercles dramatiques dans toutes les localités.

*
* *

Passons au second cas, celui de la Corriveau que la tradition accusait de s'être débarrassée successivement de sept maris, sans doute, pour la mettre sur le plan de Barbe-bleue.

Au vrai, la malheureuse femme n'avait commis que deux *petits* meurtres et peut-être même qu'un seul, attendu qu'on ne sut pas comment était mort son premier conjoint.

*
* *

Le *Bulletin des Recherches Historiques* a reproduit en 1905, p. 316, une note due à la plume de M. P.-A. de Gaspé, dans laquelle l'auteur raconte, en résumé, qu'une nommée Jesepte Corriveau, devenue veuve en avril 1760, avait convolé, au mois de juillet suivant, avec Louis Dodier, à Saint-Vallier. Trois ans plus tard, en 1763, ce second mari était trouvé assassiné. La veuve fut arrêtée et convaincue de meurtre. Pour son châtement, on la condamna à mort. En conséquence, la coupable fut pendue près des plaines d'Abraham, puis, sur l'ordre du gouverneur Murray, son cadavre fut mis dans une cage de fer fixée à un poteau à la fourche des quatre chemins qui se croisent dans la pointe-Lévis.

“ Les habitants de l'endroit demandèrent aux autorités de faire enlever cette cage dont la vue et les apparitions nocturnes tourmentaient les femmes et les enfants. Comme on n'en fit rien, quelques jeunes gens allèrent la nuit décrocher la Corriveau avec sa cage pour l'enfouir près du cimetière. Cette disparition et les récits de ceux qui avaient entendu, la nuit, grincher des crochets de fer de la cage et cliqueter les ossements ont fait passer la Corriveau dans le domaine de la légende ” . . .

“ La cage retrouvée en 1850, par un fossoyeur, était construite en gros feuillard et imitait la forme humaine, ayant des bras et des jambes et une boîte ronde pour la tête. ”

Hector Berthelot, dans son *Bon vieux temps*, nous fournit le renseignement qui suit : “ M. Louis Fréchette, dans la *Patrie* du 24 février dernier (1885), a donné une description de la cage de la Corriveau et l'histoire du crime qui avait été cause de son exécution.

“ Cette cage a été mise en exhibition à Montréal, par un nommé Angers, de Québec,

dans l'hôtel de Leclère, rue Saint-Paul, en face du marché Bonsecours, pendant le mois d'août 1851. Quelques temps après, cette curiosité fut vendue au musée de Boston. ”

Est-elle encore là ?

Quoiqu'il en soit, M. P.-A. de Gaspé utilisa la légende de la Corriveau dans quelques-unes des meilleures pages de son œuvre.

Est-il possible de lire sans sourire, même sans rire, la prétendue aventure de François Dubé, aux prises avec la Corriveau, dans le chapitre IV du bon vieux roman, les *Anciens Canadiens* ?

Cette fois encore, le comique finit par l'emporter sur le tragique.

E.-Z. MASSICOTTE.

(Le Bull. des Recher. Hist.)

CONDAMNATION ET REMBOURSEMENT.

Un riche particulier des environs de Cambridge rencontra sur ses terres un homme qui avait un fusil ; il se jeta sur lui avec emportement, et le conduisit chez le juge de paix. Le coupable fut condamné à l'amende édictée par la loi et qui était de cinq livres sterling.

L'amende aussitôt payée, l'accusé, qui s'était laissé conduire sans résistance et qui avait écouté en silence les reproches de son accusateur comme la sentence du juge, pria celui-ci de l'entendre :

— Je ne me plains point, dit-il, de votre jugement, il est conforme à la loi ; mais la conduite violente de mon accusateur m'oblige à l'accuser à mon tour. J'affirme, par serment, que, lorsqu'il m'a surpris et arrêté, il a proféré quarante jurements.

Les jurements alors étaient un délit, et l'amende, pour un homme vivant noblement, était de cinq shillings par jurement.

Le juge condamna le bourgeois de Cambridge à payer deux cents shillings, c'est-à-dire dix livres sterling, dont moitié au profit des pauvres de la paroisse et moitié au dénonciateur, qui reprit ainsi l'argent qu'il avait donné et retourna tranquillement chez lui.

Au restaurant :

Le Garçon énumérant le menu. — J'ai, monsieur, une cervelle sautée, une hure aux pistaches, une poitrine farcie, des cuissots rôtis et des pieds grillés !

Le Client. — Ah ! mon pauvre ami, qui est-ce qui vous a mis dans cet état ?

Comment Ralph Allen s'engagea

RALPH Allen était à califourchon sur le dos d'un jeune cheval dont il avait entrepris l'éducation et auquel il venait de faire fournir une course folle autour du rancho, lorsqu'il apprit, par un camarade revenant de la ville que la guerre était déclarée entre les États de l'Union et l'Allemagne.

— Hurrah ! hurrah ! hurrah ! cria le jeune cow-boy en lançant en l'air son chapeau à larges bords, qu'il rattrappa fort adroitement, je cours m'engager !

Et se laissant glisser en bas de sa monture, qui se lança à travers champs, il courut tout d'une traite auprès de son maître.

— Sir, dit-il en entrant, tout rouge et essoufflé, voulez-vous avoir la bonté de me régler mon compte ? Je pars pour le continent.

— Que voulez-vous dire, mon garçon ? demanda avec placidité le ranchman.

— Je veux dire que je m'engage, sir, déclara Ralph.

— Oh ! vraiment, c'est une bonne pensée ; mais vous oubliez quelque chose.

— Quoi donc ?

— Vous êtes trop jeune, vous n'avez même pas seize ans.

— Je les aurai dans deux mois.

— Les auriez-vous maintenant que vous ne seriez néanmoins pas assez âgé pour être bon pour le service.

— J'ai la taille et la force d'un homme, reprit Ralph en se redressant. Je veux aller combattre les Huns.

— Mais, entêté, puisque je vous dis que l'on ne voudra pas de vous au recrutement.

— Et moi, je veux absolument essayer ; maître, je vous en prie, laissez-moi partir.

— Écoutez, mon garçon, j'y consens, dit le ranchman ému de sa juvénile ardeur. Je vais vous donner votre compte. Allez, et bonne chance. Mais souvenez-vous que si vous ne réussissez pas, votre place vous est gardée ici.

— Merci, sir, merci, dit le cow-boy en prenant les dollars que lui tendait son maître ; mais, vous savez, j'espère bien ne pas revenir.

Quelques minutes plus tard, un mince paquet contenant quelques hardes pendu à son bras, Ralph partait pour la ville.

De cruels déboires l'y attendaient. Ainsi que son maître l'avait prédit, on ne voulut pas de lui. On loua son courage, sa bonne volonté, son patriotisme... mais on refusa ses services.

Il reprit sa besogne quotidienne, mais sans ardeur ; il avait perdu tout son entrain et toute sa gaiété. La vie à présent lui paraissait fastidieuse et monotone. Il passait de longs moments à rêvasser, allongé à terre, mâchonnant

des brins d'herbe, les yeux tournés vers l'Est là où s'édifiaient les chantiers construisant en hâte les navires monstres, là où s'embarquaient les hommes vêtus de kaki, qui, plus heureux que lui, s'en allaient vers la terre de France. Lorsqu'il avait du temps devant lui, il ne craignait pas de faire plusieurs lieues à pied pour rejoindre la ligne de chemin de fer. Là passaient les trains emmenant les nouveaux soldats vers le prochain port d'embarquement. On voyait défiler, comme un éclair, les wagons bondés de jeunes hommes aux vêtements uniformes, aux visages énergiques, ayant tous une flamme dans les yeux et une fleur à la boutonnière. Les trains eux-mêmes étaient décorés, comme le furent, au début, ceux de France, de drapeaux nationaux et de guirlandes multicolores. Et Ralph, le cœur gonflé de soupirs impuissants, finissait par pleurer comme un baby.

Pourquoi ne pouvait-il se glisser au milieu d'eux ?

L'endroit où il se plaçait pour voir passer les convois était situé en rase campagne ; la voie ferrée était de niveau avec le chemin, sans remblai ni parapet.

Or, ce jour-là, Ralph avait entendu dire qu'un important convoi d'hommes et de munitions devait arriver à la ville ; mais on n'avait pu le renseigner sur l'heure exacte à laquelle le train passerait.

Heureusement que c'était un dimanche ; le jeune cow-boy avait congé toute la journée. Ayant fait un bout de toilette et glissé quelques provisions dans sa poche, il partit d'un pied agile pour sa promenade favorite.

A mi-chemin, il rencontra quelques passants auxquels il apprit le but de son voyage et qui le rassurèrent : il avait grandement le temps, le convoi ne passerait qu'à la nuit tombante.

Le jeune homme n'en fut pas fâché, car la chaleur était très forte et il était déjà tout en nage. Il ralentit donc le pas. Néanmoins, il était très fatigué quand il arriva et son estomac criait famine. Il fit donc avec empressement disparaître ses provisions, et s'étant couché parmi les hautes herbes d'un champ qui bordait la voie ferrée, non loin du poste téléphonique, il s'endormit profondément.

Son sommeil dura plusieurs heures et le soleil était très bas sur l'horizon quand il s'éveilla.

Il s'apprêtait à se lever d'un bond, craignant d'avoir manqué le passage du convoi, quand un bruit de voix, à quelques pas de lui, l'immobilisa.

Ralph était un fils des prairies et, comme tel, habitué à la prudence et à la défiance nécessaires à ceux qui vivent dans ces contrées où l'on est menacé de bien des dangers, tant de la part de la nature que de la part des hommes. Or, la prudence lui conseillait, étant donné

qu'il se trouvait seul et caché à tous les yeux, par les hautes herbes au milieu desquelles il s'était couché, de savoir qui parlait près de lui, avant de se montrer.

Donc il écouta, et ce qu'il entendit glaça son sang dans ses veines.

Une des deux voix appartenait au téléphoniste, l'autre à un étranger que Ralph ne connaissait pas.

— Cela va bien, disait celui-ci, tout est prêt maintenant : les charges de poudres sont placées les mèches aussi. Il n'y a plus qu'à les allumer ; mais je vous conseille pour cela de ne pas attendre que le train soit tout proche ; vous pourriez manquer votre coup, et ce serait dommage de rater une si belle occasion de détruire quelques milliers de yankees, sans compter le matériel et les munitions.

— Je ne manquerai pas mon coup, soyez tranquille, mais de toutes façons notre affaire réussira, puisque vous ferez sauter le pont.

Ce pont se trouvait à deux milles de là, il enjambait une rivière profonde, encaissée entre des bords escarpés. Le train le traversait pour se rendre à la station.

— Donc, c'est bien convenu, reprit le téléphoniste, dès que vous entendrez le bruit de mon explosion, allumez vos mèches à votre tour, comme cela nous serons sûrs d'anéantir le train : si je ne réussis pas à le faire sauter, il tombera dans la rivière puisque le pont sera détruit.

— Je préfère ne pas attendre le bruit de votre explosion pour produire la mienne, reprit l'étranger ; j'allumerai mes mèches dans trois quarts d'heure montre en main. Je me dépêche donc d'aller à mon poste.

— Et moi, je reste au mien.

— Au revoir, camarade, nous nous reverrons après le coup. C'est une bonne affaire pour nous.

— Fameuse, notre fortune est faite et notre grand kaiser sera content.

Un bruit de pas retentit sur la route. Ralph écarta légèrement les herbages et regarda : les deux bandits se séparaient ; l'étranger s'en allait à son poste, comme il disait, le téléphoniste rentrait dans sa cabine.

Tous deux s'apprêtaient pour l'œuvre de mort qu'ils allaient accomplir en dignes espions de l'Allemagne cultivée.

Ralph restait anéanti ; le cœur battant à grands coups, la cervelle en ébullition. Un crime allait se commettre dans peu de temps, à quelques pas de lui, et quel crime ! Il voulait l'empêcher à tout prix, mais comment ? Il n'avait à espérer le secours de personne, car le temps matériel lui manquait pour courir donner l'alarme au prochain endroit habité. Il devait agir seul et agir vite.

— J'ai une chose à faire, se dit-il après avoir réfléchi, mettre le téléphoniste hors d'état d'al-

lumer la mèche, par n'importe quel moyen, le mort même, si c'est nécessaire, puis téléphoner à la prochaine station pour qu'on arrête le train, afin qu'il ne soit pas précipité dans la rivière, car je ne peux me dédoubler et tomber à la fois les deux assassins. J'espère que je ne laisserai pas ma vie dans l'entreprise, ou au moins, si je dois mourir, que j'aurai le temps d'avertir avant.

Le jeune homme ramassa son bâton qu'il emportait toujours avec lui et qui était un solide gourdin, assura dans une de ses guêtres son couteau ouvert et, rampant doucement, arriva sur la lisière du champ.

A ce moment précis, le téléphoniste sortit de la cabine et s'avança sur la voie ferrée ; sans doute, il allait s'assurer que ses engins de mort étaient toujours à leur place.

Le jeune cow-boy se releva ; en deux bonds, il eut traversé la route et se blottit derrière la cabine ; de là, en penchant légèrement la tête il pouvait suivre de l'œil les mouvements de l'espion. Celui-ci allait et venait, inspectant les alentours afin de s'assurer qu'il était bien seul et que personne ne viendrait le surprendre tandis qu'il accomplirait son forfait. Au bout d'une dizaine de minutes, il rentra, s'approcha de l'appareil et téléphona à son complice. Ralph, toujours caché, entendit distinctement les premiers mots de la conversation :

— Kopf, vous êtes arrivé ?... oui... allons, tout va bien...

Le jeune homme ne jugea pas utile d'écouter davantage.

— C'est le bon moment, se dit-il.

Il tourna autour du petit édifice et regarda par la porte ouverte ; l'Allemand lui tournait le dos. Ralph entra sans bruit et, d'un coup de son gourdin appliqué sur la tête, le renversa à terre à demi assommé, sans connaissance. Pour plus de sûreté, il le ligotta comme un paquet avec sa ceinture et une cordelette qu'il trouva dans la cabine.

Puis, sautant sur le téléphone, il donna l'alarme.

— Nous arrêtons le train et nous accourons, fut la réponse qu'il reçut.

Alors le cow-boy s'assit, les bras croisés, pour garder son prisonnier.

Au bout d'un quart d'heure, celui-ci rouvrit les yeux, et se voyant attaché et seul en face du jeune homme, il frissonna de terreur :

— Pourquoi m'avez-vous assommé et attaché ? bégaya-t-il. Si c'est pour me voler, prenez tout de suite mon porte-monnaie qui ne contient que quelques dollars et délivrez-moi ; je vous promets que je ne ferai aucune poursuite contre vous.

— Je n'ai pas du tout l'intention de vous voler, répondit Ralph, je ne suis pas un bandit comme vous. J'ai seulement voulu vous empê-

cher de commettre un crime en faisant sauter le train.

— Ah ! vous saviez ? balbutia le misérable qui devint livide.

— Oui, je savais ; aussi j'ai téléphoné : le train est arrêté et peut-être même la police arrivera-t-elle à temps pour empêcher votre complice de détruire le pont... et tenez, précisément la voici.

Plusieurs autos arrivaient en effet en trombe. Elles amenaient un nombre respectable de policemen, ainsi que le shérif. Mis rapidement au courant de la situation par le cow-boy, ce dernier envoya immédiatement une partie de ses hommes à la station du pont pour s'assurer de la personne de Kopf ; ils arrivèrent au moment où le bandit allumait ses mégères.

Lui et le téléphoniste furent immédiatement conduits à la prison de la ville.

Quant à Ralph, on devine quelles chaudes félicitations il reçut.

— Vous serez récompensé comme vous le méritez, mon garçon, lui dit le shérif ; en travaillant pour le pays, vous avez travaillé pour vous ; ne craignez pas de demander ce que vous voudrez, on vous l'accordera.

— Bien sûr ? fit le jeune homme, les yeux brillants.

— Bien sûr ; si c'est possible toutefois.

— C'est très possible, Sir ; je demande à être enrôlé dans l'armée américaine, bien que je n'aie pas l'âge requis.

— C'est bien ; on fera une exception en votre faveur, je me charge de lever toutes les difficultés. Vous ferez partie du prochain transport et vous serez dirigé sur un camp d'entraînement en France. Etes-vous content ?

— Ah ! Sir, cela ne se demande pas, je suis fou de joie !

Et Ralph, qui avait reçu des sentiments chrétiens, adressa dans son cœur une fervente prière à Dieu, pour le remercier de permettre qu'après avoir risqué sa vie pour sa patrie, il lui fût permis de la lui offrir une seconde fois.

VALDOR.

Le capitaine rouge



ÉTAIT une boutique basse, située non loin du Pont-au-Change.

Cosme Rivaletto, un Florentin venu à Paris, à la suite de la reine Catherine, y débitait force bijoux : chaînes d'or, bracelets, étoiles de rubis, colliers qu'on glissait dans l'encadrement de la fraise godronnée, bagues multiples...

Cosme était affable, élégant, beau diseur ; sa boutique fleurait la musc et l'ambre gris, ses bijoux moins chargés de pierreries que ceux des orfèvres français, avaient grand succès ; en particulier le Florentin était passé maître dans l'art de travailler les filigranes d'or et d'argent, alors fort en vogue.

Cependant, en ces jours de fin d'août 1572, le magasin si bien achalandé demeurait vide...

La Saint-Barthélemy venait d'ensanglanter Paris, de donner un virus effroyable aux guerres civiles qui, longtemps, devaient désoler le royaume...

Aussi, grand fut l'étonnement de l'orfèvre quand un valet en livrée ouvrit la porte, tandis que d'une litière descendait une gracieuse fillette.

Toute jeune encore — quatorze ans à peine, — Vivienne de Champeaubert, comtesse de Cornil et d'autres lieux, était une riche héritière.

Orpheline presque dès le berceau, elle possédait en Corrèze d'immenses domaines, et, du chef de sa mère, une noble châellenie dans les molles plaines de la Loire.

Très gâtée par son grand-oncle et tuteur, le vidame Julien de Champeaubert, qui, souvent cloué par des infirmités, ne quittait guère son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, Vivienne, aimant fort les bijoux, était pour Rivaletto une cliente presque aussi intéressante que les filles de France et la reine elle-même.

Aussi, avec quel empressement l'orfèvre et sa fille Florence, jeune brune aux yeux de velours sombre, s'avancèrent vers la visiteuse inattendue.

Son inévitable suivante elle-même, dame Maryvette — jadis sa nourrice, — recueille force sourires des Florentins ravis.

Vivienne est toute mignonne avec ses blonds cheveux disposés en ailerons bouffants sous un toquet enroulé de perles, sa cote de voile d'argent à frissures d'or, retombant sur une ample jupe de damas, du même bleu que les doux yeux de la petite comtesse.

Cependant, elle est pâle malgré le fard, ses paupières sont bistrées et ses pieds étroits, chaussés de souliers de velours rouge à hauts talons martèlent nerveusement le carrelage, tandis qu'assise près d'un comptoir elle examine chaîne ouvragées et gemmes étincelantes.

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à
L'ACTION SOCIALE LTÉE
QUÉBEC

En dépit de toutes les gâteries dont elle est entourée, Vivienne de Champeaubert possède un tendre cœur et une piété sincère.

Aussi, les fugitives visions d'horreur, les cris d'agonie parvenus jusqu'à elle en dépit des grilles et des murs épais de sa somptueuse demeure ont semé l'émoi dans son âme.

Elle a perdu l'appétit et son sommeil est peuplé de cauchemars; alors, afin de la distraire, Maryvette l'a conduite — sous bonne escorte — jusqu'ici, chez l'orfèvre de la reine.

Le remède semble efficace, la fillette s'intéresse aux bijoux et même aux discours empreints de Rivaletto et de Florence, quand une brusque apparition vient de nouveau la bouleverser.

Une être hâve, aux regards fous, au visage convulsé, pénètre brusquement dans la boutique.

C'est un jeune garçon de seize à dix-sept ans, déjà grand et robuste, dont le costume fripé, souillé de sang et de poussière, est celui d'un gentilhomme.

Se laissant tomber sur une escabelle, il dit, la voix blanche :

— Tuez-moi... livrez-moi aux assassins, peu m'importe... je suis trop las et j'ai faim... j'ai marché sans arrêt, je me suis caché dans toutes les venelles, sans jamais pouvoir sortir de Paris dont les portes sont barricadées... Cela de depuis le moment où ils m'ont laissé pour mort parmi les cadavres des miens... C'est fini... je suis à bout !...

Et, comme s'il avait épuisé ses dernières forces pour prononcer cette phrase, le malheureux, écroulé, semblait bien près d'expirer.

— Un parpaillot ! murmura l'orfèvre, je reconnaît l'écu brodé sur son pourpoint déchiré... Ce sont les trois mascles de sable sur fond d'or des barons de Pampelône.

— François de Pampelône... Oui, je suis François de Pampelône, murmura le jeune homme, les yeux clos, la pose abandonnée.

Alors, Vivienne se rapproche ; presque aussi pâle que lui, elle dit :

— Maître orfèvre, il faut sauver ce malheureux...

— Noble demoiselle, ce serait m'exposer au mécontentement de Madame la reine Catherine.

— Vous pouvez du moins garder le silence...

Et se retournant vers Florence dont les beaux yeux étaient humides :

— Ma mie, unissez, je vous en prie, vos instances aux miennes.

— Oh ! de tout mon cœur, je vous supplie aussi, père de ne point livrer ce pauvre blessé... car, voyez, il a été atteint au cou et à la main...

Elle montrait des plaies dont les bords étaient collés par le sang coagulé.

Le Florentin n'avait pas l'âme cruelle ; de plus, il ne voulait point affliger sa fille très aimée ni mécontenter une cliente de marque...

Alors, saisissant son toquet, il dit :

— Agissez à votre guise... et mettons que je ne sais rien... que je n'ai rien vu.

Et, afin de se créer à l'avance un alibi, il sortit par une porte dérobée et s'en fut chez René le Florentin, un parfumeur très en renom, afin de lui acheter de l'élixir de Bagdad.

Alors, les fillettes, aidées par Maryvette, traînèrent le malheureux dans l'arrière-boutique ; elles lui firent boire trois doigts de vin napolitain, puis sucer des fenouils confits, et enfin pansèrent ses plaies.

La petite comtesse s'en alla ensuite appeler Léonard, fils de sa nourrice, qui faisait auprès d'elle office de valet de pied.

Elle lui ordonna de revêtir le blessé de ses chausses et de som pourpoint, tandis que lui-même prendrait un costume d'apprenti orfèvre que Florence offrait de lui prêter.

Puis, installé dans la litière dont on tira les rideaux, messire de Pampelône put gagner l'hôtel de Champeaubert, pour lui un sûr asile, car, après l'avoir visité, les égorgeurs l'avaient marqué d'une croix blanche.

Deux mois plus tard, à la faveur d'un déguisement et bien pourvu d'argent, le jeune baron François devait atteindre sans encombre le Périgord où, seul héritier de son nom, il possédait de grands biens.

Avant son départ, il remit à celle qui l'avait sauvé un anneau d'or, où se voyaient profondément gravés les trois mascles de sable.

— C'est le seul joyau qui me reste ; gardez-le, demoiselle, il sera pour vous le souvenir d'une action généreuse... Et si quelque jour vous aviez besoin de mon aide, faites-le moi parvenir... où que je sois, je volerai vers vous, trop heureux de vous servir.

Vivienne promit de conserver la bague et de ne point oublier la recommandation du baron de Pampelône... puis la vie reprit son cours.

Près de vingt années se sont écoulées, la gentille fillette est devenue une belle dame à la taille imposante, mais elle a gardé ses cheveux soyeux, son teint clair, ses doux yeux et aussi son cœur compatissant et sa piété sincère.

Mariée avec le comte de Saint-Selve, elle n'avait point trouvé de bonheur en cette union toute de convenance ; aussi, demeurée veuve très jeune, elle refusa de contracter une autre alliance et se consacra entièrement à ses deux enfants, Huges et Yolaine, nés à un an d'intervalle... La façon dont ils répondirent à ses soins remplit de joie son âme de mère très tendre.

Pour fuir Paris si agité, si troublé, souvent assiégé, la comtesse Vivienne s'était réfugiée en

ce château de Champeaubert, dont encore on voit les ruines entre Tulle et Brive.

Bâtie sur la crête d'une colline, la forteresse dont les ravins rendaient l'accès difficile, passa longtemps pour imprénable... En cette fin du XVI^e siècle, les progrès de l'artillerie ne permettaient plus à ses habitants de se croire à l'abri de tout danger.

Cependant, durant plusieurs de ces années terribles, où les paysans, tour à tour rançonnés par les ligueurs, les royaux, les protestants, connurent la pire misère, la citadelle de Champeaubert échappa aux horreurs d'un siège.

Quand les corréziens, exaspérés par les incendies des forêts qui rendirent à jamais chauves les Monédières, ces montagnes aux cîmes dénudées qui dominent le pays de Treignac, se soulevèrent au nombre de cinq mille personnes, formant une sorte de jacquerie, ils respectèrent les domaines de la comtesse Vivienne, tant sa réputation de charité et de bonté était bien établie.

Mais un jour, la sécurité de la noble dame fut bien menacé du fait du cruel de Gimmel, vrai chef de brigands, dont quelques années plus tard la forteresse devait être rasée.

Le terrible seigneur avait prétendu fiancer ses enfants avec ceux de la châtelaine de Champeaubert, qui rejeta avec horreur une telle alliance.

Furieux, il jura de se venger, et l'on sut qu'il organisait une expédition destinée à réduire à merci la noble comtesse.

D'autre part, un fort détachement de parpailots du Périgord, commandé par le trop célèbre capitaine rouge, ainsi nommé à cause de son armure qu'il avait voulue couleur de sang, venait de s'emparer d'Aubazine.

Afin de s'entretenir de tous ces dangers avec ses fidèles, Mme Vivienne fit appeler Léonard, devenu son intendant, et Maryvette, toujours accorte.

Ils l'écoutèrent avec respect exprimer ses légitimes craintes, puis Léonard ajouta :

— Vraiment, Madame la comtesse me permettra de lui dire qu'elle fut mal inspirée le jour où elle sauva d'un trépas certain le baron François de Pampelône.

— Mais, je ne vois pas quel rapport !...

— Madame va le comprendre... Jeantonnet le colporteur, en ce moment assis dans la cuisine, vient de me dire que l'écu dudit chevalier rouge est d'or, aux trois mascles de sable... et son nom... de Pampelône. Ivre de vengeance, il entend faire payer au centuple le sang des siens... Ah ! il a déjà fait bien du mal... Mieux eût valu le laisser périr !

— On ne doit jamais regretter une bonne action... Quant aux forfaits du chevalier... à défaut de lui, d'autres les auraient accomplis... A notre époque, hélas ! tant de crimes se commettent... Mais, pour nous, mon bon Léonard,

mon acte de pitié de jadis sera le salut... je vais mander Jeantonnet, fort avisé et même doué d'une certaine érudition en dépit de son air niais, et par lui j'enverrai sans retard un message au chevalier et lui rappelant la promesse dont cet anneau est le gage.

Elle montrait la bague armoriée, toujours gardée par elle.

— Madame ! Madame !... protesta Maryvette, n'est-ce pas folie d'attirer sur nous l'attention de ce terrible chef huguenot ?

— J'ai foi en sa parole de gentilhomme et surtout j'ai confiance en la protection divine... Je suis résolue à tenter cette chance de salut... l'unique... car, hier encore, vous conveniez avec moi n'en entrevoir aucune.

Sans oser protester davantage, le brave intendant s'en fut chercher le colporteur.

Deux jours plus tard, quand on vit arriver une troupe d'hommes d'armes pesamment armés, alors que déjà à l'est on signalait au loin l'approche du sire de Gimmel, Léonard n'était point très rassuré.

Cependant, après avoir fait sonner du cor, le capitaine rouge manda à la comtesse qu'il était à ses ordres.

Sans hésiter, cette dernière ordonna de lever la herse et d'abaisser le pont-levis.

Dans la grande salle aux poutrelles peintes d'azur et d'or, où les tapisseries murales représentaient Esther et Assuérus, Vivienne de Champeaubert et François de Pampelône se retrouvèrent...

Celui qui, pour avoir méconnu la loi de pardon, était devenu un terrible égorgneur, ploya un genou devant la châtelaine au doux visage.

Et celle-ci de dire simplement :

— Messire, me fiant à vos promesses gagées par cet anneau timbré à votre écu, j'ai sollicité votre secours.

— Mon secours... à moi, le capitaine rouge... à moi, un chef huguenot ?...

— A vous, que j'ai sauvé jadis, et qui, pour cela, nous sauvez aujourd'hui.

— Oui, Madame, je vous sauverai... Agir différemment serait d'un félon. A vos yeux, j'ai dû sembler bien cruel... du moins, je ne veux pas que vous puissiez me traiter de parjure... Vous et ces angelots— il montrait les deux enfants debout près de leur mère, — vous êtes désormais sous ma protection...

Cette protection fut efficace...

Mis en fuite, le sire de Gimmel ne devait plus revenir devant Champeaubert... Cependant, d'après les conseils de son nouveau défenseur, la comtesse était décidée à quitter la Corrèze.

Escortée par le baron de Pampelône et par ses hommes d'armes, avec ses enfants, ses serviteurs et les objets les plus précieux, elle gagna Amboise, où elle possédait un hôtel, et non loin de là sa châtelainie.

Quand le capitaine rouge prit congé d'elle, afin d'aller se mettre aux ordres du Béarnais, devenu roi de France, en guise d'adieu la comtesse Vivienne lui dit :

— Messire, chaque jour je vous nommerai dans mes prières et j'apprendrai à mes enfants à le faire également, afin que Dieu vous accorde la grâce du repentir et que vous compreniez enfin que pour le mal c'est le bien que nous devons rendre.

Le rude chevalier ne répliqua rien, mais, quelques années plus tard, la comtesse de Saint-Selve reçut le message suivant :

Madame, vos prières ont été exaucées... J'ai compris l'énormité de mes crimes. Depuis un an, j'ai abjuré la Réforme.

Maintenant, mon maître, devenu enfin le souverain incontesté du royaume des lis, n'a plus besoin de ma bonne rapière... Je vais donc me retirer en un pauvre moustier corrézien que, jadis, j'ai dévasté... Mes biens et mes bras aideront à le restaurer... Là, caché sous la bure je vais tâcher d'expié mes fautes... et, bien que très indigne, moi aussi je prierai pour vous et vous demande humblement de reprendre l'anneau que vous m'aviez rendu.

Pieusement, dame Vivienne conserva cette chevalière... Elle lui rappelait qu'après avoir sauvé de la mort François de Pampelône, elle avait sans doute aidé à arracher son âme à la damnation.

— Ainsi, songeait-elle souvent, les bonnes actions que nous avons la joie d'accomplir s'épanouissent en gerbes magnifiques.

La douce comtesse ne se trompait point... Après avoir vécu quinze ans dans la plus austère pénitence, celui qui fut le capitaine rouge, devenu un humble Frère convers, devait mourir en odeur de sainteté.

Andrée VERTIOL.

(*L'Etoile Noëliste*)

NOS DOMESTIQUES

— Auguste, on a touché à cette bouteille de cognac.

— Oh ! ce n'est pas moi, Madame.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Oh ! oui, Madame, je n'ai pas pu la déboucher.

— Qu'est-ce que vous pensez de la pièce que nous venons de voir jouer, mon amie ?

— Elle n'est pas mal, mais pas du tout vraisemblable ! Le deuxième acte se passe trois mois après le premier, et ces gens-là ont encore la même bonne !

Utilité de la forêt



UNE crise comme celle que nous traversons présentement ne met-elle pas pleinement en lumière le rôle capital, dans l'économie du pays, de la forêt et des industries qui en dépendent. S'il faut en croire de récentes statistiques, la forêt comme source de richesse nationale ne serait dépassée que par l'agriculture. S'il est vrai que l'agriculture serve à étayer la fortune des nations, la sylviculture, dans des pays comme le nôtre ne va pas sans consolider cette fortune. C'est là vérité qui sans être tout à fait méconnue, demeure trop fréquemment imprécise dans l'esprit d'un grand nombre ; une vérité à laquelle quelques faits, si superficiellement examinés et si rapidement passés en revue qu'ils soient dans le cadre de cet article, viennent, semble-t-il, ajouter un vif éclat.

La plume affinée d'un poète ou le pinceau souple et coloré d'un artiste, seuls pourraient exprimer ou représenter convenablement la forêt dans toute sa splendeur, exerçant sur l'homme un indéfinissable attrait, réussissant avec l'infinie variété de ses tiges, l'étonnante mobilité et la merveilleuse diversité de son feuillage, à vivifier, à tonifier les paysages. Un philosophe, à la manière de Bergson, pourrait dégager de subtiles leçons de morale sociale de la confraternité de ces milliers de fûts, dressant haut dans l'azur, au-dessus de la laideur terrestre, cette œuvre de patience qu'est le feuillage et ses fleurs et ses fruits. D'inlassables nemrods, d'incorrigibles pêcheurs, des convertis à la vie en plein air dans les vastes solitudes boisées où, avec l'hiver, s'installe le grand silence blanc, vous diraient que la forêt est pour le gibier une étable sans pareille, qu'elle garde dans la profondeur de ses lacs et de ses rivières aux eaux pures, une nombreuse gente poissonnière, et qu'elle demeure par excellence un endroit où tonifier ses nerfs et revaloriser sa santé.

Ceux qui ont des clartés de la météorologie vous soutiendraient, avec preuves à l'appui, que la forêt façonne à sa guise le climat avec lequel elle est en contact ; qu'elle en uniformise la température et en règle le degré d'humidité ; qu'elle modère la vélocité des vents et en atténue la nocivité, et que, par une influence aussi diversifiée, elle assigne aux plantes cultivées des zones bien définies, et fixe les modalités suivant lesquelles l'agriculture doit s'exercer.

Toutefois, c'est par son action sur la production et la distribution des pluies, que la forêt peut davantage au point de vue de la démarcation des cultures, comme de la formation des agglomérations démographiques. Les pluies on le sait, non seulement fournissent directement ou indirectement aux plantes une grande

partie des substances nutritives dont elles ont besoin pour vivre, croître et se multiplier, mais encore créent dans les profondeurs du sol des réserves d'eau alimentaire pour le profit de l'homme et des bêtes.

Comme l'histoire des peuples et l'histoire naturelle en témoignent, l'eau se trouve à jouer un rôle capital dans la distribution, à la surface de la terre, des végétaux, des animaux et des groupements humains, un rôle tel qu'un géographe éminent pouvait écrire : "Tout État et même toute installation est l'amalgame d'un peu d'humanité, d'un peu de sol et d'un peu d'eau." La forêt ne fait pas que provoquer les précipitations atmosphériques, elle leur conserve leur utilité, leur puissance d'action. C'est qu'elle empêche l'évaporation des pluies et la fonte des neiges de se faire trop précipitamment ; c'est qu'elle permet à une plus grande quantité d'eau de s'infiltrer dans les couches souterraines, d'où elle se répand et se distribue au bénéfice de tous les êtres vivants. On l'a maintes fois observé, le pâturage et l'agriculture qui chassent la forêt des monts travaillent à leur détriment, en même temps qu'ils compromettent, au point de vue de l'intérêt général, l'uniformité du régime des rivières et du débit des chutes d'eau. Retenons ce fait, que la forêt est un organisme centralisateur des eaux de pluie et de fonte, et qu'elle apporte dans leur distribution une régularité que l'on demanderait en vain aux seuls travaux d'art. Cette régularité dans la distribution, due à un emmagasinement idéal des eaux de pluie et de fonte, à un ruissellement superficiel atténué et à une infiltration graduelle, est une garantie contre les inondations qui, à l'instar de celles qui se sont produites, à diverses reprises, sur le parcours de quelques-unes de nos rivières, et notamment de la Chaudière, sèment la ruine, effacent ou ternissent les œuvres de l'homme, et mettent largement à contribution les disponibilités budgétaires de l'État. Elle fait encore davantage puisqu'elle assure à l'énergie hydraulique son maximum d'efficacité. Cette énergie, depuis les temps les plus reculés, est devenue la docile servante de l'homme. En la transformant en énergie électrique, il a pu, en effet, la plier aux œuvres les plus diverses, comme les plus utiles. Au cours de la grande guerre, le général Malletaire affirmait que la "houille blanche, la houille verte, comme le charbon, comme la tourbe, pouvaient concourir à la victoire." Quelles œuvres la houille blanche, aménagée et disciplinée, n'est-elle pas capable, en temps de paix, d'accomplir pour la prospérité matérielle d'un pays ? C'est que l'énergie électrique, fille de la houille blanche, est une puissance d'une étonnante souplesse et d'un rayonnement possible non moins étonnant. L'histoire de l'activité industrielle dans notre province, témoigne de

l'importance qu'a prise en peu d'années, l'énergie électrique. Le même fait ne peut-il pas du reste s'observer, depuis l'aurore du vingtième siècle, dans tous les pays qui disposent de certaines ressources hydrauliques, à qui la houille blanche ne fait point défaut. Chez nous le développement de l'industrie des pâtes celluloses et du papier de bois attestent de l'aptitude des chutes d'eau à créer de la richesse et du travail, à demeurer d'actives et utiles ouvrières nationales. Où l'on voit l'eau et la forêt se prêtant un mutuel concours, se valorisant réciproquement

Pour conserver aux chutes d'eau leur régularité de débit, de régime et de puissance, la nature dispose de lacs et de glaciers et l'homme a établi, par l'intermédiaire de barrages, des réservoirs compensateurs, comme il en existe plusieurs dans Québec. Mais à ce point de vue rien ne vaut la forêt, dont nous avons dit déjà qu'elle était une condensatrice et une distributrice adéquate des eaux de pluie et de fonte.

Faut-il rappeler que dans tous les pays où l'on s'est préoccupé d'étudier le régime des eaux, l'on est venu à la conclusion que les massifs boisés régularisaient, uniformisaient ce régime. Partout les coupes désordonnées, le déboisement, excessif et souvent inutile, amènent les usines hydro-électriques à diminuer leur rendement, ou obligent leurs propriétaires à substituer la vapeur à l'énergie hydraulique, comme force motrice. L'irrégularité de rendement des chutes, conséquence inéluctable du déboisement, perturbe l'industrie, lui enlève sa stabilité et réduit sa bienfaisante influence matérielle. Ses effets sur l'industrie hydro-électrique sont comparables à ceux des coupes abusives sur le maintien des industries de la forêt.

La grande et la petite industrie travailleront concurremment à la prospérité du pays, tant que la houille blanche et la houille verte, dont elles dépendent, auront la forêt des montagnes pour veiller à leur perpétuelle jeunesse, pour leur conserver la faculté de se refaire au fur et à mesure qu'elles semblent s'épuiser, en un mot, pour assurer à leur puissance l'uniformité et la constance d'action.

Pour montrer l'utilité de la forêt, nous n'avons jusqu'ici que cherché à mettre en lumière ses moins ostensibles services, ceux dont la valeur se reconnaît sans pouvoir exactement s'apprécier ni se mesurer. Il resterait à rappeler brièvement les services qu'elle rend directement à l'industrie, les services dont l'importance ne saurait échapper au moins averti, au plus profane.

De tout temps, le bois a été et demeure, grâce à ses qualités et à ses propriétés variées une substance capable, malgré sa rigidité, de se plier à toutes les œuvres que la civilisation

instaure et multiplie. Depuis la rigide traverse de chemin de fer jusqu'à la flexible soie artificielle, les articles les plus disparates lui doivent l'existence : crayon, papier ; étais de mine, charbon ; berceau, cerceuil ; boiserie, charpente ; meuble, bibelot ; wagon de chemin de fer, navire ; pavage, sabot ; allumette, combustible : le bois donne tout. Et c'est la forêt qui pour le profit de l'industrie et du commerce, pour la satisfaction des divers besoins de l'homme, fournit cette substance si précieuse que sans elle suivant les mots mêmes du chroniqueur Bernard de Palissy, " pas un seul art qui se put exercer ". Instruments agricoles, litière et fourrages pour les animaux, poteaux de téléphone, de télégraphe et de transmission d'énergie électrique qui surgissent, ici et là, au sein des agglomérations humaines ou les relie entre elles ; produits de la tabletterie, de la tournerie, de la lutherie ; agglomérées divers employés comme isolants ou servant à simuler le cuir ou les boiseries, à fabriquer du linoléum, des poupées incassables, des disques de phonographe et divers articles de bazar : autant de manifestations de l'utilité de la forêt. Et la laine de bois, et les pâtes celluloseuses avec leur diversité d'adaptions qui défient l'énumération, ne supposent-elles pas la forêt ? Rappeler qu'on y peut cueillir des plantes médicinales, récolter des résines, des champignons, certains fruits comestibles, exploiter des substances tannantes, voire fabriquer du sucre, n'épuiserait le sujet. La variété et la multiplicité des services que rend la forêt, grâce à la diversité de ses produits, ne font-elles pas voir combien elle est essentielle au progrès de la civilisation qui, sans elle, depuis les âges caractérisés par des métaux, n'aurait pu se maintenir.

Pourvoyeuse de matière ligneuse et d'autres produits utiles, la forêt dans tous les pays où elle a gardé la place que normalement elle devait tenir, n'a pas manqué d'exercer sur le développement économique, sur la fortune publique une influence marquée. N'alimente-t-elle pas de nombreuses usines, de multiples ateliers autour desquels se constituent d'importantes agglomérations qui créent de nouveaux débouchés pour les produits de l'agriculture et de la colonisation ? A sa façon, elle se trouve donc à aider celle-ci à pousser plus avant ses pacifiques conquêtes, et celle-là à perfectionner ses procédés. Et la mise en valeur des chutes d'eau par l'aménagement et les travaux d'art et le formidable développement chez-nous de l'énergie électrique, développement qui force l'admiration de l'étranger ne répondent-ils pas aux exigences de l'industrie forestière et des industries qui se sont greffées sur celle-ci. Pour pleinement réaliser la valeur des services que la forêt rend, pour se faire une parfaite idée de la part qu'elle prend à

l'activité et au développement économiques du pays, ne faudrait-il pas retenir qu'annuellement elle fournit un tonnage considérable au trafic-marchandises par eau ou par voie ferrée et qu'elle a fréquemment aidé au maintien d'une balance commerciale favorable.

L'ensemble de ces avantages fait que la forêt, immédiatement après l'agriculture et concurrence avec elle, sert à l'édification de la fortune publique en même temps qu'elle exerce sur la mentalité et la santé du peuple une bienfaisante influence. Elle ne saurait toutefois continuer son œuvre utile que si l'industrie lui garde ses possibilités, que si le feu et les autres agents de destruction, en l'épargnant, lui laissent sa naturelle puissance de récupération et de régénération.

Avila BÉDARD.

(*La Vie forestière*)

Souvenir de la grande guerre



LORSQUE René L... eut treize ans, ses parents, qui le destinaient au commerce, l'envoyèrent en Allemagne, afin qu'il apprît la langue du pays.

Ils l'avaient placé dans une famille habitant la campagne et assez nombreuse : il y avait le grand-père, un herr doktor, qui avait peut-être eu son heure de célébrité, mais qui, pour l'instant, était à peu près réduit à l'état de fossile et ne paraissait recouvrer quelques éclairs d'intelligence qu'à l'heure des repas ; le père, un herr professor qui ne faisait son cours que la schlague à la main ; la mère, laquelle incarnait le type accompli de la matrone teutonne ; quatre filles aux tresses filasse, aux yeux faïence, aux joues rebondies, qui s'échelonnaient entre seize et dix ans, et enfin un fils, Otto, âgé de sept ans, joie et orgueil de tous les siens, parce qu'il avait l'inestimable honneur d'être un garçon.

Tout ce monde témoignait une extrême bienveillance au jeune Français, qui était d'ailleurs fort aimable et dont les parents payaient largement la pension ; on le traitait " comme un septième enfant ", disait le herr professor ; on le gâtait, on le choyait. La maîtresse de maison, Frau Gotlig, poussait la condescendance jusqu'à lui faire un potage à part, les jours où l'on servait la soupe à la bière, délices de toute la famille et que l'estomac de René se refusait obstinément à digérer ; les quatre gretchens rivalisaient d'attentions à son égard, bourrant sa chambre d'ornements fabriqués par leurs mains habiles : fleurs artificielles,

découpures en papier, tissus portant des inscriptions brodées, comme c'est l'usage dans tout intérieur allemand cultivé, où les objets doivent parler à celui qui s'en sert. C'est ainsi que la taie d'oreiller disait : " Donne-moi ta tête ", le tapis de table : " Viens travailler, " etc., etc. Il n'était pas jusqu'à la moindre serviette qui n'invitât à s'essuyer les mains. C'était charmant. Le petit Français riait bien un peu en lui-même de ces détails ; mais il constatait la bonne envie qu'on avait de lui être agréable.

Quant au jeune Otto, c'était simplement de la passion qu'il paraissait éprouver pour son grand camarade, lequel avait beaucoup de peine à se débarrasser de lui, n'estimant pas à leur juste valeur ses brusques démonstrations d'amitié et ses façons mielleuses qu'il trouvait sournoises.

Tous comptes faits, l'écolier se plaisait chez ses hôtes. Ce fut là que vint le surprendre le coup de foudre d'août 1914, et, vu la tournure que prirent immédiatement les événements, il fut obligé d'y rester, malgré son désespoir et celui de ses parents, qui mirent vainement tout en œuvre pour le rappeler auprès d'eux.

Le herr professor, d'ailleurs, ne fit rien pour faciliter l'exode de son élève. Il eût pu l'envoyer dans un camp de concentration, d'où on l'aurait rapatrié à la longue ; il préféra le garder, moyennant une rétribution du gouvernement : c'était tout bénéfice pour lui.

A partir de ce moment, la vie devint un martyre pour le pauvre petit Français. On n'osa pas trop le maltraiter physiquement ; mais, au moral, on lui fit subir tout ce que la méchanceté la plus basse et la plus mesquine peut inventer.

Le grand-père, à qui sa haine pour la France avait redonné un peu de vigueur, et le herr professor se plaisaient, en sa présence, à insulter et rabaisser son pay, l'humiliant de toutes façons dans son amour patriotique, et ils ne manquaient pas de lui annoncer les nouvelles les plus fausses et les plus désastreuses.

Les demoiselles, stylées par cet exemple, se faisaient l'écho de leurs parents et lui apprenaient une catastrophe quotidienne : la France était entièrement envahie, Paris était pris les armées anéanties ; malheureusement pour elles les gretchens étaient bêtes et peu au courant de la géographie française, en sorte que les faux renseignements qu'elles donnaient à René sur les opérations militaires étaient parfois si invraisemblables que celui-ci finit par concevoir quelques doutes sur la pureté de la source à laquelle elles les puisaient.

Afin de s'édifier, il usa d'un stratagème.

Certain matin, les deux plus jeunes, Sophie et Elsa, accoururent auprès de lui avec une mine de fausse compassion.

— Vous savez, lui dirent-elles, encore une nouvelle bien mauvaise pour vous : nos glorieuses armées viennent de remporter une victoire kolossale : Verdun est pris.

René tressaillit malheureusement, mais il eut l'impression que les madchen mentaient, et, pour s'en assurer :

— Et les villes environnantes : Lyon et Marseille, sont-elles prises aussi ? demanda-t-il.

— Oui, oui, Lyon et Marseille aussi, toute la région !

L'écolier respira, soulagé, mais voulant pousser l'épreuve plus loin :

— Et Fouilly-les-Coucous ? demanda-t-il avec un air de profonde anxiété.

Les gretchens hésitèrent, elles ne se souvenaient pas d'avoir vu ce nom dans la géographie française ; mais tant pis, il fallait payer d'audace :

— Oui, oui, répondit Elsa avec aplomb, Fouilly-les-Coucous aussi ; les forts sont tombés tout de suite.

Cette fois, René était fixé ; il fut si content qu'il éclata de rire irrévérencieusement au nez des demoiselles Gotlig.

Très mortifiées, elles coururent raconter l'aventure à leur père, qui comprit tout de suite et leur fit entendre que le petit Français s'était moqué d'elles ; en punition de leur bêtise, il distribua équitablement à chacune le même compte de coups de fêrule ; mais son irritation contre son malheureux pensionnaire s'accrut encore, et le pauvre enfant paya cher son innocente ruse.

De toute la famille, celui qui était le plus acharné après lui et qui le faisait le plus souffrir c'était Otto.

L'enfant était une de ces mauvaises natures qui ont besoin d'un souffre-douleur ; il aurait volontiers choisi pour ce rôle le jeune Français, dès l'arrivée de celui-ci dans la famille, mais, à ce moment-là, il n'y avait pas moyen, le petit Boche s'en était bien aperçu et avait réprimé ses méchants desseins.

Il s'était aperçu aussi que les choses avaient changé depuis ; ses sœurs, d'ailleurs, s'étaient chargées de le renseigner — Elsa et Sophie surtout, depuis l'affaire de Fouilly-les-Coucous ; — aussi s'en donnait-il à cœur joie maintenant ; il semblait incarner, dans sa grosse petite personne, la haine de toute la famille.

Il n'était de méchanceté, de farces grossières, de malices sournoises qu'il n'inventât à l'usage de celui qu'il persécutait et qui mettait tout son amour-propre à supporter la persécution en silence, afin que son jeune bourreau n'eût pas la satisfaction de croire qu'il l'avait blessé.

Mais plus il en supportait, plus Otto redoublait d'inventions diaboliques. Un jour, René trouvait les murs de sa chambre couverts d'inscriptions injurieuses pour la France ; un autre

jour, il constatait que ses vêtements avaient été tachés et lacérés.

Ses plumes, ses crayons, tous ses bibelots disparaissaient, et, comme il n'avait plus un sou à lui et qu'il était trop fier pour rien demander, il ne pouvait les remplacer. Certain soir qu'il rentrait d'une longue course — car Frau Gotlig se servait de lui comme domestique et l'envoyait souvent faire des commissions, — René s'aperçut que les photographies de ses parents qu'il avait placées dans deux petits cadres, sur la cheminée, n'étaient plus là.

C'en était trop. Bien qu'il eût résolu de ne jamais se plaindre, le jeune garçon courut auprès de la maîtresse de maison — comme mère, peut-être le comprendrait-elle — et lui exposa le fait. Frau Gotlig parut, en effet, prendre son parti ; elle interrogea ses enfants ; les filles affirmèrent ne pas savoir ce qu'étaient devenus les portraits ; Otto nia également y avoir touché ; mais son rire surnois démentait ses paroles ; peu après, en effet, on trouva parmi ses jouets les photographies en morceaux. La mère essaya, pour la forme, une faible remontrance ; mais le père lui imposa silence, déclarant que c'était un trait de patriotisme de la part de son fils, qui ne pouvait souffrir les visages ennemis.

Ce soir-là, le pauvre exilé fut longtemps à étouffer ses sanglots dans l'obscurité de sa chambre.

Encouragé par la faiblesse paternelle, le jeune Otto redoubla de malice.

Par un bel après-midi de mai, René, qui toute la matinée avait scié du bois pour la cuisine et puisé l'eau nécessaire au ménage, s'était réfugié dans un coin solitaire du jardin, derrière un épais massif, où il espérait qu'on ne le découvrirait pas tout de suite et qu'il jouirait de quelques minutes de paix, quand il s'entendit appeler :

— René, René, où es-tu ? criait la voix glapissante d'Otto, qui le tutoyait exprès, d'autant plus que le jeune Français le lui avait défendu.

Bien entendu, celui-ci ne répondit pas.

— René, René, reprit la voix, viens, je veux te montrer quelque chose qui te fera plaisir.

Le jeune garçon risqua un œil à travers les branches : suivi d'Elsa et de Sophie qui riaient sous cape Otto accourait, tenant quelque chose qu'il cachait derrière son dos.

Tous trois eurent bientôt découvert René, qui, pour ne pas les voir, tenait ses yeux obstinément fixés sur son livre.

— Tu as tort de ne pas vouloir regarder, dit Otto, je te répète que ce que je t'apporte te fera plaisir.

Et il exhiba aux yeux de son ennemi un drapeau français, un de ces petits drapeaux comme on en trouve pour quelques sous dans les bazars.

René devint tout pâle et tendit instinctivement la main.

D'un bond, Otto se recula, et ricanant :

— Tu crois qu'il est pour toi ? tu te trompes, voilà ce que j'en fais de ton drapeau.

Et, le jetant à terre, il le foula aux pieds ; mais à peine l'emblème sacré avait-il touché le sol que René, ivre de fureur, avait bondi ; d'une main il avait ramassé le drapeau, et de l'autre il avait si violemment souffleté le petit Boche que celui-ci avait roulé à terre ; le jeune Français, qui ne se connaissait plus, l'aurait à moitié assommé si Elsa et Sophie ne l'eussent arraché de ses mains. Elles saisirent leur frère, l'entraînèrent, et toute la bande larmoyante et beuglante pénétra en trombe dans la maison, ameutant le reste de la famille, qui pensa se pâmer en écoutant le récit du *kriminal attentat* ; c'est ainsi que le herr professor qualifia la juste correction dont son rejeton avait été victime.

Mais ce krime, le pauvre René devait le payer cher. Il dut comparaître devant l'aréopage, qui, littéralement, l'agonit d'injures. On lui représenta la honte de sa conduite, la lâcheté dont il avait fait preuve en frappant "un pauvre petit être sans défense", un enfant bien plus faible et plus jeune que lui. On lui dit tout ce qu'on put trouver de plus humiliant, de plus blessant, et enfin, honte suprême, il fut fustigé de la main du herr professor, qui proportionna les coups à sa fureur.

A la suite de cet incident, un morne désespoir s'empara de l'âme du prisonnier. Cependant, il gagna à l'aventure d'être un peu moins persécuté par la suite. Maintenant, Otto avait peur de lui ; il gardait le souvenir des poings du Français ; en outre, celui-ci lui avait dit :

— Tu sais, je me vengerai, en lui jetant un regard tellement chargé de haine qu'il en avait frissonné et que, maintenant, il n'osait plus autant le tourmenter.

Quelques semaines passèrent.

Un jour, la mère de famille envoya ses enfants, accompagnés de son pensionnaire, ramasser les glands qui servaient à fabriquer le breuvage ordinaire de la maisonnée. On trouvait ces glands en abondance dans une prairie ombragée de grands chênes, qui croissaient en bordure de la rivière.

Le cours d'eau profond et rapide alimentait un moulin placé en contre-bas.

René et les madchen commencèrent leur récolte ; quant à Otto, après s'être amusé à vider les corbeilles au fur et à mesure que ses sœurs les remplissaient, il se mit à plat ventre pour attraper de petites grenouilles qui se pressaient en masse dans les anfractuosités de la berge fort escarpée en cet endroit. L'aînée des gretchen l'invita plusieurs fois à cesser cet exercice dangereux pour sa sécurité ; mais le gamin n'était pas obéissant, et il portait en lui un tel esprit de contrariété qu'il se pencha un peu plus pour taquiner sa sœur.

Mal lui en prit : il fit un faux mouvement, la tête l'emporta, et il tomba dans les eaux bouillonnantes qui l'entraînèrent vers la terrible roue.

Les bras levés au ciel, les madchen hurlaient d'épouvante, sans même chercher à lui porter secours.

René avait dressé la tête, et une expression de joie féroce avait passé sur son visage :

— Tant mieux, se dit-il, cela fera un sale petit Boche de moins...

Il resta ainsi immobile quelques secondes, savourant l'amertume dont son cœur était rempli, et puis, d'un bond, il fut à son tour dans la rivière, nageant vigoureusement pour rejoindre le gamin qui se débattait avec désespoir, car lui ne savait pas nager. René eut aussi quelques moments d'angoisse ; le courant était violent, et il se sentait près d'être pris dans le terrible remous ; enfin, il atteignit Otto, le saisit par les cheveux et lui maintint la tête hors de l'eau, puis, de sa main libre, parvint à attraper les branches d'un saule qui pendaient jusque dans la rivière.

D'un vigoureux effort, il se hissa sur la berge sans lâcher son fardeau et remit Otto, ruisse-lant et à demi évanoui, dans les bras de l'aînée des madchen ; puis il s'en fut, tout courant, à la maison, pour se changer.

Lorsqu'il eut achevé sa toilette, il redescendit dans le parloir. Otto s'y trouvait, couché sur un divan, emmitoufflé de couvertures et avalant un lunch copieux pour se remettre ; toute la famille l'entourait ; les gretchens, parlant avec volubilité toutes à la fois, racontaient l'aventure, avec un flot d'expressions louangeuses à l'égard du français.

Tous les regards se tournèrent vers lui quand il entra :

— Je ne sais comment vous remercier, commença le père en s'avançant vers lui. Vous avez été admirable...

— Admirable... répétèrent les gretchens en chœur.

— Oui, admirable, appuya le fossile, en faisant claquer ses fausses dents.

Le herr professor fit un violent effort sur lui-même et reprit :

— Voulez-vous me donner la main ?

René le regarda et, du même coup d'œil, embrassa toute la famille, et soudain, il comprit quelle victoire la France venait en sa personne de remporter sur l'Allemagne. Il comprit l'humiliation de ces gens et ce qu'ils auraient à souffrir d'être obligés, désormais, de lui témoigner leur reconnaissance, leur respect et leur admiration, sentiments qui se reporteraient d'eux-mêmes au pays qui produisait de tels enfants. Il comprit tout cela, le pauvre petit prisonnier, du haut de ses quinze ans pas encore révolus, et, en une minute, il fut payé de tout ce qu'il avait enduré. Un orgueil infini,

une joie immense gonflèrent son cœur, et comme le herr professor répétait :

— Voulez-vous me donner la main ?

Il rejeta la tête en arrière et répondit carrément :

— Non.

Et, mettant ses mains dans ses poches, il leur tourna le dos et s'en alla, sifflotant la *Marseillaise* entre ses dents : il s'était vengé... "à la française."

VALDOR.

Le dédain des anciens

POURQUOI DE JEUNES MÉNAGES S'ÉLOIGNENT

LA jeunesse est fortement poussée à concevoir pour les personnes d'un certain âge une *impression de dédain*. Ce sentiment crée souvent dans les jeunes ménages un mouvement de retrait qui les porte à s'éloigner des anciens.

Les époux qui ont déjà assez vécu pour mener leurs enfants au mariage, ont contracté des habitudes qui peu à peu se sont développées et définitivement fixées, au point de devenir immuables et en quelque sorte intangibles. Chez eux, par exemple, on se couche tôt, les sorties du soir font horreur ; on n'aime pas le changement, un voyage est une affaire d'état ; on sert les repas à heure fixe, dix minutes de retard constituent un événement ; on est attaché à ses fournisseurs, à son médecin, à son pharmacien, à son journal...

La belle-fille, introduite dans cette maison un peu figée, aurait vite, si elle ne se retenait, qualifié toutes ces habitudes de "stupides". Sa jeunesse, son exubérance ont tant de peine à les comprendre ! Naturellement, ayant une grande mondanité, elle est du soir et fort peu du matin ; elle et son mari aiment l'inattendu, la variété, les horaires imprévus et inusités, avec déplacements aussi fréquents que possible, car à cet âge on a le pied léger ; tous deux ne s'attachent à aucun fournisseur, sinon au plus offrant ; quant aux médecins, ils les essayeront tous... ils ont l'antipathie de toute règle, contrainte ou prévision.

En présence de l'intérieur de ses beaux-parents, la belle-fille esquisse un petit sourire narquois, qui traduit cette pensée : "Oh ! que ces gens sont ennuyeux !" Tout l'agace dans cette maison où chacune des habitudes contredit l'une des siennes. Aussi, instinctivement peut-être et sans raisonner sa tendance, se sent-elle portée à prendre le contre-pied de ces usages "qui ne sont plus de son époque."

Ces impressions de la jeune femme sont rapidement redressées quand le mari, prévoyant les premiers étonnements de son épouse, à l'habi-

leté de la prévenir. Mais hélas ! combien de fois il n'aura pas la présence d'esprit, le tact nécessaire dans cette circonstance ? La mauvaise interprétation restera sans contre-partie. Même souvent les appréciations désobligeantes de la jeune femme auront le tort de convaincre le jeune homme que son père et sa mère sont vraiment des gens peu ordinaires.

Il peut arriver en même temps qu'un phénomène parallèle se produise : tandis que la belle-fille laisse naître en elle-même un certain dédain de ses beaux-parents, le gendre sent percer en son cœur une pointe de mépris pour les siens. Si, de son côté, la jeune femme ne prend pas la précaution de redresser les jugements de son mari, bientôt le jeune époux trouvera étranges les parents de sa femme ; il les plaisantera devant elle, et parviendra peut-être, sans y avoir mis la malice, à rendre ridicules, aux yeux de leur propre fille, un père et une mère, dont les originalités ne choquaient nullement une enfant tellement accoutumée à les supporter qu'elle ne les aurait jamais remarquées si on ne les lui avait signalées.

Ainsi commence entre jeunes et vieux ménages à se creuser un fossé... mais quand, à ces habitudes, se joignent quelques manies, souvent aussi gênantes qu'innocentes, alors les jeunes époux se sentent encore plus fortement poussés à dédaigner leurs beaux-parents. Tel beau-père aimait tellement les oiseaux qu'il entretenait dans sa salle à manger une voilière de spécimens rares, pour dominer le bruit des fourchettes. Telle belle-mère avait un superbe chat angora, auquel il fallait témoigner affection et respect, sous peine d'essuyer quelque mauvaise humeur... De quel désobligeant sourire la jeune femme souligne ces travers ! de quelles paroles sèches on les stigmatise dans les conversations intimes ! Eux qui s'en apercevaient à peine et n'en souffraient pas quand ils étaient seulement le fils ou la fille, commencement à les remarquer et à les trouver désagréables. Ainsi peu à peu, dans les deux cœurs, se produit un refroidissement marqué à l'égard des anciens ménages. On ne les fréquentera plus avec le même plaisir, on les délaissera, et, parce qu'on s'ennuie avec eux, on va chercher ses consolations ailleurs.

Il faut à tout prix que les jeunes ménages évitent de s'engager dans ce premier stade de l'éloignement. Organisée dès le début, la réaction est facile : un peu de vertu et quelque philosophie y suffisent. Si les jeunes gens ont au cœur la charité, ils interpréteront en bien tout ce qu'ils voient chez leurs parents ; à tout ce qui les étonne, le gendre et la bru donneront la cordiale et aimante explication. Le gendre se gardera de détromper sa femme, qui admire naïvement quelque bizarrerie de ses parents ; la bru se gardera de critiquer les douces manies de ses beaux-parents. Si elle en rit, ce sera affec-

tueusement, car elle n'a pour regarder et pour entendre que les yeux et les oreilles de son mari.

À cette vertu chrétienne de charité, que tout cœur bien élevé possède, il faut ajouter les vérités qu'apporte la simple raison humaine. Que le jeune ménage se dise donc que, quand il aura, à son tour, marié ses enfants, il sera bien content d'avoir pour ses habitudes vieillottes et ses manies ridicules l'absolution de ses beaux-enfants ! Et qui sait si son châtement de n'avoir pu supporter les "vieux", ne serait pas de devenir un jour lui aussi insupportable aux jeunes ?

Les fallacieuses raisons mises en avant pour dédaigner les vieux ménages sont d'autant mieux accueillies par les jeunes mariés qu'elles favorisent leur esprit d'indépendance.

Se libérer !... échapper à la tutelle... être son maître... se passer des autres... quel idéal ! Telle jeune fille, d'ailleurs charmante, qui, au grand étonnement de son entourage, agréait la demande d'un jeune homme infirme et sans fortune, déclarait qu'elle ne se mariait que pour s'échapper de chez elle ! Elle n'est pas la seule qui ait parlé ainsi : combien y a-t-il dans le monde de ces soupirantes après la liberté ! Combien ont les yeux tournés vers l'horizon, attendant le beau chevalier qui viendra leur ouvrir la porte de la tour où leur jeunesse se trouve enfermée !

Ces aspirations, très vives chez un bon nombre de jeunes filles, sont généralement moins fortes chez les jeunes gens. Eux, ils vivent davantage hors de la maison et prennent leurs ébats ; ils sentent moins le poids de la contrainte et n'ont pas la sensation d'internement... ce qui ne les empêche pas d'éprouver le désir, très naturel d'ailleurs, d'être chez eux, de devenir chef et maître, de gouverner un foyer.

Ces tendances, très légitimes, pourvu qu'elles soient mesurées, risquent, si on ne les freine pas sagement après le mariage, de détourner les jeunes ménages des foyers d'où ils ont essaimé. Beaucoup de nouveaux mariés donnent à la formule, qu'ils lancent joyeux : "Enfin, nous sommes chez nous !" un sens d'un exclusivisme exagéré. Elle signifie dans leur pensée l'expulsion radicale de toute influence extérieure. Eux seuls, et cela suffit : ni l'expérience des anciens, ni leurs conseils, encore moins leur contrôle, si léger qu'il paraisse, ne sera toléré. Toute "ingérence" ne nuirait-elle pas à la liberté ?

Mû par ces idées, le jeune ménage commence dès le premier jour, à monter une garde jalouse autout de son foyer. Un rempart féodal le protégerait moins bien que cette vigilance exercée à toutes les entrées.

D'abord les époux entourent leurs faits et gestes d'un profond silence. D'eux on ne saura jamais rien. Où sont-ils allés, qui ont-ils reçu, qu'ont-ils dit, qu'ont-ils mangé ? Ils se taisent, de peur qu'on leur fasse des remarques, trop

justifiées peut-être, sur leurs sorties, leurs amis, ou même leur régime. Les parents intrigués, car rien n'éveille la curiosité autant que le mystère, interrogent discrètement leurs enfants. Les réponses sont évasives et rarement satisfaisantes. Chose étrange, malgré soi on a tendance à respecter l'incognito... Bientôt parents et beaux-parents, se disant qu'après tout ces jeunes gens ont l'âge de savoir ce qu'ils ont à faire, cesseront même de leur poser des questions, et il sera désormais entendu, par un accord tacite, que le terrain foulé par le jeune ménage est absolument réservé.

Oui, mais voici que soudain les vieux ménages font des découvertes... peu à peu tout se sait... les voisins, les domestiques, les camarades racontent ce qu'ils ont vu... le voile va être percé à jour. Le père et la mère mécontents d'apprendre qu'on fréquente trop théâtres, cinémas, réunions mondaines, ou que l'on multiplie les invitations à dîner en cette époque de vie chère et que l'on se fatigue à l'excès, se préparent à faire de justes observations. Aussi doucement que possible, à la première occasion, les parents font sentir à leur enfant qu'ils ne sont pas dupes de ce silence obstiné, dont le seul but, ils s'en doutaient bien, était de cacher des abus qu'il valait mieux ne pas montrer.

Certains jeunes ménages, pris au piège, avouent... Humblement ils reconnaissent leurs torts... ils s'excusent comme ils peuvent de ces premières escapades, un peu folles, dans les plaines qu'ils croyaient sans limites de la liberté... S'ils sont tant sortis, ont royalement invité, se sont surmenés, c'était pour fêter leur indépendance... maintenant ils seront sages autant que peut l'être quand on a tout de même la volonté de ne pas "moisir".

Mais pour dix jeunes ménages lancés, auxquels l'admonestation des "anciens" ouvre les yeux, vingt les ferment encore plus énergiquement. Ils ne veulent pas voir leurs erreurs. Au fond d'eux-mêmes, ils se disent que s'ils cèdent à ces premières injonctions des parents ou des beaux-parents, c'en est fait de leur autonomie ; s'ils s'y soumettent, il faudra désormais demander la permission pour tout. Cette perspective leur paraît intolérable. Alors ils recourent au seul système de défense qu'ils aient sous la main : ils nient. "Mieux vaut mentir que se ligotter", pensent-ils. Certains parents simples croient "l'innocence" du jeune ménage ; d'autres restent sceptiques, mais préfèrent, pour le bien de la paix, ne pas insister.

L'erreur de ces jeunes gens a consisté à se faire une idée fautive de l'indépendance.

Évidemment le ménage débutant n'a d'autorisation à demander à personne avant de prendre ses initiatives ; la direction du foyer est confiée au conseil des époux, dont le mari est président-né et la femme assesseur d'office.

Les parents et les beaux-parents n'ont pas à s'immiscer dans les affaires intimes de cette maison : trop souvent la brouille est née d'une ingérence malhabile des anciens. Il est donc bien vrai que le nouveau foyer est "indépendant".

Mais l'indépendance elle-même est régie par des lois, quoique puissent en penser les jouvenceaux. Leur naissant conseil familial a le devoir d'être sage, ses délibérations ont à tenir compte des nécessités supérieures à toute volonté humaine. Le commandement : "Tes père et mère honoreras", ne s'évanouit pas devant leur bon plaisir. Or cette divine ordonnance comprend, en plus du respect, la confiance dans les parents, le recours à leur expérience, l'humilité pour recevoir leurs conseils et au besoin leurs justes réprimandes. Et même, n'auraient-ils pas de parents à honorer, les jeunes mariés resteraient soumis aux lois de la morale personnelle, de la morale sociale, de l'économie domestique, de la politesse, et aussi à celles de l'hygiène. L'indépendance s'arrête à toutes ces bornes-là. Elle comprend un champ assez vaste pour que des jeunes gens, avides de grand air, aient largement la place de s'y ébattre à l'aise. Mais qu'ils prennent bien garde, les fossés qui le délimitent ne sont pas de ceux qu'on saute à pieds joints : quiconque a voulu les franchir y a fait de terribles culbutes.

M. l'abbé Charles GRIMAUD.

(*Jeunes et Vieux Ménages*, chez Téqui).

IL SUFFIT DE S'ENTENDRE

Dans une école enfantine des bords de la Mersey, les élèves apprenaient leurs leçons quand, tout à coup, la porte de la salle s'ouvrit bruyamment pour livrer passage à une grosse femme, rouge de visage et visiblement exaltée, qui brandissait un lourd marteau.

— Où est Miss une telle ? vociféra-t-elle.

La maîtresse ainsi appelée s'approcha, mais, à la vue de l'outil, elle s'empressa de battre en retraite et de s'enfermer chez elle.

La Supérieure, attirée par le bruit, apparut alors.

— Voyons, voyons, dit-elle d'un ton conciliant, venez dans mon bureau, nous nous expliquerons tranquillement.

— Non ! non ! répondit l'autre : j'ai apporté mon marteau et je veux m'en servir tout de suite... Mon gamin a le fond de son pantalon tout déchiré.

— Mais, protesta la Supérieure étonnée, sûrement Miss une telle n'y est pour rien...

— Je ne dis pas, répliqua la femme, mais je ne m'en irai pas sans avoir enfoncé le clou sur lequel s'assoit mon petit !

La vengeance de Karystos



UN voyageur qui se serait promené sur les quais de Gênes il y a quelque quarante ans aurait pu y rencontrer un étranger que sa beauté, sa taille et son allure un peu hautaine faisaient distinguer des autres déchargeurs du port, ses compagnons.

Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, avait un teint bistré et de longs cheveux bruns qu'il laissait tomber en boucles sur son cou. Son costume, qui était celui des habitants du Levant consistait en une chemise de grosse toile, de larges pantalons d'étoffe rayée, une écharpe enroulée plusieurs fois autour de ses reins et le bonnet classique au gland tombant.

D'une sobriété extrême comme tous ses compatriotes, ils se nourrissait presque exclusivement de fruits, couchait sous un hangar qu'un marchand d'oranges mettait à sa disposition et, quand le temps le permettait, se contentait comme gagne-pain, durant l'été, de menues pièces de monnaie qu'on lui jetait dans l'eau et qu'avec une prodigieuse habileté il allait pêcher au fond de la mer. L'hiver, il se faisait portefaix, mais la majeure partie de ses journées se passait en d'interminables flâneries au soleil, durant lesquelles il restait allongé sur le quai, ne parlant à personne et fixant droit devant lui le regard farouche de ses prunelles sombres.

On savait vaguement qu'ils s'appelaient Karystos; on voyait que de violents chagrins étaient la cause de sa sauvagerie, et on se rappelait l'avoir vu arriver sur un bateau qui amenait à Gênes toute une troupe de réfugiés arméniens. Depuis, on avait pris l'habitude de le voir chaque jour dans l'angle de muraille où, dès son arrivée, il avait élu domicile, et personne ne faisait plus attention à lui.

Un jour débarqua à Gênes un riche armateur de Constantinople, ami du sultan et gros personnage de la cour. Il venait en Italie pour commander trois bateaux de fort tonnage avec lesquels il voulait établir un service entre Stamboul et Marseille. Quelques bruits malveillants circulaient bien sur l'origine assez ténébreuse de sa fortune et son élévation à la cour, mais la renommée de puissance et de férocité qu'il s'était acquise faisait qu'on parlait bas, craignant de sa part de redoutables représailles.

En moins d'une semaine, d'ailleurs, il terminait l'affaire qui l'avait appelé à Gênes et prenait tous les arrangements nécessaires pour qu'avant un an le premier bateau, appelé *le Patmos*, se trouvât prêt à prendre la mer. Il payait bien, mais il voulait être vite servi.

Dès le premier jour de l'arrivée du turc Georgias à Gênes, Karystos avait semblé se réveiller de sa torpeur. Partout où Georgias se rendait, Karystos était-là; aussi, pas une démarche du Turc n'était-elle restée ignorée de l'Arménien.

Il avait suivi toutes les phases de la commande des bateaux, savait quand aurait lieu la mise en chantier, connaissait les noms choisis, le tonnage de chacun des transports et la date probable de leur lancement. L'intérêt qu'il prenait à leur construction était tel, que pendant toute la durée des travaux on l'avait vu presque chaque jour entrer dans les chantiers pour suivre les progrès du travail. Le soir, quand les ateliers fermaient, il s'acheminait vers la cale du lancement, longeait la côte pendant un certain temps et ne regagnait son lit de paille que très avant dans la nuit. Personne, d'ailleurs, n'avait fait attention à ces multiples allées et venues, la hâte apportée à la construction des bateaux créant autour des chantiers une fiévreuse activité.

Le lancement du *Patmos* avait été fixé au 12 juillet. Le matin, dès l'aube, une grande animation régnait à Gênes. La vue des brillants uniformes que portaient Georgias, ses parents et amis, excitaient vivement les curiosités, aussi toute la population de Gênes s'était-elle rendue aux alentours de la cale de construction.

Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, tous les regards allaient vers le *Pathmos*, pavoisé de nombreux drapeaux aux couleurs ottomanes, et l'attente anxieuse qui précède toujours le lancement d'un bateau enfiévrerait toute l'assistance. Il y a une si grande part d'imprévu dans ce soudain essor du prisonnier vers la mer libre!

Quand le moment solennel fut près d'arriver, une nuée d'ouvriers s'attaquèrent aux entraves qui retenaient le bateau captif. Sous les coups pressés des haches et des maillets, les étais tombèrent, les câbles se relâchèrent et bientôt on entendit de toutes parts ces craquements brusques, ces sifflements prolongés disant l'ébranlement de l'énorme masse sur sa quille. Le mouvement de poussée était donné et le *Pathmos* ne reposait plus maintenant que sur des sabots graissés qui glissaient sur un plan incliné.

Aussitôt qu'il vit les ouvriers commencer les dernières manœuvres du dernier moment, Karystos, qui jusqu'alors était resté mêlé à la foule, se jeta à la mer, et, en quelques brassées rapides, arriva devant le bateau. Sa présence en un tel lieu, en un tel moment, frappa tout le monde de stupeur, et un même cri de frayeur s'éleva dans la foule. Le *Pathmos* commençait à glisser sur sa quille, tout faisait donc craindre que l'imprudent nageur ne fût broyé par la masse énorme qui s'avancait sur lui, la vitesse du mouvement augmentant graduellement à mesure que la descente s'effectuait.

Mais l'Arménien semblait fort tranquille.

Tout en nageant mollement, il suivait du regard le mouvement du bateau et ne donnait aucun signe de crainte.

Petit à petit, cependant, le *Pathmos* avançait.

Encore quelques instants, il flotterait en liberté, délivré de toute entrave.

Or, ce triomphe dans la liberté, c'était ce que Karystos ne voulait pas. Il avait voué une haine de mort à Georgias et à ceux de sa race ; l'heure de la vengeance sonnait pour lui, il la voulait éclatante, terrible !

C'est pour cela que, tout à coup, on l'entendit pousser un grand cri. Il traça dans l'air un signe cabalistique comme pour une incantation, ouvrit les bras en croix et se tint immobile en regardant fixement le *Pathmos*.

A cet instant précis, le bateau s'arrêta net. Il vacilla sur sa quille, parut lutter contre une force invisible, puis, vaincu, il s'inclina sur le flanc et s'enfonça profondément dans la vase.

Devant cette catastrophe que rien ne faisait prévoir, Georgias blêmit de colère ; l'ingénieur en chercha la cause sans pouvoir la trouver ; quant aux Turcs, ils ne mirent pas en doute un seul instant que le diable, appelé par Karystos, ne fût venu faire un coup de sa façon.

L'effendi, surtout, se dévorait de rage concentrée. Il était furieux que les lois italiennes l'empêchassent de châtier Karystos comme il méritait de l'être. Mais sa puissance s'arrêtait aux frontières ottomanes.

Il dut donc se borner à interdire l'entrée des chantiers à tout visiteur, et après avoir fait tenter d'inutiles efforts pour renflouer le malheureux *Pathmos*, il retourna à Constantinople.

Quelques mois plus tard, le jour vint de lancer le second bateau appelé la *Candia*.

Malgré toutes les précautions prises, le même accident se renouvela. Au moment précis où l'arrière s'enfonçait dans l'eau en produisant un bouillonnement vaseux, Karystos se dressa à quelques mètres de la poupe et traça dans l'air ces mêmes signes cabalistiques qui semblaient doués d'une si redoutable puissance. Comme pour le *Pathmos*, il y eut une minute de lutte entre le bateau et son ennemi invisible, la coque vacilla sur sa quille, lutta encore, puis, déviant de la ligne tracée, s'abattit sur le flanc comme un animal blessé à mort.

Pour le coup, Georgias faillit perdre la raison. Il adressa de loin les pires injures à Karystos et ordonna à son secrétaire de lui amener l'Arménien sur l'heure.

— Puis-je savoir ce que vous voulez lui dire, effendi ? demanda le jeune secrétaire qui était un garçon avisé.

— Je veux le menacer de la police italienne puisque je ne puis le faire pendre comme il mériterait de l'être, dit le Turc rageusement.

— On ne fait pas enfermer un homme sur de simples suppositions, dit le jeune secrétaire ; il faut des preuves et vous n'en avez aucune.

— Vous n'appellez pas des preuves l'arrêt subit du bateau sur l'ordre de cet homme ! Et cela par deux fois... Par deux fois !... entendez-vous bien ?

— Oui, j'entends, dit le secrétaire, mais il n'y a pas là matière à arrestation. La police ne croit pas aux sortilèges, et si vous voulez me permettre de vous donner un avis, c'est qu'il vaudrait mieux avoir Karystos avec nous que contre nous.

— Comment voulez-vous que nous fassions d'un Arménien un ami ?

— L'argent réussit là où les autres moyens échouent. Karystos est pauvre, achetez l'oubli de sa haine.

Georgias fronça les sourcils, réfléchit un moment, puis, après avoir hésité, dit avec colère :

— Soit !... Allez me chercher l'homme. Peut être avez-vous raison. L'or est tout-puissant.

Quelques instants plus tard, Karystos était amené devant le Turc Georgias. Sa physionomie était impassible. Sans ôter son bonnet, il se tint debout devant le Turc et attendit que ce dernier lui adressât la parole.

— C'est toi qui as causé l'échouement du *Pathmos* et de la *Candia* ? demanda brutalement l'effendi sans chercher de préambules à l'entretien.

— Oui, c'est moi, répondit laconiquement Karystos.

— Ah ! c'est toi ? Et pour le *Samos*, tu renouvelleras les mêmes sorcelleries ?

Karystos haussa les épaules et répondit :

— Oui, je ferai échouer le *Samos*, mais... seulement si je le veux.

— Ah ! seulement si tu le veux ? Alors, si tu ne le veux pas, le lancement réussira ?

— Oui.

— Que te faut-il pour que tu veuilles ?... De l'or, des honneurs ?

Karystos redressa sa haute taille et dit :

— Il me faut de l'or parce que je suis pauvre, mais il me faut plus encore, et, ce que je veux, vous le savez, effendi !

Le Turc tressaillit.

— Je veux ma femme que vous gardez en captivité et mes fils que vous avez jetés en prison ; je veux ma fortune que vous m'avez volée, mes terres et ma demeure que vous avez spoliées au moment des massacres. Quand vous m'aurez rendu tout cela, mon but sera atteint ma vengeance sera satisfaite et vos bateaux n'auront plus à craindre de moi.

Georgias eut un sursaut de colère, mais comprenant que sa fortune était entre les mains de l'Arménien, il dit brutalement :

— Tes prétentions sont excessives, mais puisque tu me proposes un marché, je l'accepte. Dès mon retour à Constantinople, je donnerai des ordres pour que ta famille te soit rendue. C'est là tout ce que tu me demandes ?

— Non, pas tout. Comme je vous l'ai dit, je suis dans la misère ; il me faut de quoi faire vivre les miens.

— Combien veux-tu ?

— Cent mille piastres... Tout ce que vous m'avez volé.

— C'est beaucoup... Enfin, si, moyennant cette somme, tu me promets de rompre ton pacte avec le démon ?.....

— Je le promets, dit Karystos avec un rire méprisant.

Le Turc attira à lui une feuille de papier, griffonna quelques lignes, tendit l'écrit à Karystos, lui demanda de le signer, et quand l'Arménien eut opposé d'une main ferme son nom et son paraphe, Georgias se leva pour montrer que l'entretien avait pris fin.

Une quinzaine de jours plus tard, Karystos revoyait sa femme et ses fils et un chèque sur la Banque ottomane lui était donné pour être payé le jour du lancement du *Samos*.

Quand ce jour tant attendu arriva, une véritable effervescence régna à Gênes.

Les tragiques événements qui avaient marqué les deux premiers lancements avaient créé autour de Karystos une mystérieuse renommée et peu s'en fallait qu'on ne le considérât comme un sorcier ou un fakir. Aussi toute la population de Gênes et des environs s'était-elle une fois encore donné rendez-vous auprès de la cale de construction. Le temps était radieux et la fièvre d'attente plus intense encore que lors des premiers lancements.

Comme pour le *Pathmos* et la *Candia*, au signal donné, les câbles se relâchèrent, les étais tombèrent, les mouvements de poussée furent donnés, mais majestueux et digne cette fois, le *Samos* entra paisiblement dans l'eau.

Un immense hurrah salua cette heureuse réussite et tous les regards convergèrent vers Karystos qui se trouvait à côté de Georgias, entouré de sa femme et de ses enfants.

— Me diras-tu par quelle nouvelle magie tu as empêché ce bateau d'avoir le sort des deux premiers ? demanda le Turc en se tournant vers l'Arménien.

Karystos sourit et ne répondit rien.

— Tu ne veux pas livrer tes secrets de sorcellerie ?

— Je ne suis pas sorcier.

— Alors ?... L'arrêt du *Pathmos*, l'échouement de la *Candia* ?...

— ...Étaient causés par la chose la plus naturelle au monde : par un simple tas de pierres.

— Je ne comprends pas.

Karystos tressaillit ; un éclair de colère passa dans son regard.

— Quand j'avais su que vous commandiez ces bateaux, Georgias, dit-il d'une voix sombre, j'avais juré de me venger. Je ne voulais pas d'effusion de sang, il y en avait eu assez de répandu. Alors j'ai cherché ce que serait ma vengeance et, tout à coup, l'idée d'employer mon talent de plongeur m'est venue. Ce que je ne pouvais faire aux yeux de tous, je pouvais

le faire au fond de l'eau, la mer garderait mon secret et ne me trahirait pas. Alors, durant tout un été j'ai plongé chaque soir, portant patiemment l'un après l'autre les pavés qui devaient devenir l'obstacle où se heurteraient vos bateaux. Le jour du lancement, ma muraille était construite et ma vengeance une première fois fut satisfaite. Pour le second bateau, je renouvelai mon entreprise et une seconde fois je réussis. J'aurais recommencé une troisième fois si vous ne m'aviez fait justice, mais je vous avais donné ma parole et mes bien-aimés m'étaient rendus...

Une expression de bonheur passa sur le visage de l'Arménien tandis qu'il attirait plus près de lui sa femme et ses fils.

Georgias regarda Karystos avec un mélange de colère et d'admiration. Était-ce possible que l'amour des siens et la haine contre l'ennemi de sa race aient pu pousser un homme à tenter cette entreprise gigantesque !... Ah ! elle avait bien été une œuvre d'amour et de haine la vengeance de Karystos !

E. VESKO DE KÉRÉVEN.

Un paysan venait de conclure en ville une bonne affaire voulut se payer quelques plaisirs de citadin. Il s'assit à la terrasse du plus beau café, et quand le garçon vint lui demander ce qu'il désirait prendre, ne voulant pas laisser voir son ignorance, il répondit : " Servez-moi ce que ce monsieur-là est en train de prendre. " Le monsieur en question savourait une glace. A la première cueillerée de cette mixture glacée, le brave homme poussa un juron : " Ce bougre-là, bougonna-t-il en regardant de côté le garçon, il m'a donné cette saleté glacée parce qu'il a vu que je suis de la campagne ; si c'avait été pour un monsieur il aurait bien pris la peine de la faire chauffer ! "

Avant de sortir pour faire quelques visites, une maman disait à sa petite fille :

— Tiens voici deux gâteaux, un gros et un plus petit, à quatre heures tu feras choisir à ton petit frère, pour le goûter.

— Bien maman.

Quand elle revient, les deux enfants mangent les gâteaux, et elle voit avec surprise que le petit frère a le plus petit gâteau.

— Tu n'as donc pas fait choisir à ton frère, dit elle. — Mais si maman.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai dit : tu auras le plus petit ou rien du tout.

L'affût à la panthère

SOUVENIR D'ALGÉRIE

MON père était alors fonctionnaire public en Algérie. J'avais quinze ans, et j'étais un fort chasseur devant le Seigneur ; mais, jusque-là, grâce aux terreurs maternelles, il ne m'avait été donné d'exercer mon adresse que sur la sauvagine, et encore pour cela fallait-il me cacher, m'enfuir en secret les jours de chasse ; car, dès qu'elle me voyait un fusil entre les mains, dès qu'elle me savait sur le dos d'un cheval courant la campagne, ma mère éprouvait des craintes qui la rendaient malade, et que je ne pouvais attribuer qu'à l'excès de son amour, attendu qu'en dépit de sa petite taille, elle n'était, pour son propre compte, nullement pulsillanime, montait les chevaux les plus difficiles avec l'adresse et le sang-froid d'un écuyer consommé, et faisait le coup de feu sans la plus légère émotion.

Cependant, les exploits cynégétiques des Bonbonnel et des Chassaing troublaient mon repos et m'empêchaient de dormir, lorsqu'un de mes amis, dont le père habitait une ferme près de l'Oued-Frohha, vint me raconter, dans le plus profond mystère, qu'une famille de panthères avait établi son repaire non loin de la ferme, et se livrait chaque nuit à de terribles déprédations sur les troupeaux d'alentour.

Les Arabes avaient aperçu de loin l'intéressante famille, composée du père, de la mère et de deux petits, venant au bord de la rivière prendre ses ébats. Ils avaient suivi la piste et se faisaient fort d'indiquer un affût dans un endroit où les panthères passaient chaque soir, au sortir de leur tanière.

Il n'en fallait pas tant pour enflammer mon ardeur ; mais je ne savais comment m'y prendre afin d'obtenir de mes parents l'autorisation de partir pour l'Oued-Frohha. Mon ami, à qui je fis part de mon embarras, eut bientôt tranché la difficulté.

“ Mon père doit venir ici demain, me dit-il ; il verra le tien et le priera de te permettre de passer chez nous trois ou quatre jours. Une fois là-bas, et sans communiquer nos projets à ma famille, qui les entraverait à cause de toi, nous ferons ce qui nous plaira.”

Les choses se passèrent ainsi que nous le souhaitions. Mon père autorisa mon départ pour la ferme, et ma mère n'y fit aucune objection ; seulement, au moment où je la quittais, elle me dit :

“ Je ne te défends pas de chasser, car tu me désobéirais ; mais, je t'en prie, mon enfant, sois prudent, et envoie-moi chaque jour de tes nouvelles.”

J'embrassai ma mère avec l'émotion attendrie d'un preux partant pour la croisade, et,

armé comme M. de Malborough, je me mis en route.

Notre premier soin, dès notre arrivée à la ferme, fut d'aller reconnaître le terrain et préparer notre affût. L'endroit indiqué par les Arabes nous parut tout à fait propice.

C'était au milieu d'un large ravin, que devaient longer, pour se rendre à l'oued et s'y abreuver, la panthère et sa famille ; un massif de lentisques, de palmiers nains et de broussailles, assez haut pour couvrir un homme debout. Les deux côtés de la ravine se formaient d'un talus à pic complètement dénudé.

Nous choisîmes l'arbre auquel devait être attachée la chèvre qui servirait d'appât et, pour nous faire la main, nous passâmes le reste du jour à chasser dans la campagne, où nous accomplîmes un formidable massacre d'innocents lièvres, de cailles et de perdrix.

Le soir venu, et afin d'allécher la panthère, nous eûmes la précaution de faire porter un quartier de mouton dans le ravin, juste sous l'arbre que nous avions avisé le matin ; cela fait, chacun se coucha aussi satisfait que Titus lorsqu'il avait la conscience d'avoir bien rempli sa journée.

Pourtant, je l'avoue, ma nuit fut agitée. Je rêvai que je me trouvais aux prises avec une demi-douzaine de lions, et je m'éveillai au fort de la lutte, baigné de sueur et tout tremblant, ce qui ne me donna point une très haute idée de mon courage et m'humilia profondément.

Le lendemain, mon ami entra de bonne heure dans ma chambre ; son air soucieux et ennuyé me frappa.

“ Qu'as-tu donc ? lui demandai-je.

— Ma foi ! mon cher, me répondit-il, j'ai réfléchi, et je viens t'engager à renoncer à notre escapade de ce soir. C'est une affaire dange-reuse, qui peut, s'il t'arrivait le plus léger accident, occasionner mille désagréments à mon père, auquel le tien ne pardonnerait jamais ce dont il serait bien innocent pourtant ; ta mère, qui est si bienveillante pour moi d'ailleurs, va me prendre en grippe quand elle connaîtra notre équipée. Le plus sage serait donc de nous en tenir aux tueries de petites bêtes.

— Non, non ! m'écriai-je, plus que jamais je tiens à aller à l'affût. Je veux savoir si je suis encore un enfant poltron ou un homme. Libre à toi de m'accompagner ou de rester ; moi, j'irai ; rien ne peut changer ma résolution.”

Le fait est que je ressentais une émotion telle que j'en rougissais intérieurement, et voulais en avoir raison, dussé-je périr sous les dents et les griffes de la panthère.

“ Puisqu'il en est ainsi, reprit tristement mon ami, habille-toi, et nous irons voir ce qui est advenu du quartier d'agneau jeté dans le ravin.”

Quelle journée ! L'impatience de l'attente et une terreur impossible à vaincre me torturaient

également, au point de m'empêcher de manger.

Je ne dînai donc pas, et je ne voulus point boire, afin de conserver tout mon sang-froid pour juger avec impartialité de mon courage.

A dix heures du soir, le père de mon ami se retira dans sa chambre. Nous l'entendîmes se coucher, et dès que nous fûmes assurés de son sommeil, prenant nos Lefauchaux à deux coups, le revolver et le couteau de chasse à la ceinture, nous descendîmes dans la bergerie où nous attendaient deux domestiques indigènes qui devaient nous accompagner jusqu'au ravin. L'un d'eux portait une lanterne et des allumettes ; le second une chèvre, à laquelle nous avions eu la précaution de faire attacher la bouche, afin qu'elle n'éveillât personne par ses bêlements.

La nuit, moins étoilée que d'habitude, était sombre ; la lune se trouvait à chaque instant voilée par des nuages. Circonstances favorables, disaient les Arabes.

Nous marchions dans le plus complet silence. Arrivés au ravin et après avoir attaché notre chèvre à son pilori, nous nous embusquâmes, mon ami et moi, à une distance de vingt pas l'un de l'autre, de manière à former un triangle aigu avec notre chèvre que nous voyions parfaitement.

Quand nous fûmes bien installés chacun dans notre fouillis de broussailles, nous fîmes délier la bouche de la chèvre, qui se mit aussitôt à pousser des bêlements plaintifs.

Mon ami ordonna aux Arabes d'éteindre leur lanterne et de s'éloigner ; puis il me cria à demi-voix :

“ Maintenant, plus un mot ! pas un mouvement ! surtout ne t'endors pas ! prudence, attention, courage, et à la garde de Dieu ! ”

Enveloppé dans un long caban brun, blotti dans mon trou, le doigt sur la détente de mon fusil, l'oreille au guet, les yeux démesurément ouverts, j'attendais, en proie à une anxiété indescriptible.

Je demeurai ainsi trois mortelles heures, retenant mon souffle, tressaillant au bruit des feuilles sèches qui tombaient autour de moi, écoutant les battements de mon cœur, tandis qu'une sueur froide couvrait mon front, et que, songeant à mon père et à ma mère qui devaient, en cet instant, dormir tranquillement dans leur lit, sans se douter de la situation critique, dans laquelle se trouvait leur fils, je maudissais ma désobéissance, ma témérité, et pensais avec amertume au désespoir de ma mère si j'étais blessé, tué peut-être ; et cette parole de la bible hantait mon cerveau avec une persistance fatidique :

“ Une bête cruelle a dévoré mon fils ; Joseph n'est plus ! ”

Ah ! si j'avais eu à recommencer ma journée, comme j'aurais renoncé à venir à l'affût et suivi

les conseils de mon ami ! Il n'était plus temps, hélas ! de me livrer à ces réflexions.

Mais quel est ce bruit ? Je cherche à reprendre mon sang-froid, à dominer ma peur, et j'écoute, pendant que mes tempes battent comme un martinet de forge.

Tout près de moi, là, dans l'ombre, bruissent les feuilles tombées, froissées par d'invisibles pas.

Je retiens ma respiration.

La chèvre, sentant approcher l'ennemi, exhale des bêlements plus plaintifs et plus désespérés.

Un quadrupède, dont je distingue à peine la masse brunâtre, qui me paraît énorme, passe à quinze pas de moi, s'arrête, hésite ; je crois qu'il va venir de mon côté ; mais non, il s'avance dans la direction de la victime que nous lui avons sacrifiée.

Je vois, dans la nuit, luire ses yeux ardents ; j'entends le bruit de ses mâchoires se heurtant l'une contre l'autre.

Tout à coup la bête fauve se rase ; elle pousse une espèce de cri rauque et bondit vers la chèvre, dont la terreur se traduit par un silence plus lugubre que les bêlements de tout à l'heure.

Au moment où je vois le monstre s'élançer, je presse la détente de mon fusil ; le coup part, l'animal reçoit ma chevrotine en pleine poitrine et tombe lourdement sur le sol.

Dans l'ivresse de mon triomphe, je me redresse de toute ma hauteur et crie : Victoire !

“ Prends garde ! me crie mon ami en venant à moi, la panthère n'est peut-être pas morte ; envoie-lui ton second coup de feu, et attendons, pour approcher, que nous ayons de la lumière . . . Je te félicite de tout mon cœur, ajoute-t-il ; quand tu retourneras chez toi avec un tel trophée, tes parents n'auront pas le courage de t'en vouloir. ”

Au même instant, les domestiques, accompagnés d'une foule d'Arabes, attirés par le bruit des détonations, arrivent en portant des torches.

“ Dieu soit loué ! me disent-ils ; tu nous a débarrassés de *la voleuse fille de chien*. Tu es le jeune, le fort et le victorieux, et si tu n'as pas encore de barbe au menton, tu as le cœur d'un vaillant homme. ”

Je reçois ces félicitations avec l'attitude modeste qui convient au triomphateur.

Le revolver au poing, nous avançons avec précaution, suivis des porteurs de torches.

La scène s'éclaire complètement, et j'aperçois, — ô mystification du destin ! ô dérision cruelle du sort ! — la malheureuse chèvre accroupie auprès du cadavre d'un superbe bouc.

Des larmes de rage et de honte jaillirent de mes yeux ; je voulus en vain les retenir, elles coulèrent lentement entre mes paupières et trahirent mon chagrin.

“ Bah ! me dit mon ami, qui comprenait ma peine, ce n'est pas ta faute, demain nous reviendrons à l'affût.

— Oh ! oui ”, m'écriai-je ; car la pensée de me venger de mon humiliation pouvait seule mettre un baume sur ma blessure.

Mais le lendemain, je reçus de mon père une lettre de rappel. Il partait le même jour et voulait m'emmener avec lui.

Je ne pouvais donc songer à me rendre le soir à l'affût. Depuis, je n'ai pas eu l'occasion d'y retourner, et je crains de mourir sans avoir tué de panthère.

AVIS IMPORTANT aux lecteurs de l'Apôtre.

Voir page 576

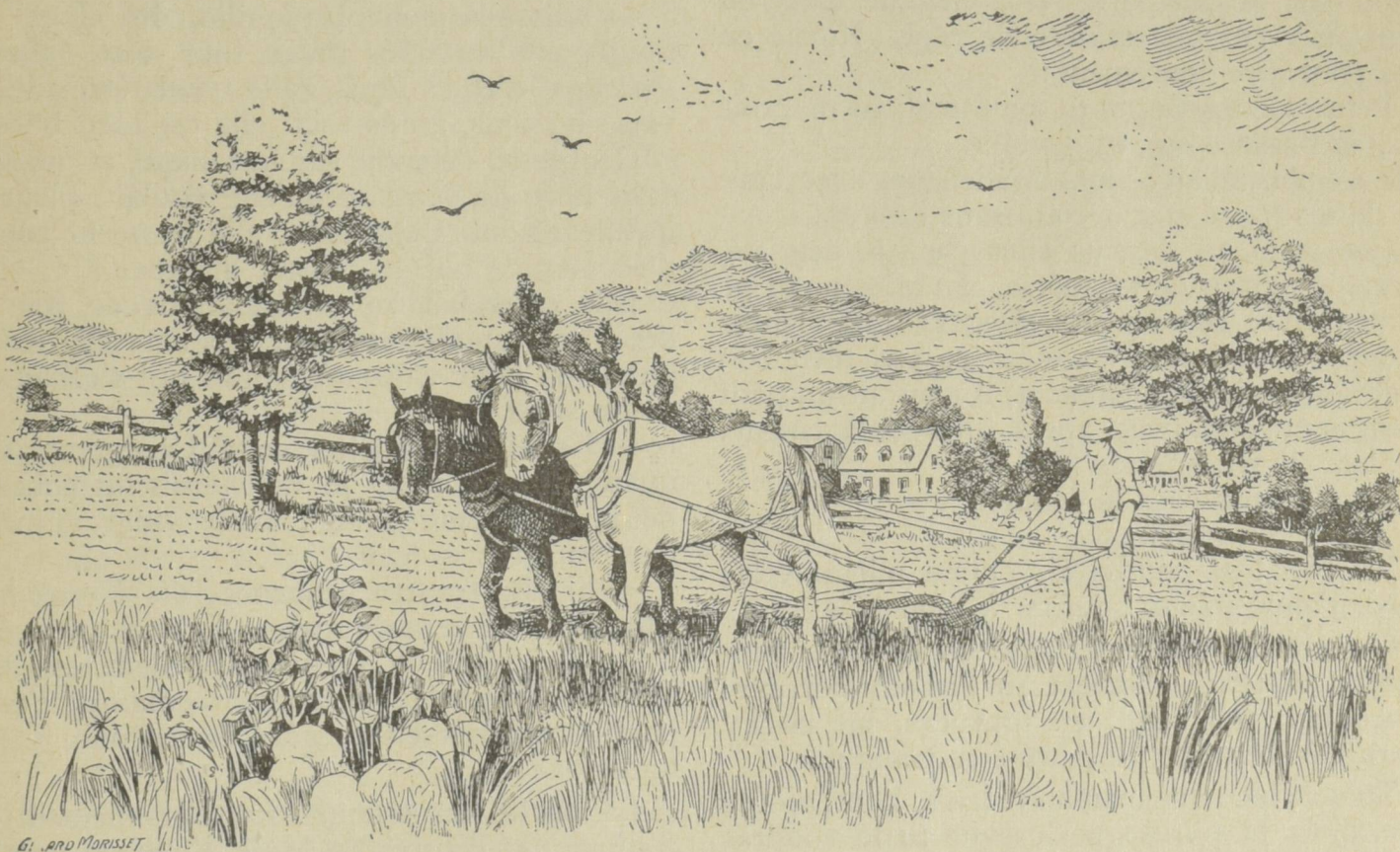
LE “ DIABLE ”

On raconte qu'Anne d'Autriche voulut effrayer Louis XIV enfant en le menaçant du diable ; mais l'enfant n'y prit pas garde.

Or, le hasard voulut que ce jour-là les cheminées du château eussent besoin d'un nettoyage. Un ramoneur descendait de l'une d'elles ; quand le petit prince l'aperçut tout barbouillé de noir et armé de sa raclette, il crut à une intervention infernale.

Vingt ans plus tard, Louis XIV était dans toute la pompe de Versailles, lorsque lui fut remis un placet. La signature de ce placet était singulière ; elle portait : “ Celui que Votre Majesté a pris pour le diable. ” Le roi fit venir le solliciteur, qui lui rappela la scène de ramonage et qui obtint ce qu'il demandait.

Ce fut un bon roi... mais l'autre était aussi un bon diable !



AU TEMPS DES LABOURS (Dessin de M. le notaire Gérard Morisset)

Une visite chez le dentiste

DANS la salle d'étude où, au lieu de travailler, les trois enfants Nollit jouaient en l'honneur du jeudi, Georgette fit une irruption bruyante, ouvrant la porte avec fracas, la refermant avec plus de bruit encore. Les trois joueurs sursautèrent, et Madeleine et Nicole eurent une exclamation d'effroi :

— Mon Dieu ! qu'arrive-t-il ?

Par contre, Henri, l'unique frère de ces trois soeurs, dit très tranquillement, sans montrer le moindre émoi :

— Mais c'est tout simplement Georgette et sa dent, il n'y a pas de quoi avoir peur !

Et l'on vit apparaître une petite figure rouge et crispée, des yeux étincelants.

Georgette avait nombre de qualités, mais il lui en manquait une : la patience. Or, que voulez-vous que fasse une personne pas patiente du tout et qui souffre affreusement des dents ? Eh bien ! elle rage tout simplement. C'est ce que faisait Georgette, et de tout son coeur.

— J'ai trop mal ! . . .

Et pour le montrer, les coussins s'en allaient en l'air, les livres d'images aussi. Finalement, elle s'étendit sur le canapé, la tête enfouie dans un coussin ; il y eut une minute de répit. Nicole en profita pour dire doucement :

— Petite Georgette, si tu as si mal, tu ne crois pas . . . je t'assure que tu devrais . . .

Elle s'embrouillait ; alors Madeleine, avec l'autorité de ses treize ans, déclara sans hésiter :

— Georgette, tu devrais aller chez le dentiste, ce serait le moyen de te guérir, et vraiment tu ne peux pas vivre comme cela. Regarde, tu pleures des journées entières ; ne serait-ce pas bien bon de redevenir gaie ; évidemment, il y aurait un petit moment ennuyeux, mais, après, quel soulagement ! A ta place, je n'hésiterais pas.

— Je n'irai pas chez le dentiste

— Alors, tu souffriras

— Eh bien ! je souffrirai, j'aime mieux cela ; d'abord, j'aime mieux souffrir à mon idée

— On croirait vraiment que ce dentiste veut te couper la tête, tellement tu l'as en horreur ! s'écria Henri moqueur ; en tout cas, on ne t'y traînera pas de force, tu peux être tranquille

— Tu vois bien que maman te laisse libre, ajouta Nicole, alors tu n'iras que lorsque tu le voudras bien.

— Alors, ce ne sera jamais, déclara Georgette maussade.

— En attendant, veux-tu jouer avec nous, cela te fera oublier ton mal ?

— J'ai bien trop mal pour jouer.

— A ton aise, riposta Henri ; si tu veux t'ennuyer, libre à toi, c'est ton affaire, moi j'aime mieux autre chose ; jouons, voulez-vous ?

Immédiatement, tous trois parurent du même avis.

— Jouons aux cartes, proposa l'un.

— Au croquet, dit l'autre.

Ce fut le croquet qui l'emporta.

La quatrième joueuse manquait, mais, puisqu'elle s'obstinait à faire faux bond, il n'y avait qu'à s'en passer ; chacun jouerait pour soi, au lieu de former deux camps.

Et Henri soupirait, de mauvaise humeur lui aussi, pour une fois.

— Comme si ce ne serait pas plus amusant de jouer tous ensemble ! Cette Georgette est vraiment assommante.

Madeleine se gardait de récriminer contre sa soeur, mais elle réfléchissait. Madeleine était une très bonne soeur aînée, pleine de dévouement et de tendresse pour ses frère et soeurs ; les souffrances de Georgette la rendaient malheureuse. Il fallait la guérir ; pour cela elle ne vit qu'un moyen ; elle alla trouver sa mère ; au bout de quelques minutes elle revint vers sa soeur.

— Ecoute, Georgette : je suis chargée de te faire une proposition : si tu consens à aller chez le dentiste, maman t'achète ta dent vingt francs ; un gros billet, ne trouves-tu pas ?

— Ça m'est égal, les vingt francs, je ne veux pas aller chez le dentiste, et je n'irai pas !

— Laisse-la donc tranquille, dit Henri impatienté, elle va nous gêner tout notre jeu si on s'occupe d'elle. Puisqu'elle veut être de mauvaise humeur, après tout, elle est bien libre ?

Georgette s'étendit sur le canapé, et, puisqu'elle était libre de faire ce qu'elle voulait, pleura tant qu'elle voulut. Cependant, elle ne se fit pas faute d'écouter ce qui se passait alentour.

Elle entendait les exclamations de joie et de dépit qui retentissaient au croquet ; elle entendait aussi son nom et les réflexions qui s'échangeaient à son sujet :

— Est-elle douillette, cette Georgette ! remarquait Nicole ; moi, je me ferais arracher une, deux, trois dents, pour avoir vingt francs, car c'est un gros cadeau.

— Si elle souffre beaucoup, dit Madeleine hésitante, ça lui fera du mal.

— Oh ! répliqua Henri, une dent qui branle, qu'est-ce que cela ? Je trouve même que c'est bien payé ; maman est très généreuse ; moi, je n'hésiterais pas !

La partie du croquet fut brusquement interrompue par l'entrée de Mme Nollit, la maman de toute cette petite bande.

— Je viens d'apprendre une triste nouvelle qui m'émeut beaucoup, déclara-t-elle : vous vous rappelez la famille Mornant à la campagne ?

— Oh ! oui, s'écria Nicole ; les petites filles étaient si gentilles, elles étaient toujours à aider leur maman, et leur papa était très malade.

— Leur papa vient de mourir, mes chers petits, dit tristement Mme Nollit, et cette pauvre

famille est sans ressource, je vais lui envoyer un secours, et je suis venue vous demander si vous vouliez y contribuer.

L'élan fut unanime :

— Je vais vous donner ce que j'ai dans ma tire-lire, maman.

— Et moi dans ma bourse, je n'ai plus que cela.

— Vous prendrez le prix du couteau que je voulais acheter, dit Henri, c'est neuf francs cinquante.

Mme Nollit avait eu trois réponses, mais il lui en manquait une.

— Eh bien ! Georgette, tu ne dis rien, serais-tu la seule à ne rien envoyer aux pauvres Mornant ?

Alors Georgette leva les yeux sur sa maman.

— Je n'ai plus rien dans ma tire-lire, plus rien du tout, et ma bourse est vide aussi.

Il n'y avait rien à dire à cela, c'était un fait très triste et c'était tout ; Mme Nollit n'eut pas le temps de s'y appesantir : Madeleine d'un côté, Nicole de l'autre, l'appelaient : elle les suivit.

Georgette resta seule un instant ; elle feuilleta un livre d'images, et puis elle le repoussa ; alors elle s'accota au canapé, enfouissant sa joue malade dans un coussin.

Autour d'elle les bruits s'atténuèrent, les voix s'éteignirent, les pas s'éloignèrent, le silence se fit. Il devint bientôt si profond, qu'il endormit la souffrance de la dent malade, et que Georgette, la mains sur la joue, tomba dans un profond sommeil.

Alors il se passa ce fait étrange : dans le salon désert, tout à l'heure obscure, une vive clarté s'alluma, car toutes les lampes en même temps s'éclairèrent.

Et puis, coup sur coup la porte battit, s'ouvrant devant chacun des membres de la famille Mornant, la mère, les cinq enfants, tous étaient là. Le dernier des enfants était entré d'abord : c'était une toute petite fille ; Georgette se souvenait bien que l'été dernier, à la campagne, c'était un tout petit bébé qui allait avec peine, en trébuchant, d'une chaise à l'autre.

Maintenant elle marchait parfaitement, elle marchait si vite qu'on lui eût cru des roulettes sous les petits pieds ; elle apparaissait aussi singulièrement grandie dans sa petite robe noire qui l'enveloppait de la tête aux pieds, comme un étroit sarrau.

Elle s'avança, si petite dans ce grand salon, si étonnante à voir marcher, se mouvoir, si sérieuse et si bébé à la fois, que Georgette ne pouvait en détacher les yeux.

Alors elle là vit se diriger vers Mme Nollit et ses trois enfants ; chacun déposa son offrande dans la petite main tendue, et Mme Nollit recouvra le tout d'un gros billet qui emplit toute la petite main.

Alors le bébé des Mornant alla déposer sa recette sur les genoux de sa mère, et Georgette

eut un soupir de soulagement : on l'oubliait, c'était fini, elle n'aurait pas à avouer qu'elle n'avait rien à donner. Quelle joie !... bien vite évanouie, car le bébé Mornant, en trotinant, apparaissait devant elle la main tendue.

— Mais je n'ai rien, dit péniblement Georgette humiliée, je ne peux rien donner, je n'ai pas un sou.

— Ce n'est pas vrai.

— Comment ! s'écria Georgette, révoltée que l'on mît en doute sa parole, c'est très vrai, d'abord je ne mens jamais, ensuite je n'ai pas un sou, plus un. bébé Mornant ; alors tu vois bien que je ne peux rien donner.

— Si, si, vous avez quelque chose, affirma le bébé avec énergie, vous avez votre dent qui vaut beaucoup d'argent.

Sa petite main, vive, légère, mais cruelle, s'appuya sur la dent malade. Alors la douleur rappela d'un sursaut Georgette à la réalité.

Et cette réalité était que, dans le salon, il n'y avait ni famille Mornant, ni bébé Mornant, ni frère et soeurs de Georgette.

Il n'y avait que Georgette toute seule qui venait de s'éveiller. Elle se leva d'un bond, s'élança hors du salon, et courut chez sa mère.

— Maman, j'ai quelque chose à vous dire ; maman, je veux bien aller chez le dentiste.

Mme Nollit ne fit pas répéter cette parole, trop heureuse de l'entendre ; elle ne demanda pas d'explication non plus.

— Partons, dit-elle seulement.

La main dans la main, toutes deux se hâtèrent vers la maison du dentiste ; elles y parvinrent bientôt.

Dans le salon qu'on leur faisait traverser, Georgette se haussa sur la pointe des pieds, pour glisser dans l'oreille de sa mère :

— Maman, si je crie, est-ce que vous me payerez tout de même ma dent vingt francs ?

Mme Nollit calma d'un mot la petite voix angoissée :

— C'est une affaire conclue, Georgette, avec ou sans crie, ce sera vingt francs.

Georgette pénétra dans le cabinet du dentiste, elle s'assit sur le fauteuil rouge qui lui fut offert... Elle aurait bien préféré s'enfuir.

Le dentiste lui demanda d'ouvrir la bouche, saisit une pince et la plongea dans la bouche... Un petit craquement : la dent était arrachée.

— Tu as été très brave, ma petite Georgette, je te félicite ; pas même un cri !

— Je n'ai pas eu le temps de crier ; mais maman, alors vous allez me donner mes vingt francs, mais pas à moi ; vous le remettrez de ma part aux pauvres Mornant, voulez-vous, parce que, c'est pour eux que je me suis fait arracher ma dent, c'est pour pouvoir leur donner de l'argent, et je pense que maintenant ils seront contents.

— Et je le suis plus qu'eux encore, Georgette, car ce geste de charité est très beau de ta part.

Alors, sais-tu ce que nous allons faire? nous allons renfermer bien précieusement ta dent dans une petite boîte afin que plus tard, quand tu seras devenue une maman ayant des petites filles, tu puisses leur montrer ce que la charité peut nous faire faire. Je suis sûre que tu es maintenant très contente.

— C'est vrai, maman, le monsieur dentiste ne m'a pas fait beaucoup mal.

— Non, il est très doux; il faut donc me promettre de retourner maintenant chez lui quand je te le demanderai; est-ce entendu?

Georgette réfléchit, puis elle se décida.

— Oh! oui, je vous promets, parce que je sais bien que je n'aurai pas une dent qui branle avant très longtemps!

Sa maman rit un peu: allons, la conversion n'est pas très complète. Cependant, elle n'en admire que plus le mobile de charité qui a rendu Georgette capable de l'immense effort de cette visite chez le dentiste.

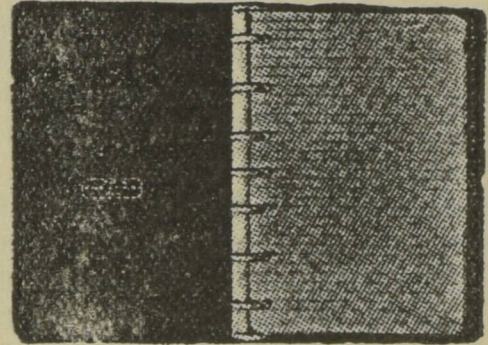
Quant à Georgette, aussitôt rentrée, pour se remettre des fatigues et des émotions de la journée, elle s'étend sur le canapé et murmure avec un soupir de soulagement:

— Cette fois, je peux dormir vraiment: bébé Mornant ne viendra plus me faire de reproches; elle doit être bien trop contente pour cela.

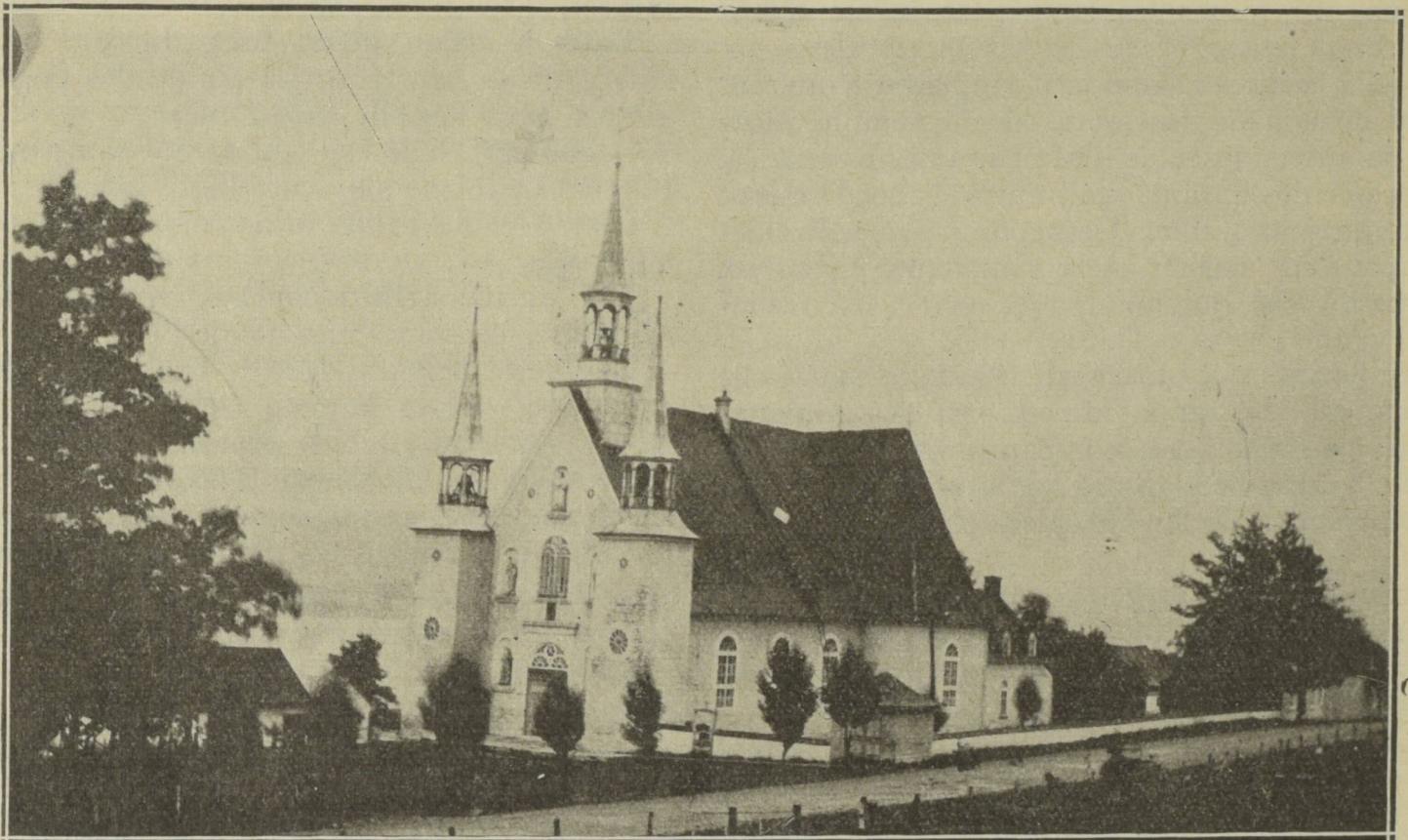
(Bernadette.)

POLNYSE.

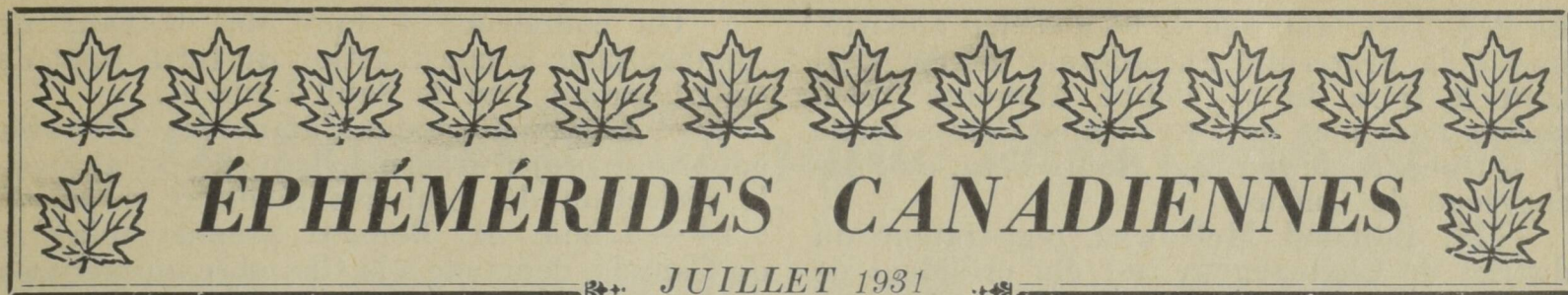
LIVRETS AVEC
ANNEAUX POUR
FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec



L'ÉGLISE DE STE-FAMILLE, I. O. (bâtie en 1743)



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1931

1 — Le mercure marque 100 degrés à Montréal aujourd'hui.

2 — M. Rosario Lemire, ancien inspecteur en charge de la Sûreté de Montréal, devient chef du bureau des détectives provinciaux, section de Québec.

— On annonce à la Chambre fédérale que la sécheresse a brûlé la récolte sur cinq millions d'acres de terre dans l'Ouest canadien.

— Le R. P. P. Bibaud, O. P., prieur du couvent d'Ottawa, succède au T. Rév. Père Langlais, comme provincial des Dominicains du Canada.

— Le gouvernement de Québec décide d'accorder une prime de \$50.00 pour la mort et la capture de chaque marsouin, dans les eaux du fleuve et du golfe St-Laurent.

3 — Le capitaine Hawks, célèbre aviateur américain, se rend de Québec à Montréal, en 55 minutes.

5 — S. Ex. Mgr Omer Plante, évêque titulaire de Dobero, bénit la pierre angulaire de la future église de l'Ange Gardien, Montmorency.

6 — M. Arthur Marcotte, avocat de Ponteix, Saskatchewan, est nommé sénateur en remplacement de feu J.-G. Turriff, et M. Patrick Burns, de Calgary, succède à feu le sénateur P.-E. Lessard.

— Le R. P. Albert Cousineau, C. S. C., est nommé supérieur du Collège de Saint-Laurent.

— Le Ministère des Postes du Canada fixe à 6 sous pour la première once et à 10 sous par once additionnelle, le tarif des lettres par avion pour le Canada, la Grande-Bretagne et les États-Unis.

7 — On annonce que la construction du pont de l'Île d'Orléans sera commencée l'automne prochain.

9 — A Victoriaville, décède M. l'abbé Joseph-Uldéric Tessier à l'âge de 86 ans. Le défunt a été pendant vingt ans curé de Victoriaville, et c'est sous son règne que fut fondé le Collège des Frères du Sacré-Cœur de cette ville.

— L'hon. M. L.-A. Taschereau célèbre aujourd'hui le onzième anniversaire de son assermentation comme premier ministre de la province de Québec.

— On apprend que l'Anglo-Canadian Pulp de Québec vient de signer un contrat avec le *Daily Mail* de Londres, par lequel la puissante papeterie québécoise s'engage à fournir au

journal anglais 100.000 tonnes de papier d'ici au printemps prochain.

— Cinq cents bêtes à cornes sont expédiées en Angleterre par le port de Québec à bord de l'"Airthria" de la ligne Donaldson.

10 — On annonce que le souverain Pontife vient de nommer le Rév. Père Pierre Falaize, O. M. I., coadjuteur "cum futura successione" de Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie. Mgr Falaize est né en 1887 au diocèse de Bayeux, en France, et est actuellement à la mission esquimaude de Coppermine River, sur l'Océan Arctique.

— On apprend que l'Académie française vient de décerner un prix de 2,000 francs à M. l'abbé Lionel Groulx, pour son œuvre historique. M. L.-P. Geoffrion, président de la Société du Parler français au Canada, et greffier de l'Assemblée Législative de Québec, reçoit, lui aussi, un prix de 1,500 francs pour ses travaux sur le parler français au Canada.

— On apprend, que la "Canadian Industries Limited" établira sous peu aux Trois-Rivières une usine pour la fabrication du "cellophane". Cette usine coûtera un million et demi.

11 — M. Willie Amyot, avocat de Québec, est nommé registraire de la nouvelle loi pour prévenir les fraudes.

13 — Les RR. Pères Rédemptoristes de Sainte-Anne de Beaupré annoncent qu'ils ouvriront en août prochain un nouveau noviciat pour les Frères convers de leur Congrégation.

— L'Institut des Clercs de Saint-Viateur du Canada célèbre, à Joliette, le centenaire de sa fondation. On sait que cet institut a été fondé en 1831 à Vourles, près de Lyon, par le R. P. Querbes.

— On apprend aux Communes d'Ottawa, que le pont de Québec a coûté \$21.706.664 à l'État.

14 — Le gouvernement fédéral achète deux millions de minots de blé canadien qui seront transformés en 450.000 barils de farine dans les meuneries de l'Ouest.

15 — Le vapeur "Acadia", du Service Hydrographique du Canada, part pour la Baie d'Hudson. L'expédition de l'"Acadia" a pour but de dresser une carte aussi complète que possible de la route que suivront les navires se rendant à Port Churchill, via le détroit d'Hudson.

— On apprend la mort du R. P. Georges Têtu survenue à Paris le 12 juillet courant.

Le Père Têtu était âgé de 64 ans et il appartenait à la Fraternité Sacerdotale de Paris. Il était le frère de M. l'abbé Alphonse Têtu, ancien aumônier de l'Académie Commerciale de Québec, et de feu Mgr Henri Têtu, de l'Archêvêché de Québec.

— M. Edmond McGowan, registrateur du district de Châteauguay, est élu président de l'Association des Registrateurs de la Province de Québec dont le congrès annuel vient de se terminer à Québec. M. McGowan succède à M. Philippe Angers, de Beauceville.

— Trois citoyens de Québec reçoivent du Saint-Père le titre de Commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand. Ce sont MM. Victor Mathieu, N. P., Albert Chrétien et Alphonse Blanchet.

17 — La Chambre des Communes d'Ottawa modifie son projet de droits de douane sur les revues étrangères. Les magazines qui auront moins de 20 pour cent d'annonces n'auront aucun droit à payer. Les revues ayant de 20 à 30 p. c. de réclames, paieront deux sous l'exemplaire, et celles ayant plus de 30 p. c., cinq sous l'exemplaire.

19 — La paroisse de l'Isle aux Grues célèbre le centenaire de sa fondation.

— Son Ex. Mgr A. Cassulo, délégué apostolique au Canada, bénit un monument à Ste Jeanne d'Arc, érigé à Bergerville, près de Québec, sur le terrain des Sœurs de Jeanne-d'Arc.

20 — On annonce que M. John-William-Fordman Johnson, de Vancouver, vient d'être nommé lieutenant-gouverneur de la Colombie Britannique.

— Le Premier Ministre du Canada annonce à la Chambre que le Gouvernement fédéral contribuera pour 75% aux caisses provinciales des pensions de vieillesse.

21 — Le glissement d'une petite montagne dans les Laurentides cause une augmentation subite des eaux de la rivière Ste-Anne, qui sort de son lit et inonde le village de Saint-Raymond, au comté de Portneuf.

— D'après un rapport qui vient de paraître, il appert que la production minières de la Province de Québec a diminué de \$5, 296.080, au cours de l'année fiscale se terminant le 3 juin 1931. Cette diminution est surtout causée par l'amiante dont la production cette année n'a été que de 243.113 tonnes évaluées à \$8. 390. 164, tandis que la production de l'année dernière était évalué à \$13. 172. 581.

— A l'Hôtel-Dieu de Lévis décède M. l'abbé Onésime Cloutier, ancien curé de Château-Richer, à l'âge de 68 ans et sept mois.

22 — L'enquête sur la " Beauharnois " prend fin brusquement ce midi. Le rapport des enquêteurs sera présenté à la Chambre fédérale dans quelques jours.

— On commence à faire des travaux de sondage pour la construction du futur pont de Caughnawaga, sur le Saint-Laurent.

23 — La Chambre des Communes d'Ottawa adopte un projet de loi par laquelle est abrogée la réélection de ministres fédéraux.

24 — L'hon. M. Bennett, premier ministre du Canada, demande à la Chambre un nouveau crédit de \$50.000.000 pour venir en aide aux chômeurs.

25 — M. l'abbé Joseph-Irénée Trudel, curé de St-Marc de Shawinigan, décède subitement en son presbytère à l'âge de 59 ans et neuf mois. Le défunt était missionnaire agricole depuis 1915, et depuis 1917, organisateur de sociétés coopératives agricoles.

26 — La fête de sainte Anne est célébrée avec éclat au Sanctuaire de Ste-Anne de Beau-pré. Plus de 25.000 pèlerins prennent part aux démonstrations de la journée. On rapporte deux guérisons miraculeuses.

28 — Le R. P. L.-J. Morin, des Clercs Saint-Viateur, supérieur du Séminaire de Joliette et doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Montréal, décède subitement à l'âge de 62 ans.

— Le T. H. M. C.-J. Doherty, ancien ministre de la Justice du Canada, décède à sa résidence de Westmount à l'âge de 76 ans. Le défunt fut député de la division Ste-Anne aux Communes, de 1908 à 1921, et ministre de la Justice dans les cabinets Borden et Meighen. Il était un des signataires canadiens du traité de Versailles.

— Le Comité d'enquête de la " Beauharnois " présente son rapport à la Chambre des Communes à Ottawa. Le président du Comité, M. Gordon, en donne lecture à la Chambre.

29 — Leurs Majestés Prajadhipok et Rambra Barni, Roi et Reine de Siam, actuellement en visite au Canada, arrivent à Québec et se retirent au Château Frontenac.

30 — La dix-septième législature de la province de Québec est dissoute et l'hon. M. L.-A. Taschereau, premier ministre, fixe les élections au 24 août prochain.

— La réduction du droit de coupe sur le bois par le gouvernement de Québec aura comme bon effet d'augmenter le nombre des bucherons dans les chantiers de la Province.

31 — Le gouvernement de Québec accorde un octroi de \$62,500 à la raffinerie de sucre d'érable de Beauce-Jonction.

Le jeune Jean-Marc a des caprices, surtout à table. Par exemple, il manifeste à l'égard du veau une aversion toute particulière.

— Tu vas en manger, lui dit son père l'autre soir, ou bien j'appelle l'ogre.

— C'est ça, papa, appelle-le... il le mangera, lui.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

De l'appendicite aiguë chez l'enfant

L'APPENDICITE aiguë, comme bien d'autres maladies, peut éclater à n'importe quel âge de la vie ; elle peut frapper aussi bien le jeune enfant que l'adulte et le vieillard. Tandis que chez l'adulte, elle revêt en général une symptomatologie généralement franche et caractéristique qui permet le plus souvent de prendre une décision immédiate, chez l'enfant, au contraire, elle y est d'abord extrêmement fréquente, surtout vers la sixième année, mais surtout elle présente des allures très particulières.

Les symptômes, généralement assez bien groupés chez l'adulte pour donner à la maladie son cachet particulier, peuvent chez l'enfant être plus ou moins isolés ou associés à des signes généraux dont l'intensité peut laisser dans l'ombre des signes locaux.

Les symptômes, généralement assez bien groupés chez l'adulte pour donner à la maladie son cachet particulier, peuvent chez l'enfant être plus ou moins isolés ou associés à des signes généraux dont l'intensité peut laisser dans l'ombre des signes locaux.

C'est que la maladie est conditionnée par des facteurs d'ordre local et général qui tiennent à la pathologie générale de l'enfant. L'enfant présente une particulière vulnérabilité du côté des séreuses : arthrites, pleurésies, péricardites, méningites, sont fréquentes chez le jeune enfant. Il n'est donc pas étonnant que le péritoine, membrane séreuse elle aussi, et combien délicate, soit particulièrement sensible à la moindre infection abdominale. Le péritoine de l'adulte, plus robuste, se défend mieux contre l'infection en créant des adhérences, véritables barrières protectrices, établissant des cloisons entre la partie saine et la partie malade. L'enfant, au contraire, et c'est une loi de pathologie générale, ne limite pas l'infection ; chez lui, elle s'étend vite de proche en proche et se généralise, et si par hasard des adhérences parviennent à se créer elles sont lâches et clairsemées et n'empêchent pas les abcès de propagation de fuser dans tous les compartiments abdominaux.

Tandis que, chez l'adulte, la tendance à l'isolement du foyer infectueux se manifeste nettement sous les apparences d'une sorte de plastron abdominal, chez l'enfant, au contraire, il est très rare d'observer ce "gâteau péritonéal" qui suit la crise appendiculaire de l'adulte (non opérée précocement).

Cet accueil trop bienveillant du péritoine infantile à l'infection a pour redoutable conséquence, à cet âge, la précocité de la péritonite. De même que l'on observe surtout chez l'enfant ces péritonites tuberculeuses, ces péritonites à pneumocoques et à gonocoques,

de même c'est également chez lui que l'on voit se développer ces péritonites appendiculaires foudroyantes si graves.

L'appendice, véritable "usine à poisons", comme on l'a appelé, déverse dans l'organisme des toxines microbiennes qui peuvent tuer le jeune enfant en quarante-huit heures, principalement dans ces formes toxiques si redoutables où l'on pense d'abord à un empoisonnement, tant les signes abdominaux sont peu marqués et en opposition avec l'état général gravement touché.

C'est dans ces cas principalement qu'un avis médical compétent doit être demandé de toute urgence, car, en quelques heures, l'organisme de l'enfant "lâche pied" et tout espoir est perdu, même par l'opération, si on laisse passer l'instant encore favorable pour intervenir.

Nous nous souvenons avoir observé déjà de nombreux cas semblables.

L'enfant au début, paraît si peu touché, que souvent on ne le montre même pas au médecin. Contrairement à la règle, il a souvent une diarrhée profuse à laquelle on essaye de lutter par le classique bismuth ou l'élixir parégorique. Quelquefois l'enfant n'a même pas vomis, il se plaint à peine du ventre ; mais l'œil averti du spécialiste ne s'y trompe pas. Sous ce calme trompeur, la maladie a déjà exercé ses ravages, et malgré une intervention (que les parents discutent ou retardent quelquefois), il est souvent trop tard, et l'enfant meurt rapidement, surtout dans ces formes décrites sous le nom d'appendicite toxique.

L'appendicite, "cette maladie à la mode", comme disent les gens du monde, et dont il est bien porté d'avoir eu au moins une crise, évolue chez l'adulte d'une façon bien différente. Il est courant d'observer bien des gens qui attendent la deuxième ou la troisième crise pour se faire opérer, ce qui prouve déjà que l'appendicite peut, du moins au début, guérir médicalement. Il ne faudrait cependant pas trop s'y fier, et si quelques imprudents (malades et médecins) ont pu, sans dommages, laisser "refroidir" la crise sous l'influence de la diète et de la glace, d'autres ont payé de leur vie cette faute.

Si autrefois on parlait moins, dit-on, d'appendicite, c'est qu'on mourait plus de péritonites, dont on savait moins bien qu'aujourd'hui discerner dès le début les causes (perforation de l'appendice, de la vésicule biliaire, de l'estomac, etc.). Aujourd'hui, on n'attend plus la

perforation d'un organe pour se faire soigner et opérer ; un diagnostic plus précoce permet d'intervenir avant la catastrophe, et c'est fort heureux pour le patient, car les risques sont infiniment moindres.

Si, à la rigueur, chez l'adulte, en présence d'une appendicite à crise légère (ou paraissant telle), on a tout de même le temps de " voir venir ", chez l'enfant cela est interdit pour les raisons que nous avons précédemment signalées.

Il faut chez l'enfant savoir se montrer interventionniste et savoir surtout inspirer assez d'autorité et de confiance aux parents pour leur imposer l'opération immédiate. Dans le cas contraire, le médecin qui a la confiance de la famille saura dégager sa responsabilité en laissant les parents responsables de leur refus, ou en provoquant une consultation. Tout retard peut être néfaste et même l'influence souvent extraordinaire du simple traitement médical peut contribuer à augmenter ce retard ; les parents ne pouvant pas comprendre que, sous le mieux apparent, l'infection n'en continue pas moins son œuvre. La diète absolue, l'absence de tout lavement ou purgatif, l'application d'une vessie de glace sur le ventre amènent immédiatement chez le petit malade une accalmie et un bien-être considérables.

Même si le pouls est bien régulier, pas trop rapide, même si la température ne dépasse pas 99.5, même si les vomissements ont cessé, nul médecin ne peut, en conscience, affirmer que la crise va guérir. Sous cette accalmie traîtresse, des lésions péritonéales graves peuvent couvrir et ne révéler leur gravité réelle que douze ou quarante-huit heures plus tard, alors qu'en réalité elles remontaient aux premières heures de la crise. Tous les médecins, et nous-même bien souvent, ont observé des faits semblables, et c'est parce que l'examen de l'appendice au cours de l'opération a été pour nous une véritable surprise que nous ne voulons pas nous exposer au pire des dangers : méconnaître le cas grave et laisser mourir un enfant qui guérissait sûrement par une intervention plus précoce.

Les appendices turgescents, gorgés de pus, sphacelés, gangrenés, prêts à se rompre et à déverser leur contenu dans le péritoine, sont légion. En moins de douze heures, un appendice chez l'enfant peut se gangrener et provoquer la perforation. La constatation de pas ou de " bouillon salé " dans le ventre est d'une haute gravité chez l'enfant. Cela peut guérir chez l'adulte, très rarement chez l'enfant. Voilà pourquoi les circonstances nous obligent chez l'enfant à être interventionnistes.

Nous ne tomberons pas cependant dans l'excès contraire, et à l'heure actuelle, malgré les Américains, nous ne ferons jamais d'appendicectomie préventive chez un enfant sain,

sous le prétexte de le sauver par avance d'une maladie qui pourrait le tuer. Cette méthode comporte, à notre avis, des abus et des dangers.

Par contre, il est des cas où on tombe sur des appendices jugés très malades et qui sont en réalité peu touchés ; on ne regrettera pas de les avoir fait enlever, même s'ils ne sont pas très malades, parce que la prochaine crise aurait pu, elle, être infiniment plus sérieuse.

C'est que l'appendice est une véritable amygdale abdominale : son tissu folliculaire, tout à fait comparable à celui des amygdales palatines (celles que nous avons dans la cavité buccale), est susceptible de se congestionner, de s'enflammer et de réagir avec une extrême facilité.

Au cours d'une angine, d'une grippe, l'appendice peut se montrer douloureux, à plus forte raison au cours d'une infection abdominale.

On sait que l'entérite est l'apanage de l'enfance ; or, toute infection intestinale chronique retentira fatalement sur l'appendice.

Les appendices chroniques sont, elles aussi, bien fréquentes.

Pour celles-là, on ne se hâtera pas d'intervenir avec la même précocité, car, si l'appendice souffre, il n'est pas le seul ; d'autres organes souffrent avec lui : l'intestin grêle, le gros intestin, le foie, etc., et dans ce cas-là, il sera bon de faire précéder l'opération d'un traitement médical surveillé et bien suivi, sous peine de voir l'enfant continuer à souffrir du ventre longtemps encore après l'opération.

Il ne faudrait donc pas s'imaginer que le diagnostic d'appendicite soit si facile : chez l'enfant il est souvent fort délicat, et plusieurs fois nous avons été appelé à temps pour éviter une opération tout au moins inopportune dans des cas où les douleurs de la fosse iliaque droite étaient dues à une pneumonie ou à une fièvre typhoïde. Mais oui, Mesdames et Mesdemoiselles, ne souriez pas et n'accusez pas trop vite votre médecin d'erreur de diagnostic ; ce n'est pas toujours si facile, et nos plus grands maîtres s'y sont parfois trompés.

Par contre, vous, évitez de prendre pour une simple indigestion, ou pour un embarras gastrique, une appendicite nettement caractérisée, parce que cela aussi s'est vu encore beaucoup plus souvent, et c'est grave, car la purgation intempestive ou le lavement auront aggravé les lésions dans des proportions telles que la mort en est souvent la conséquence malgré l'opération qui, dans ce cas-là, est toujours faite trop tard.

Méfiez-vous donc, une bonne fois, d'un enfant qui vomit et appelez votre médecin ; neuf fois sur dix il s'agira d'une angine, d'un embarras gastrique, d'un début de fièvre éruptive ou de vomissements acétonémiques.

S'il est embarrassé, il appellera un spécialiste (médecin d'enfant ou chirurgien). Mais, la dixième fois, ce sera une appendicite vraie, vous n'y aurez pas pensé et vous vous repentirez d'avoir fait l'économie d'une visite médicale, mais alors il sera trop tard, et cependant vous aurez été prévenue.

DR PIERVAL.

(*La Maison*).

Chez un sculpteur :

- Votre " Diane ", où en est-elle ?
- J'y mets en ce moment la dernière main.
- Combien donc en avait-elle déjà ?

— Il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut finir le jour même.

— Alors, p pa, passe-moi le reste du gâteau pour le finir aujourd'hui.

Un caporal instructeur à ses soldats :

— Au commandement de " halte ! " on rapproche le pied qui est à terre de celui qui est en l'air, et on reste complètement immobile.

Toto écoute attentivement sa mère qui cherche à lui faire comprendre la différence qui existe entre l'accent aigu et l'accent grave.

— J'ai bien compris, dit-il ; ainsi, quand papa se plaint d'avoir un rhumatisme aigu, ça n'est pas grave ?

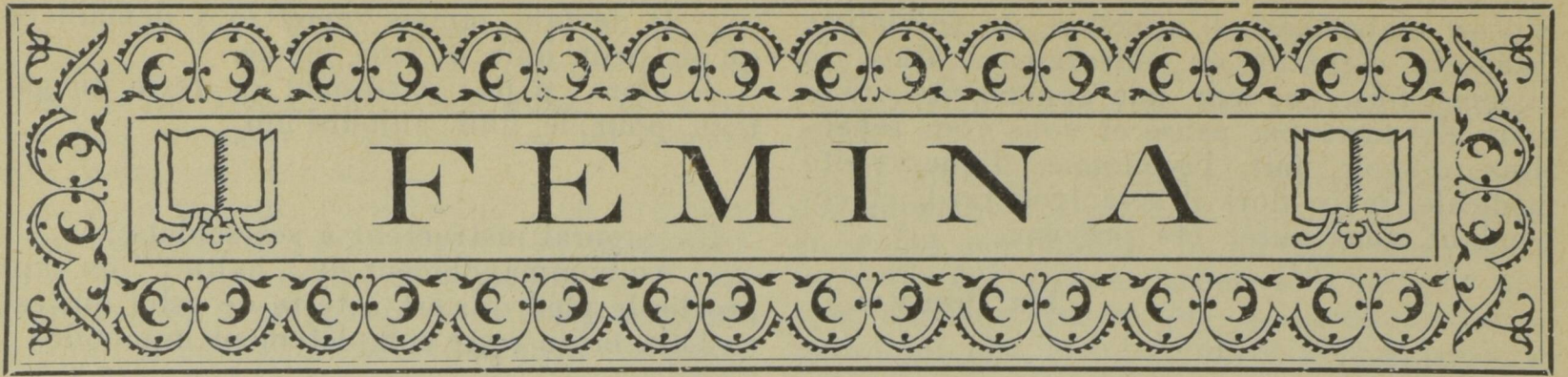
AVIS IMPORTANT aux lecteurs de l'Apôtre.

Voir page. 576

Un loustic disait : tout augmente toujours, bientôt il n'y aura plus que les grosses légumes qui pourront manger de la viande.



VUE DU CHATEAU DE SPENCER WOOD
résidence du lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.



Où la chèvre est attachée...

BEAUCOUP de nos jeunes se demandent — maintenant que la tâche au foyer paternel les a repris — s'ils continueront encore longtemps ce train de vie à peu près régulière. Il leur semble qu'ils ont autre chose à faire, qu'ils ne sont pas au poste qu'ils avaient rêvé.

De cette impression mal fondée souvent, vient toute une série de désillusions qui rendront malheureux non seulement nos jeunes filles et nos jeunes gens mais aussi les membres de leur famille.

On ne saurait donc trop souligner l'importance qu'il y a pour nos jeunes à choisir avec soin leur route et à connaître les devoirs nouveaux qui les attendent.

Les éléments qui semblent le mieux établir la prédisposition à une nouvelle manière de vivre sont le goût et les aptitudes : aimer sa tâche, être capable de la bien remplir sont deux choses essentielles qui donneront à l'individu la certitude qu'il est là où il doit être.

Beaucoup reconnaissent, quand leur sort est fixé depuis longtemps, qu'ils ne sont pas dans leur véritable voie ; ils ne réussissent pas parce qu'ils accomplissent leur devoir imparfaitement et sans goût.

Ces gens se découragent en pensant que leur situation est sans issue et que toujours ils seront rivés à la même chaîne, répétant sans cesse la même série d'actions et les mêmes manœuvres. Le désespoir farouche ou sombre, la morne résignation menace ces pauvres âmes suivant leurs caractères. Aidons ces blasés de la vie à reprendre goût à la tâche quotidienne car cette détresse où ils se concentrent est stérile et malsaine.

Les jeunes, avertis et profitant de l'expérience de leurs aînés, n'iront pas à l'aveuglet-

te accepter une charge au-dessus de leurs forces ou incompatibles avec leur idéal et leurs aptitudes.

Au lieu de regarder leur devoir avec hostilité et ennui, que ceux qui veulent s'appliquer à redresser le sort et à refaire leur vie, s'ingénient à découvrir dans ce qu'ils doivent faire, les côtés favorables. Qu'ils comparent leur tâche avec d'autres — il n'en manque pas — plus ardues, plus sévères ou plus ingrates. Qu'ils étudient les détails, les particularités de chacune et bientôt, ils devront se dire que leur lot est encore le meilleur, qu'ils n'en connaissent pas tous les avantages réels et attrayants.

Que ceux qui ne se reconnaissent pas les aptitudes voulues pour mener à bien le travail entrepris ne se découragent pas. Le seul moyen à employer c'est d'acquiescer ce que l'on ne possède pas et pour cela il faut s'appliquer à sa tâche avec un ardent désir de bien faire et de mettre de la partie toutes ses facultés. Cette résolution, si elle est persévérante reproduira des merveilles et l'intéressé sera le premier à être surpris des résultats.

C'est ce moyen presque infaillible qui a fait de jeunes filles délicates, des infirmières vaillantes, des femmes lettrées et savantes, des cuisinières rougissantes sous l'ardeur des feux de leurs fourneaux. Ces personnes aimaient leur tâche non pas seulement par bravade mais pour tout le bien qu'elles ou les leurs pouvaient en retirer.

L'intelligence et le cœur devront, pour l'accomplissement d'un devoir si obscur soit-il, être en harmonie avec la volonté. Ces facultés réunies donneront même à ceux qui ont conscience de s'être égarés dans leur voie, la satisfaction morale d'être dans le droit chemin.

Cette satisfaction tout intime est voisine de la joyeuse et féconde activité des êtres qui sont à la place pour laquelle ils ont été créés.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCELLA. — Durant les jours heureux des vacances, toutes sortes de modifications se succèdent qui changent un peu notre manière de vivre, les heures sont plus occupées et l'imprévu se charge souvent de modifier un programme que nous aurions aimé à remplir... Je comprends donc parfaitement vos raisons, soyez sans crainte...

Les moments de défaillance morale ne sont pas des lâchetés, mon amie, ce n'est que l'entraînement passager de la faiblesse humaine... il faut bien que le courage se repose un peu... Votre travail est trop sincère pour que vous n'atteigniez pas le succès. Conservez la Foi... Merci de votre offre, qui sait si un jour ou l'autre je ne serai pas heureuse de l'accepter?... Mon amitié vous attend.

Jeanne LE FRANC.

La conscience

On sait toujours quand on fait bien,
Jean : une voix parle en toi-même ;
C'est la voix de quelqu'un qui t'aime,
Car son bon conseil, c'est le tien.

Écoute-la, la voix secrète,
Mon fils, la voix de ce conseil :
Elle veille dans ton sommeil,
Et, partout, elle est toujours prête.

Sais-tu, Jean, quelle est cette voix
Qui te félicite ou te gronde,
Qui parle au cœur de tout le monde,
Qui, dans la nuit, dit : " Je vous vois " ?

C'est *Conscience* qu'on la nomme.
C'est l'écho, dans nos cœurs resté,
D'un conseil souvent répété
De notre père, un honnête homme ;

C'est un cri de mère à genoux,
Nous suppliant de rester sages...
La conscience a les visages
De nos pères vivant en nous.

C'est le souvenir d'un bon livre,
Expérience d'un ancien,
Et qui nous dit que " faire bien "
C'est avoir du bonheur à vivre

Jean AICARD.

Les aïeules

Vous tous, petits enfants, aimez bien vos grand'mères
Entourez-les ; leur âge a des douleurs amères ;
Oh ! formez devant l'âtre une riante cour,
Quand votre aïeule vient, au cercle de famille,
Chauffer ses membres froids au foyer qui pétille,
Son cœur à votre amour.

Votre sourire franc, qu'elle aime et qu'elle implore,
Est un rayon d'hiver qui la ranime encore ;
Son frais et vert printemps lui semble refléuri,
Quand son petit-enfant vient gazouiller près d'elle,
Comme un oiseau joyeux qui monte et bat de l'aile
Sur un arbre flétri.

Ses mains, qu'il faut presser avec mille tendresses,
Sont pleines de jouets et pleines de caresses.
Baisez ses cheveux blancs, diadème béni ;
Qu'il souffle un peu d'amour dans ses chemins arides ;
Un seul baiser d'enfant fait oublier vingt rides
A son front rajeuni.

Son navire est au port et va plier ses voiles ;
Hâtez-vous de l'aimer c'est moi qui vous le dis,
Car déjà son pied touche au seuil du paradis ;
L'ombre envahit ses jours couverts de sombres voiles
Nul soleil d'autrefois dans son cœur ne reluit ;
Venez y rayonner ; la vieillesse est la nuit ;
Enfants, soyez-en les étoiles.

Mais un jour vous verrez sur la porte un drap noir ;
L'aïeule manquera dans le cercle du soir ;
Puis, plus tard, votre mère et tous vos plus fidèles...
Nos logis sont des nids, d'abord pleins et joyeux,
Mais dont les habitants sont des oiseaux des cieus,
Qui, tôt ou tard, ouvrent leurs ailes.

Ma fille quand tu vins, ma mère était au ciel ;
Il te manque un amour, un baiser maternel.
Oh ! te voir dans ses bras, c'était là ma chimère ;
Dieu bénit la maison, y plane et la défend,
Quand on y réunit le berceau de l'enfant
Et le fauteuil de la grand'mère.

Anaïs SÉGALAS.

(*L'Ami des Enfants*)

LOGIQUE D'ENFANT

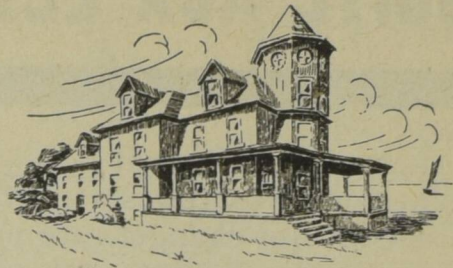
— Voyons, Ninette, dis-moi quel âge tu as.
— Je ne sais plus, maman.
— Mais je t'ai dit ce qu'il faut faire pour te
le rappeler. Compte sur tes doigts.
De l'index gauche, Ninette compte les doigts
de sa main droite.
— J'ai cinq ans, maman.
— C'est bien. Et quel âge auras-tu dans un
an ?
— ...Six ans.
Ninette réfléchit une bonne minute.
— Et dans un an, maman, est-ce que j'au-
rai six doigts ?

**AVIS IMPORTANT aux lec-
teurs de l'Apôtre.**

Voir page 576

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE JUILLET

LOGOGRIPE

TRAMER
RAMER
AMER
MER

CARRÉ PARFAIT

NOEL
OGRE
ERGO
LEON

CHARADE

Or — lé — ans — Orléans.

QUESTION LITTÉRAIRE

Dans la *Méropé* de Voltaire.

LES LIVRES

REPERTOIRE ALPHABÉTIQUE de plus de 7.000 auteurs avec leurs ouvrages au nombre de 32.000 (Romans et pièce de théâtre) qualifiés quant à leur valeur morale, par le Père G. SAGEHOMME, S. J.

Les bibliothécaires catholiques, les prêtres, les directeurs d'œuvres ou de maisons chrétiennes d'éducation, connaissent et apprécient le Répertoire de Romans du Père Sagehomme, S. J.

Du même auteur, nous offrons aujourd'hui au public un nouvel ouvrage destiné à compléter le premier.

C'est la liste alphabétique de plus de 7.000 auteurs avec l'énumération de leurs principaux livres (romans et théâtre) et l'indication de la valeur morale de leurs 32.000 ouvrages.

Que puis-je lire de tel ou tel auteur ?

Cette question si souvent posée, trouve ici sa réponse : au lecteur qui apprécie spécialement les romans de tel écrivain, cet ouvrage offre la liste souvent complète des œuvres de cet auteur et l'appréciation morale qu'ils méritent.

On voit quels services un travail de ce genre est appelé à rendre : il groupe sous les yeux du lecteur l'œuvre entière des écrivains et permet d'y choisir l'ouvrage préféré.

Ce volume, in-12 de 600 pages, broché, se vend 20 francs franco chez les éditeurs, les Établissements Casterman, Tournai, Belgique.

On présente à Mimi un négrillon de cinq ans.

Il le considère avec attention, puis demande :

— De qui donc tu es en deuil, dis ?...

— Tu ne sais pas ? Je me marie.

— Ah bah !

— Mon Dieu ! oui. Je parie que tu ne devines pas ce que fait ma future ?

— Oh ! parfaitement. Elle fait une bêtise.

Une rapide automobile s'arrête près d'un paysan qui marche à béquilles, le chauffeur lui demande :

— Pourriez-vous m'indiquer la route de X ?

Le Paysan. — C'est bien facile. Vous n'avez qu'à me suivre, j'y vais de ce pas...

DEMANDE EN MARIAGE

— Vous voulez épouser une de mes filles ?

— Oui, Monsieur, c'est mon vœu le plus cher.

— Je donne 50.000 francs de dot à la plus jeune, 100.000 à la seconde et 150.000 à l'aînée.

— Vous n'en auriez pas une plus âgée ?

CONSOLATION

— La se vante. — Madame vous savez, le vase chinois dont vous ne trouviez pas le pendant ?...

La maîtresse de maison. — Oui...

La servante. — Ne vous tracassez plus à ce sujet... Je viens de le casser !...

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

12

LVIII

LA PRIERE DES MORTS

Durant ce temps, Zitzka et Blanche poursuivaient leur route à travers le vaste cimetière ; et en quelques minutes ils atteignirent le tombeau de marbre noir qui était dédié à la mémoire de la baronne de Rotenberg. Blanche s'arrêta pour appeler l'attention de son père sur ce monument, et le capitaine général, après l'avoir examiné et avoir lu l'épithaphe avec attention, s'écria d'un ton plein de chagrin et d'amertume : — Oh ! la hideuse moquerie que cette tombe ! quelle infâme hypocrisie que cette inscription.

Puis, soudainement, il se détourna et s'éloigna d'un pas rapide. La lueur de la torche qu'il portait tomba sur un cercueil placé entre deux tombes, et, à cette vue Blanche recula avec effroi. Mais Zitzka qui était trop familier avec la mort pour en avoir peur, sous quelque forme qu'elle se présentât, s'approcha du cercueil et l'ouvrit.

Blanche détourna les yeux, croyant naturellement qu'il contenait un cadavre ; mais une exclamation que poussa le chef taborite rappela aussitôt son attention de ce côté, et à son grand étonnement, elle vit que le drap, au lieu de recouvrir les traits défigurés d'un mort, servait à cacher une quantité de pierres précieuses, de plats en argent massif, et des bijoux d'une valeur incalculable.

— Ah ! c'est sans doute le trésor laissé par le dernier roi de Bohême à sa fille, observa Zitzka. Mais qu'est devenu la baronne Hamelin qui était venue m'offrir de me livrer et le trésor et la princesse Elisabeth ?

Et tout en s'adressant cette question, il replaça le drap et remit le couvercle. Puis, toujours conduit par Blanche, il continua à avancer, et bientôt ils entrèrent dans la chambre des machines qu'ils examinèrent pendant quelques minutes avec une sorte d'épouvante.

— C'est l'œuvre de démons qui ont emprunté une forme humaine ! murmura Zitzka.

— Ne vous avais-je pas prévenu, mon père, dit Blanche, qu'il fallait vous attendre à voir d'horribles choses dans ces souterrains ? Ne vous avais-je pas dit que les mystères du château de Rotenberg dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir ?

— C'est vrai, mon enfant, répliqua Zitzka. Mais, par le Dieu éternel qui règne au-dessus de nous, je détruirai jusqu'aux derniers vestiges de cette forteresse maudite.

— Calmez-vous, mon père, dit Blanche, en le regardant d'un air suppliant. Rappelez-vous que notre mission, en ce moment, du moins, est toute de paix.

— Tu as raison, Blanche ! exclama Zitzka. Mais viens, quittons cette place horrible.

Et, tout en accompagnant sa fille, il murmura à demi voix : je ne m'étonne plus, mon Dieu ! je ne m'étonne plus que la malheureuse Etna fut saisie d'une telle frayeur à la seule allusion faite à la statue de bronze !

— Dieu veuille que nous trouvions bientôt celle que nous cherchons ! dit Blanche, en gravissant les marches de l'escalier qui conduisait à la chambre où se trouvaient les divers outils destinés à polir la colossale statue.

— Peut-être n'est-elle plus dans ces souterrains ? observa le chef Taborite, avec un soupir. Ou peut-être...

Mais je n'ose concevoir une si terrible idée...

— O ciel ! exclama Blanche, qui lut dans la pensée de son père : espérons que la famine l'aura épargnée elle du moins. Mais si elle vit encore, ajoutez-elle avec agitation, si elle vit encore, soyez assuré que nous la retrouverons dans ces sombres régions.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! dit Zitzka, d'un ton solennel.

Le père et la fille entrèrent alors dans la salle de la statue de bronze, et, à la vue de l'image qui se détachait dans l'obscurité, le guerrier lui-même se troubla, quoiqu'il ne soupçonnât pas l'usage auquel elle était destinée.

— Cher père, hâtons-nous, murmura Blanche, en se serrant contre Zitzka ; cette statue me cause une horreur qui glace le sang dans mes veines, et qui me donne froid au cœur.

Ils entrèrent alors dans la chambre circulaire ; mais à peine y étaient-ils depuis un instant, contemplant le crucifix suspendu au roc de granit, qu'un grincement de gonds frappa leurs oreilles. Leurs regards se portèrent simultanément dans le passage d'où paraissait venir le bruit, et ils virent une large porte tourner lentement dans la muraille et s'ouvrir.

Ni Zitzka ni Blanche n'eurent le temps d'articuler une parole : car un homme, tenant une lampe à

la main apparut par cette ouverture. Mais, en apercevant deux personnes dans la chambre circulaire, il laissa échapper une exclamation et fut sur le point de se retirer.

— Hubert ! Hubert ! nous sommes des amis ! cria tout à coup Blanche, qui reconnut immédiatement le vieillard : elle s'élança vers lui pour le retenir.

— Ah ! est-ce possible ! s'écria Hubert en reconnaissant le son de cette voix aussi aisément que si elle n'eût jamais cessé de résonner à ses oreilles. Puis, s'avançant au devant d'elle, il ajouta : Dieu du ciel ! que fais-tu ici, Blanche, et qui est-ce qui est avec toi ?

— Mon père, l'illustre chef des Taborites, Hubert, mon cher et bien-aimé père ! répondit la jeune fille en se tournant vers Zitzka, et en lui prenant affectueusement la main.

— Oh ! alors, vous savez tout, Blanche, dit Hubert dont la voix tremblait d'émotion : et vous avez sans doute remis au capitaine général cette bague qui devait vous faire connaître à lui en cas de besoin ? Mais, hélas, hélas ! pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ?

— Grand Dieu ! que voulez-vous dire ? s'écria Blanche frappée d'un funeste pressentiment.

Le vieil Hubert se couvrit la figure de ses mains pour cacher les larmes qui roulaient le long de ses joues.

— Parlez, vieillard, parlez ! dit le capitaine général, qui ne put dissimuler ses alarmes.

— Pourquoi ai-je à vous annoncer de telles nouvelles ! murmura Hubert, en sanglotant.

— Et ces nouvelles ! demanda Blanche en quittant le bras de son père pour saisir celui du vieil intendant. Parlez... je vous en conjure, ne me tenez pas en suspens, qu'est-ce qui est arrivé à ma mère ? car je sais maintenant qu'elle est ma mère !

— Blanche, mon enfant, aie du courage, dit Zitzka d'une voix que l'agitation rendait presque inintelligible. Tu vois que ce bon vieillard est hors d'état de te répondre, qu'il est presque suffoqué par sa douleur, et nous ne pouvons que trop deviner la fatale vérité !

— Hélas ! illustre chef, vous n'avez dit que trop vrai ! répondit Hubert ; celle que vous venez chercher n'est plus !

— N'est plus ! répéta Zitzka qui sentit le cœur lui manquer en voyant s'évanouir sa dernière espérance.

Blanche dans l'explosion de sa douleur, était tombée à genoux.

Le capitaine-général se hâta de la relever ; et au même instant plusieurs personnes entendant ces cris et ces lamentations sortirent de l'appartement avec lequel communiquait la porte que nous avons mentionnée. Des hommes vêtus de longues robes noires, et des femmes portant l'habit blanc des carmélites se pressèrent près du groupe formé par Hubert, le guerrier Taborite et la malheureuse Blanche. Mais, sur les instances de l'intendant, tous rentrèrent dans l'appartement où Zitzka conduisait sa fille.

Hubert referma la porte ; et quand elle fut un peu calmée, Blanche supplia le vieillard de répondre à ses questions. Elle voulait savoir depuis combien de temps était morte la dame Blanche, si c'était aux horreurs de la famine qu'elle avait succombé, où elle était enterrée ; et, en un mot, toutes les particularités qui la concernaient.

— Quoique nous ayons eu tous à souffrir du manque de nourriture, dit Hubert, notre vénérée maîtresse n'a pas succombé victime des tortures de la faim, sa constitution depuis si longtemps minée par le chagrin n'a pu résister au choc qu'elle éprouva, il y a six semaines, lorsqu'un accident la rendit témoin de la mort hideuse du marquis de Schomberg et de la baronne Hamelin, qui reçurent le baiser de la vierge !

— Ah ! c'est ainsi qu'a péri la baronne ? observa Zitzka. Mais, continuez, ajouta-t-il aussitôt.

— Il y a seulement trois jours qu'elle a rendu le dernier soupir, reprit Hubert ; et ses restes n'ont pas encore été confiés au tombeau. La vérité est que l'état de misère et d'incertitude où le siège a réduit tout le monde dans le château ici et en haut, a retardé les préparatifs que nous nous proposons de faire pour ses obsèques. Et partant, ce ne sont pas les *pleureurs* qui manquent, ajouta Hubert, en promenant lentement ses regards sur l'assemblée qui les entourait.

Tous les assistants regardaient Zitzka avec une sorte d'étonnement et d'anxiété : car Lionel et Conrad, qui étaient dans la foule, avaient reconnu le chef des taborites et l'avaient signalé aux autres.

— Oui, en effet, il y a des pleureurs, observa Zitzka si tous ceux que je vois autour de moi la regrettent assez pour prier pour elle.

— Il n'en est pas un de ceux ici présents que celle dont les restes sont dans cette chambre à côté n'ait sauvé du supplice de la statue de bronze, répliqua Hubert.

— Vous dites que son corps repose dans cette chambre, murmura Blanche, en prenant la main du vieillard, et en fixant sur lui ses yeux pleins de larmes.

— Oui, et vous pourrez contempler pour la dernière fois ces traits de marbre, dit Hubert, qui comprit le regard de supplication que la jeune fille attachait ainsi sur lui.

En parlant ainsi, il se dirigea vers la chambre qu'il avait indiquée. Blanche et le capitaine des Taborites l'accompagnèrent, et furent eux-mêmes suivis par tous les membres de la communauté.

Hubert ouvrit lentement et solennellement la porte : le corps de la dame Blanche reposait sur un lit dressé à l'autre extrémité de la pièce. Elle était vêtue de cet habit de carmélite qu'elle portait habituellement durant sa vie ; ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et son visage avait encore l'expression de la sainte résignation dont elle était animée à ses derniers moments.

Blanche se pencha sur le lit, et au moment où elle baisa le front de sa mère, de grosses larmes roulèrent de ses joues sur celles de la morte. Le

capitaine général aussi se pencha sur celle qui n'était plus, et le guerrier fut agité de bien profondes émotions, en contemplant ces traits qu'il avait vus, il y avait de cela vingt ans, si beaux, et qu'il n'avait jamais plus espéré revoir.

Puis, le guerrier et la jeune fille s'agenouillèrent à côté du lit : et Hubert étendant les bras comme un prophète vers les hommes vêtus de noir et les femmes enveloppées dans leurs robes blanches... s'écria d'un ton mesuré et solennel : — A genoux mes frères, à genoux, mes sœurs, et prions pour le repos de l'âme d'Ermenonda, baronne de Rotenberg!

Et alors les assistants apprirent pour la première fois que celle qui avait été si longtemps leur génie tutélaire n'était autre que la femme du baron de Rotenberg, cette même femme que le monde supposait être morte depuis vingt ans, et à la mémoire de qui on avait élevé un superbe tombeau de marbre !

L'on pria durant un quart d'heure environ, puis sur un signe du vénérable Hubert, tout le monde se retira, et quand une fois la porte fut refermée, Zitzka expliqua ce qu'il désirait qu'on fit.

— Les restes de la baronne seront enterrés cette nuit, dit-il et la tombe élevée à sa mémoire cessera d'être une hideuse moquerie. Je vais retourner au camp, et je reviendrai le plus vite possible, avec des provisions et des maçons pour ouvrir le monument de marbre et le sceller ensuite, lorsqu'on y aura déposé la mère de Blanche, Tu resteras ici, mon enfant, continua-t-il, en s'adressant à sa fille ; et Hubert te donnera toutes les explications que tu pourras désirer. Dans une demi heure je serai de retour : nous procéderons à l'enterrement, et nous rendrons ensuite à la liberté les malheureuses victimes de cet infâme tribunal.

A ces dernières paroles du capitaine des Taborites la plus grande agitation régna dans l'appartement. Parmi les prisonniers de la statue de bronze, les uns sentirent les forces leur manquer à l'idée de sortir du tombeau où ils avaient été enfermés vivants ; d'autres tombèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâce. Il y en eut qui éclatèrent en sanglots ; beaucoup se jetèrent dans les bras les uns des autres, et qui poussèrent des cris de joie, oubliant que le corps de leur bienfaitrice était là dans la chambre à côté d'eux.

Mais les plus heureux peut-être furent Lionel et Conrad, les deux pages de Henri de Brabant.

Zitzka recommanda Blanche à Hubert, et sortit seul refusant de se faire accompagner à travers les souterrains. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de se trouver seul après les incidents qui venaient de l'émouvoir, et il avait la persuasion qu'en étant muni de la lampe que lui avait remise l'intendant, il n'aurait pas de peine à trouver sa route.

Il traversa la chambre circulaire, et entra dans la grande salle où se dressait la statue de bronze. La curiosité le poussa à s'approcher de l'image pour la contempler ; mais à peine avait-il commencé à en étudier les détails, que le bruit de plusieurs pas se dirigeant de son côté frappa ses oreilles. Il se re-

tourna, et vit la chambre circulaire déjà remplie d'hommes armés et deux ou trois d'entre eux tenaient chacun une lampe à la main. Au même instant ils aperçurent Zitzka, et le reconnurent sur le champ.

Alors, pareils à de forcénés, ils se précipitèrent sur le taborite, pour se venger de l'homme qui était l'auteur de toutes leurs souffrances et de toutes leurs humiliations, de l'homme qui leur faisait endurer toutes les horreurs de la famine, et dans les mains de qui le château allait bientôt être livré!

— Quoi ! Zitzka ici ! Est-ce possible ! s'écria Cyprien, qui conduisait la bande.

Le fait que Cyprien craignant de tomber à la merci du capitaine-général des Taborites avait déterminé quarante ou cinquante soldats de la garnison à profiter avec lui de l'obscurité de la nuit pour se frayer un chemin à travers les lignes de l'ennemi ; et ils traversaient en ce moment les souterrains pour gagner la petite chapelle. Cette bande se composait exclusivement des serviteurs jurés de la statue de bronze, et il entra dans leur projet de détruire en passant non seulement cette image, mais aussi la machine infernale qui était au-dessous, afin que le vainqueur ne pût se former une idée de ce qu'étaient les mystères de cette association.

En voyant ces hommes se précipiter sur lui, et en s'apercevant qu'il était reconnu, Zitzka jeta sa lampe et s'arma de son épée. Mais dans l'effort soudain qu'il fit pour parer les coups qu'on lui portait, son pied glissa sur le pavé, et il tomba lourdement.

En une seconde il fut terrassé par les misérables dont les yeux, rendus féroces par la faim, se fixaient sur lui avec une expression de rage triomphante. Déjà douze épées se levaient pour le frapper quand Cyprien s'écria avec force ; — Ne le tuons pas ainsi, mes amis ; que le plus grand de nos ennemis soit la dernière victime offerte à la statue de bronze !

Des acclamations unanimes accueillirent cette proposition.

— A l'œuvre, et ne perdons pas un instant ! cria Cyprien dont la soif de vengeance était encore accrue par l'air hautain et de défi avec lequel Zitzka le regardait lui et l'instrument de mort. Allons, que deux d'entre vous servent d'exécuteurs, qu'un autre approche une lumière, et l'usurpateur connaîtra les douceurs du baiser de la vierge !

En prononçant ces paroles dernières, Cyprien jeta un regard de haine diabolique sur le capitaine-général. Puis s'avançant vers la statue, il montra à deux de ses hommes le ressort qui mettait le mécanisme en mouvement. Alors les bras de la colossale image se déployèrent lentement, et toute la partie antérieure du corps s'ouvrit de la façon que nous avons décrite dans un précédent chapitre.

— Attendez que je m'assure que les lames sont bien tranchantes et les piques pointues, s'écria Cyprien qui voulait ajouter au supplice de Zitzka en lui en détaillant toutes les horreurs. Tu n'as plus qu'un œil, Zitzka, ajouta-t-il mais celui-là aussi ne verra bientôt plus.

Cette plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire.

Puis, sous prétexte de s'assurer que l'horrible engin de mort était en bon état, mais en réalité pour prolonger de quelques instants les tortures qu'il pensait infliger au capitaine-général, Cyprien se baissa et regarda dans le corps de la statue.

Mais à cet instant prompt comme l'aigle qui fond sur sa proie, une femme s'élança de l'extrémité opposée de la salle, sans manteau, sans voile ; et, avant même que l'exclamation de surprise poussée par les assistants eût cessé de vibrer dans l'air, avec la rapidité de la foudre, elle fut auprès de la statue de bronze. A ce moment Cyprien retirait sa tête de l'intérieur de l'image, il pouvait voir déjà les traits enflammés d'Ætna et ses regards qui brillaient comme deux météores, quand celle-ci le poussa avec une force qui fut irrésistible.

Ce fut l'affaire d'un moment. Cyprien fut précipité dans l'intérieur de la statue de bronze ; les deux exécuteurs reculèrent avec épouvante, et les bras et les portes se refermèrent, tandis que la cloche annonçait que l'œuvre de destruction s'opérait.

Tous les assistants restaient saisis de consternation, à l'exception d'Ætna, qui, étendant le bras de l'air d'un pythonisse s'écria : *Ainsi périt le misérable qui a causé ma perte et mon malheur.*

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'il se fit un grand bruit dans les souterrains, et presque aussitôt la salle de la statue de bronze fut envahie par une foule de soldats taborites.

La sentinelle placée devant la petite chapelle voyant que la demi-heure était passée et que Zitzka n'était pas de retour, avait obéi aux instructions qui lui avaient été données.

En une seconde, les serviteurs jurés du tribunal secret furent mis hors de combat, Zitzka fut délivré du péril qui le menaçait, et Ætna n'eut plus rien à redouter de ceux qui auraient été tentés de venger sur elle la mort de Cyprien.

Pendant ce temps le mécanisme maudit avait fait son œuvre, et le ruisseau avait emporté jusqu'aux moindres traces de l'horrible tragédie.

LIX

A CHACUN SES ŒUVRES

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la scène que nous venons de raconter, que bien des changements étaient survenus dans le château de Rotenberg.

La bannière des seigneurs avait été abaissée sur la tour central, et remplacée par celle des Taborites. On avait emporté du camp des quantités de provisions et des vivres qui avaient été distribués aux assiégés. Les taborites occupaient maintenant tous les postes, et ceux des seigneurs qui étaient considérés comme les auteurs de l'insurrection avaient été réunis dans un vaste appartements dont les portes étaient gardées par des sentinelles. Quant aux femmes, aux filles et aux enfants, on les avait fait entrer dans une pièce voisine.

On avait fait également sortir de leur tombeau les victimes de la statue de bronze que la dame blanche avait sauvées, et elles se trouvaient toutes rassemblées dans le plus magnifique salon de château.

Ætna était prisonnière dans une chambre où son oncle lui avait ordonné de se rendre ; mais elle était heureuse et triomphante, car elle s'était enfin vengée ?

Dans une autre pièce était le capitaine-général, sa fille et Hubert. Un courrier avait été dépêché au comte de Schonwald, avec une lettre écrite de la main de Zitzka ; un second avait été également envoyé à la chaumière du garde forestier Gaspard, et un troisième enfin au château d'Ildegardo.

Tous ces arrangements avaient été pris en moins d'une heure, et Zitzka et ses amis attendaient le baron de Rotenberg qu'il avait envoyé chercher.

Le baron ne tarda pas à être introduit. Il savait déjà que les Taborites étaient en possession de son château, il savait aussi qu'on avait découvert le secret de la statue de bronze, et il était naturel qu'il craignit d'être lui-même livré au supplice qu'il avait infligé à tant de malheureux. Mais il n'était pas un lâche, et ce fut d'un pas ferme qu'il s'avança en présence du capitaine-général.

Mais lorsque ses regards tombèrent sur Blanche, il reconnut en elle la jeune fille qui l'avait délivré du château Prague et qui était l'objet des affections de son fils ; ce fut avec un étonnement indicible qu'il chercha à s'expliquer sa présence dans le château, et surtout la familiarité avec laquelle elle s'entretenait avec Zitzka. Il ne fut pas moins surpris de trouver Hubert au nombre des personnes appelées à le juger.

D'un geste de la main, Zitzka ordonna aux gardes de se retirer, puis il fit signe au baron de Rotenberg de s'asseoir. Celui-ci prit le siège que lui désignait le capitaine-général, et regarda alternativement Hubert et Blanche comme pour lire sur leur visage le sort qui lui était réservé. Mais Hubert évita de rencontrer son regard, tandis que Blanche, émue par tous les incidents dont elle avait été témoin, suppliait son père de se monter miséricordieux.

— Baron de Rotenberg, dit Zitzka en rompant enfin le silence et d'un ton solennel, je commence par vous dire que vous n'avez rien à craindre pour votre vie. Si grands qu'aient été vos crimes, pas un cheveu ne tombera de votre tête ; mais je dois vous prévenir qu'un emprisonnement perpétuel vous mettra désormais dans l'impossibilité de continuer votre coupable carrière. Vous serez, d'ailleurs, entouré des égards dus à votre rang.

— La vie que vous m'accordez ne vaut pas la peine que je vous remercie, répliqua le baron de Rotenberg d'un ton de défi.

— Ne vous hâtez pas tant, dit Zitzka avec solennité ; car il se peut que les révélations que j'ai à vous faire éveillent quelque bon sentiment jusqu'à ce jour endormi dans votre âme. Je ne croirai jamais, malgré toutes les mauvaises influences au milieu desquels vous avez été placé, je ne croirai

jamais, dis-je, que vous soyez parvenu à étouffer toute émotion noble et généreuse.

— Où voulez-vous en venir avec ce beau sermon ? demanda le baron en cherchant à cacher sous un ton d'arrogance l'intérêt et l'anxiété qu'il éprouvait en réalité.

— Sachez donc, dit Zitzka, que la femme dont vous avez proclamé la mort il y a vingt ans...

— Ah ! ma femme ! s'écria le baron dans un paroxysme d'agonie. Comment ! tu aurais trahi ce secret, misérable ? ajouta-t-il en se tournant vers l'intendant.

— Hubert n'a rien révélé, jusqu'au moment où un accident ou plutôt la Providence m'a fait faire des découvertes telles que toutes dénégations seraient inutiles, observa Zitzka. Mais vous ferez bien baron de Rotenberg, ajouta-t-il, de ne pas m'interrompre en accusant ainsi les gens qui ne méritent que respect et vénération, et de m'écouter ; car, sachez-le donc, cette femme est morte seulement il y a trois jours !

Cette nouvelle produisit un effet terrible sur le baron de Rotenberg. Pendant plus d'une minute il demeura interdit, la bouche ouverte et les yeux fixés d'un air hagard sur le capitaine-général. Mais enfin la lumière se fit dans son esprit, et se dressant sur sa chaise, il s'écria : — Je comprends tout ! oui... cela doit être, et vous avez dit vrai, Zitzka, Hubert, tu l'as sauvée, tu m'a trompé, et tu l'as laissée vivre ! Et cette apparition à l'autel, le jour où la couronne de Bohême allait être donnée à mon fils. Oui, c'était elle, c'était Ermenonda !

Et, saisi d'un tremblement convulsif, il retomba sur son siège.

— A présent, écoutez-moi, et calmez-vous s'il est possible, reprit Zitzka : car pour que justice soit rendue à la baronne de Rotenberg, j'ai une déclaration à faire, et, sur mon âme, mes paroles seront l'expression de la vérité la plus exacte.

— Oui, encore une lumière qui éclaire le passé ! s'écria le baron. C'est vous, général Zitzka, c'est vous qui...

— Écoutez-moi, dit Zitzka, en l'interrompant. Lorsque j'étais jeune, et que je n'étais connu que sous le nom de Zaktiz, je vis Ermenonda, chez ses parents. Nous ne tardâmes pas à concevoir l'un pour l'autre la plus tendre, la plus vive affection. J'étais pauvre, et l'on me traita d'audacieux parce que j'osais aspirer à la main de celle qui m'avait donné son cœur. Que vous dirai-je ? Un prêtre bénit secrètement notre union, et il s'écoula près d'une année pendant laquelle nous nous voyions souvent, puisque j'étais entré comme page dans la maison des parents d'Ermenonda. Mais un jour vint où je fus forcé de m'éloigner et d'aller combattre avec les Turcs. Le temps de mon absence qui fut longue, fut mit à profit ; on répandit le bruit de ma mort, on montra à Ermenonda des lettres qui attestaient que j'avais été tué à Belgrade ; et enfin, après deux ans de résistance, Ermenonda vaincue par les supplications de sa famille, par leurs menaces même, se laissa conduire à l'autel, par

vous, à qui elle n'avait pas caché un seul des incidents de son passé. Mais vous étiez épris de sa beauté, et vous ambitionniez la possession de sa fortune. Quand je revins au bout d'une absence de plus de deux ans, je rencontrai celle qui était devenue votre femme, dans une des allées de la forêt ; et lorsque éperdue de folle de douleur, elle allait m'avouer ce qui s'était passé, me dire que sa fille, la mienne, dont vous connaissiez la naissance avait été confiée à de bons et honnêtes paysans, quelle avait été sauvée, en un mot, par Hubert qui avait reçu l'ordre de la faire disparaître, à ce moment, dis-je, vous arrivâtes à la tête de plusieurs cavaliers dans un accès de jalousie...

— Ou, dit le baron de Rotenberg, je crus qu'elle était coupable, Mais je remercie Dieu qu'on ne l'ait pas livrée au supplice auquel je l'avais condamnée, car je ne peux oublier, malgré tout, qu'elle est la mère de mon fils Rodolphe.

— Oui, elle a vécu, grâce à cet excellent homme, répliqua Zitzka en indiquant Hubert, dont les joues pâles et creuses étaient baignées de larmes. Mais nous attendrons à demain, baron de Rotenberg, pour vous donner toutes les explications qu'il vous importe de connaître, ajouta Zitzka. Nous avons à présent, un devoir sacré et solennel à remplir, je veux parler de la célébration des obsèques de la baronne Ermenonda.

— Je savais qu'elle avait imprudemment donné ses affections, dit le baron de Rotenberg d'une voix émue, et cela, je le lui avais pardonné avant de la conduire à l'autel, mais j'avais cru plus tard qu'elle m'était infidèle, et pendant vingt ans, je suis resté sous cette impression. J'admets que je me sois laissé égarer par la jalousie, c'est même probable, puisque vous me l'affirmez. Je lui donnerai la seule satisfaction qu'il est maintenant en mon pouvoir de lui accorder : j'accompagnerai ses restes au tombeau.

— Je suis charmé, baron de Rotenberg, du changement qui s'est opéré dans vos sentiments, dit Zitzka. En attendant l'arrivée du comte de Schonwald, que j'ai envoyé prévenir, je vous ferai une communication concernant la jeune fille que vous voyez.

Et il indiqua Blanche qui avait pleuré à chaudes larmes tant qu'avait duré cette conversation.

— Cette jeune héroïne, reprit Zitzka, qui vous a délivré, vous, baron de Rotenberg, du château de Prague, est ma fille, l'enfant d'Ermenonda !

— O Dieu ! et Rodolphe l'aimait, et il voulait l'épouser ! s'écria le baron. Mais grâce au ciel ! cette dernière iniquité ne s'est pas accomplie ! Que pensera Rodolphe !... quand il saura que sa mère a vécu jusqu'à aujourd'hui, dans un sombre sépulcre, isolée du monde, et que c'est à Hubert seul qu'elle a dû d'avoir échappé au supplice de la statue de bronze ? Il exécrera son père, et la malédiction de mon fils est plus que je n'en saurais supporter. Mais si je lui expliquais tout...

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Zitzka : car tant de personnes connaissent déjà quel

a été le malheureux sort de la baronne Ermenonda qu'il serait impossible d'empêcher que Rodolphe en soit informé tôt ou tard.

— Et cependant... et cependant, fit remarquer le baron qui tremblait d'émotion, j'aimerais mieux mourir plutôt que d'avouer à mon fils que, pendant vingt-cinq ans j'ai été le chef du tribunal de la statue de bronze. Sachez donc qu'il ne sait rien de ces horribles mystères, qu'il ignore même l'existence de ces souterrains. D'ailleurs, il y a un registre sur lequel sont inscrits les noms de toutes les victimes du tribunal, et sur ce registre il trouverait celui de sa mère...

— Il suffit ! dit Zitzka : le hasard a voulu que j'assiste au supplice infligé par la statue de bronze.

— Vous... vous avez vu ? s'écria le baron avec le plus grand étonnement.

— Oui, et j'ai failli en être victime, répondit le capitaine-général. Ce misérable...

— Ah ! Cyprien ? dit le baron ; eh bien ?

— Il n'est plus, répliqua Zitzka. *Ætna Ildegardo*, ma nièce, a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour sa vengeance.

— Que me dites-vous ? s'écria le baron. Cyprien m'avait affirmé que *Ætna Ildegardo* était morte depuis longtemps : et vous dites qu'elle vit, qu'elle est votre nièce...

— Oui répliqua Zitzka ; mon père était le baron Georgey, et les ruines du château de mes ancêtres ne sont qu'à quelques milles d'ici.

En ce moment un coup frappé fortement contre la porte retentit dans l'appartement, et le vieil Hubert s'empressa d'aller ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Zitzka.

— Rodolphe de Rotenberg, général, le fils du baron, répondit un soldat, a voulu...

— Mon fils ? Qu'est-ce qui est arrivé à mon fils ? s'écria le baron de Rotenberg saisi d'un funeste pressentiment.

— Il a voulu s'échapper... il a attaqué les sentinelles chargées de le garder, dit le soldat taborite, il en a tué une, en a blessé mortellement une autre, et...

— Et quoi ? demanda le baron avec la plus poignante inquiétude.

— Et il a reçu une balle, répondit le taborite.

— Est-il mort, ou seulement blessé ? s'écria de Rotenberg, en s'accrochant à une dernière espérance. Parlez... parlez ! dites-moi qu'il n'est pas mort.

— Hélas ! je ne dirais pas la vérité, répondit le soldat d'un ton de compassion.

— Oh ! Rodolphe ! Mon fils, Rodolphe ! s'écria le baron avec une indescriptible angoisse.

Et, après avoir chancelé un instant, il tomba sur ses genoux. Puis, se frappant le front, il s'écria :

— Oh ! Dieu ! voilà le châtiment que tu me réservais.

En ce moment le comte de Schonwald entra dans l'appartement.

LX

L'ONCLE DE BLANCHE. — HENRI DE BRABANT

Le comte de Schonwald était déjà préparé au récit que Zitzka avait à lui faire. Comme nous désirons passer rapidement sur cette partie de notre histoire, nous dirons seulement qu'en apprenant que Blanche était la fille de sa malheureuse sœur, et par conséquent sa nièce, il s'approcha d'elle et l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Nous avons vu, d'ailleurs, dans différentes circonstances, qu'il était complètement étranger au tribunal dont le baron de Rotenberg était président : la distance qui le séparait de Zitzka n'était donc pas longue à franchir, et ils furent bientôt tous deux dans les meilleurs termes.

— Quant à vous général Zitzka, dit-il, en tendant la main au chef Taborite, je ne saurais garder aucun mauvais vouloir, à cause du malheureux amour qui a existé autrefois entre vous et ma sœur. Au contraire, ajouta-t-il avec émotion, si ma mère eût laissé Ermenonda libre de suivre les impulsions de son cœur, et d'épouser l'humble page qui portait le nom Zaktiz, et qui sous le nom de Zitzka a rempli le monde de sa renommée, sans l'orgueil insensé de ma mère, dis-je, bien des maux, bien des horreurs auraient été évités.

La porte s'ouvrit, et l'un des serviteurs de Zitzka vint annoncer que les préparatifs étaient terminés pour les funérailles de la baronne de Rotenberg. Zitzka jeta alors un regard sur le baron, et ce malheureux, plein de repentir pour le passé, leva les yeux et fit signe qu'il était prêt à tenir la promesse qu'il avait faite d'assister à la cérémonie.

Hubert marcha devant, tenant un cierge dans sa main ; puis venait le baron de Rotenberg, et Blanche qui s'appuyait sur le bras de son père. Le comte Schonwald suivait derrière. Ils descendirent par un escalier dérobé et se trouvèrent dans le château. Une porte placée derrière l'autel leur permit de passer de là dans les souterrains, et en faisant un détour, ils arrivèrent au milieu des tombeaux, sans avoir eu à traverser la salle de la statue de bronze.

La principale allée du vaste cimetière était éclairée avec des cierges placés dans les chandeliers fixés aux piliers qui supportaient la voûte ; et deux lignes de lumières s'étendaient également jusqu'à la grille de l'escalier de marbre qui conduisait à l'oratoire. On ne se servait de cette chapelle souterraine que lorsqu'un membre de la famille de Rotenberg mourait, avant que le cercueil fut déposé dans la tombe destinée à le recevoir. Au moment où elle atteignit la grille, Blanche se rappela que c'était sa mère elle-même qui lui avait laissé l'usage de cet oratoire.

Des serviteurs attendait là avec des manteaux de deuil que revêtirent immédiatement Zitzka, sa fille, le baron de Rotenberg et le vieil Hubert. Tout cela se fit au milieu du plus religieux silence. L'on

monta ensuite les degrés, et tous entrèrent dans l'oratoire qui était tendu de draperies noires et dont l'aspect était lugubre.

Le cercueil, couvert du drap, était au milieu de la petite chapelle. D'un côté étaient les hommes de la communauté que la comtesse Ermenonda avait sauvés, de l'autre étaient rangées les femmes. Un prêtre se tenait debout à l'autel. La cérémonie commença : le *de profundis* fut chanté avec une sublime solennité, et quand les prières habituelles eurent été récitées, le cercueil fut porté dans le cimetière et déposé dans le monument qui avait été élevé à la mémoire de la morte vingt ans auparavant.

La cérémonie était finie. Les assistants se retirèrent, les lumières s'éteignirent, le jour commençait à se lever sur les tours grises du château.

Blanche s'était retirée dans la chambre qu'on lui avait préparée ; le baron de Rotenberg avait également manifesté le désir d'être seul ; mais Jean Zitzka le marquis de Schonwald et le vieil intendant restèrent ensemble pour épancher entre eux leurs sentiments de mélancolie, et se raconter tous les incidents de la vie de la malheureuse baronne Ermenonda.

Nous voudrions bien faire part à nos lecteurs des détails que le vieil Hubert développa en cette circonstance ; mais nous espérons qu'on suppléera sans peine aux explications que nous sommes obligés d'omettre pour abrégé une histoire déjà trop longue.

Après avoir passé plus d'une heure et demie à causer du passé, Zitzka fit venir un page, et apprit de lui que selon les ordres qu'il avait donnés, des officiers avaient brisé la statue de bronze et les machines, qu'on avait fait de tout un monceau auquel on avait mis le feu.

Sur les indications du vieil Hubert on tira les registres et autres documents du tribunal de la caisse en fer où ils étaient serrés, et on les livra également aux flammes.

Ainsi finit le tribunal de la statue de bronze ainsi périt la mention de ceux qui avaient subi les baisers de la vierge !

Blanche entra alors dans l'appartement. Son père et son oncle l'accueillirent avec affection, et le vieil intendant avec cordialité et respect. Elle était pâle, très-pâle ; et ce fut avec un tremblement dans la voix qu'elle répondit aux paroles affectueuses qui lui furent adressées. On comprend, en effet, qu'elle était dans une situation à être très-agitée par des sentiments bien divers.

Dès que le déjeuner qu'on s'empressa de servir fut fini, le capitaine-général des taborites fit venir tous les membres de la société des morts que nous avons vus dans les souterrains. Puis, en quelques mots il leur dit qu'ils étaient libres de retourner dans ce monde chercher des amis qu'ils pouvaient encore avoir, ou pleurer sur la tombe de ceux qui n'étaient plus ; et comme beaucoup d'entre eux devaient se trouver sans moyens d'existence, Zitzka voulut que les trésors trouvés dans les tombeaux et qui avaient

appartenus à la princesse Élisabeth de Bohême fussent partagés également entre tous.

Parmi les plus contents furent Lionel et Conrad, qui ne craignirent pas de s'approcher de Zitzka et de s'informer après de lui de Satanaïs et de ses deux amies Linda et Béatrice.

Le front de Zitzka se chargea soudainement d'un nuage et il se disposait à répondre sévèrement quand la porte de l'appartement s'ouvrit brusquement et un soldat Taborite entra en s'écriant : "Ætna s'est échappée !"

Le fait est qu'en examinant la chambre où elle avait été enfermée, Ætna reconnut qu'en s'aidant des draps du lit, il lui serait possible de fuir. Elle était ainsi descendue par la fenêtre, jusque sur une pierre étroite, placée au-dessous à une distance d'au moins vingt pieds, et que de là elle s'était laissée glisser jusqu'en bas de la muraille. Les plus hardis ne purent voir sans frémir le danger auquel elle n'avait pas craint de s'exposer pour recouvrer sa liberté.

Zitzka fut extrêmement contrarié de cet incident et s'empressa de dépêcher des émissaires dans toutes les directions.

Le forestier Gaspard et sa femme, que l'on avait fait prévenir la veille, arrivèrent en ce moment au château où ils furent reçus à bras ouverts par Blanche qui avait tant et de si étranges révélations à leur faire.

Pour être fidèle à l'histoire, nous devons dire que Zitzka avait à peine pris ses arrangements dans le château qu'il apprit qu'une armée Polonaise était entrée en Bohême, et marchait sur Prague, dans le but d'y renverser son gouvernement. Il n'y avait pas un instant à perdre, et Zitzka n'était pas homme à hésiter. Il serra sa fille dans ses bras, la confia au Gaspard ; puis ressemblant son armée, il se mit à la tête et marcha à la rencontre de l'ennemi. Quant au château de Rotenberg, il y laissa une garnison assez nombreuse pour le défendre et garder prisonnier celui à qui appartenait cette forteresse.

Le matin de ce même jour, au moment où le soleil dorait l'horizon, Henri de Brabant s'éveilla dans sa tour du château d'Ildegardo. Il se sentait plus fort, et plus tranquille d'esprit que la veille. Le vieux Bernard entra et lui remit une lettre en disant : Le porteur de ce message est arrivé il y a plus d'une heure, mais je n'ai pas voulu réveiller Votre Excellence. Il a apporté avec lui un panier contenant toutes espèces de provisions ; et il attend pour savoir s'il y a une réponse.

Henri de Brabant ouvrit la lettre qui était attachée avec un fil de soie rouge et scellée avec de la cire. Voici ce qu'elle renfermait :

"Moi, soussigné, le capitaine des Taborites, envoie mes félicitations à celui que la prudence m'empêche de nommer, de peur que cette lettre tombe dans les mains auxquelles elle n'est pas destinée.

— Des événements incroyables sont arrivés, des découvertes étranges ont été faites. L'armée royale n'existe plus. Rotenberg est dans mes mains, et je

connais les mystères des souterrains du château. Mais tout cela n'est rien auprès de la révélation que je dois à la Providence : Blanche est ma fille !

D'après ce qu'elle m'a dit, je sais que vous êtes malade au château d'Ildegardo. Comme il paraît que Blanche ne connaît pas votre secret, je ne lui en ai pas parlé, et je n'en dirai pas un mot avant que vous ayez franchi la frontière d'Autriche. Vous pouvez donc, sans crainte, vous faire transporter au château de Rotenberg, d'où je vous écris, et où l'on vous prodiguera tous les soins que réclame votre état. Ma chère Blanche me charge de vous transmettre ses compliments respectueux.

“ Tout à vous d'amitié,

JEAN ZITZKA. ”

L'on comprend que le contenu de cette lettre était de nature à surprendre grandement Henri de Brabant. Blanche, la jeune paysanne, la fille du capitaine-général des Taborites ! C'était incroyable ! Et cependant c'était Zitzka qui le lui écrivait !

Le chevalier ne montra pas la lettre à Bernard, à cause des allusions qui le concernaient, mais il lui communiqua tout le reste.

— Et Blanche est la fille de Zitzka ! s'écria le vieillard, dès qu'il fut revenu de son étonnement !

Oh ! que j'en suis content ! car elle est grande dame, maintenant, et elle mérite de l'être ! oui, c'est presque une princesse, car sûrement son père est aussi grand qu'un roi. Seigneur chevalier, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Henri, cette douce et charmante enfant qui a passé des semaines à vous soigner, pourra bien épouser l'un des plus grands princes de l'Europe : car quel est le souverain qui ne serait pas fier de contracter une alliance avec la fille du haut et puissant Zitzka ?

— Vous avez raison, mon ami, répliqua le chevalier, d'un air pensif.

— Et quelle réponse Votre Excellence a-t-elle à donner au messager ? demanda Bernard.

— Je suis trop faible encore pour le pouvoir écrire, dit Henri. Qu'elle veuille donc faire savoir à Zitzka que je suis sensible aux attentions qu'il me témoigne, mais que je craindrais en me faisant transporter à Rotenberg de m'exposer à une rechute ; qu'au surplus j'ai envoyé un de mes serviteurs à Vienne, d'où il ne peut tarder à revenir.

Le vieillard sortit pour s'acquitter de sa mission : et pendant plusieurs heures, Henri eut le loisir de réfléchir aux étonnantes nouvelles qu'il avait reçues.

Mais, ce même jour encore lui était réservé une autre surprise : car, après une visite, que lui fit Bernard pour le préparer à ceux qui allaient se passer, Lionel et Conrad se précipitèrent dans la cellule, et tombèrent à genoux auprès du lit de leur maître.

Six jours après, une litière traînée par quatre chevaux arriva de Vienne, et Henri de Brabant quitta les ruines du château d'Ildegardo.

Le vénérable Bernard accepta la proposition que **lui fit le chevalier**, et consentit à l'accompagner.

COMMENT HENRI DE BRABANT TINT SA PAROLE

Plusieurs mois se passèrent et la nature reverdit avec le printemps.

Zitzka avait marché contre les ennemis de son gouvernement, et les avait battus. Puis il s'était rendu à Prague où il avait été accueilli avec enthousiasme.

Nous ferons remarquer que le baron de Rotenberg avait été amené à Prague, et que Blanche durant l'absence de son père et avec son autorisation, se retira chez le garde forestier Gaspard, pour y attendre le rétablissement de la paix. Avouons-nous qu'elle avait une secrète pensée en préférant la chaumière où s'était écoulées ses jeunes années au château que Zitzka avait d'abord laissé sous ses ordres.

La première semaine d'avril tirait à sa fin quand un courrier arriva de Prague à la chaumière du garde forestier. Il était porteur d'une longue et affectueuse lettre adressée par le capitaine-général à sa fille ; et dans cette lettre, Zitzka la pria de venir à Prague où tous les préparatifs étaient faits pour la recevoir.

Ce fut les larmes aux yeux, et en ayant bien de la peine à réprimer ses émotions que Blanche fut obligée de faire les préparatifs nécessaires pour son départ. Il fut convenu qu'elle se mettrait en route le lendemain matin. Les Gaspards et Hubert qui s'était retirés à la chaumière, devaient l'accompagner et douze Taborites, pris parmi la garnison du château de Rotenberg, reçurent ordre de se tenir prêts à escorter les voyageurs.

Il était cinq heures de l'après-midi, lorsque ces préparatifs furent terminés ; et Blanche triste et rêveuse, sortit alors sur le seuil de la chaumière pour contempler encore une fois cette forêt dont tous les sentiers lui étaient familiers. Elle s'assit sur le banc de bois et ne put retenir un soupir à la pensée qu'elle allait dire adieu à tous ces lieux qui tous lui rappelaient un souvenir.

Tandis qu'elle était plongée dans ses réflexions, tout à coup le galop de plusieurs chevaux vint frapper son oreille. Elle tressaille, et écoute, en détournant la tête, pareil au faon timide qui est surpris par les aboiements des chiens, pendant qu'il se désaltère à la source.

Mais le bruit cessa brusquement, et Blanche sentit son cœur se glacer soudainement. Elle se disposait même à rentrer, quand il se fit un bruissement à travers les branches des arbres, et un cavalier, seul richement vêtu, apparut dans l'allée.

Le regard rapide que Blanche jeta sur lui fut instantanément suivi d'une exclamation de joie qui s'échappa de ses lèvres. Puis saisie d'une faiblesse soudaine, elle allait tomber, lorsque le cavalier sautant à terre, la reçut dans ses bras.

— Dites-moi, Blanche m'attendiez-vous ? demanda Henri de Brabant, que le lecteur a sans doute

reconnue, en conduisant la jeune fille sur le banc, et en s'asseyant à côté d'elle.

— Je pensais, c'est-à-dire j'espérais que vous ne m'oublieriez pas, seigneur chevalier, murmura Blanche dont le cœur était si plein qu'il lui était presque impossible de parler.

— Aviez-vous donc cru que je le pourrais ? s'écria Henri dont les traits exprimaient la joie. Non, jamais un seul instant je n'ai cessé de penser à vous, et je ne suis pas revenu seulement pour vous renouveler le serment d'amitié que je vous ai fait, ni vous assurer de nouveau de mon éternelle reconnaissance. Je suis venu, continua-t-il en s'animant, pour vous dire que je ne puis vivre sans vous, Blanche, et que j'offre aussi ma main à celle qui possède déjà mon cœur.

La jeune fille n'eut pas la force de répliquer; mais le regard qu'elle leva sur Henri en disait plus que les paroles les plus éloquentes.

Au même moment les Gaspard sortirent de la chaumière, et ils reconnurent immédiatement l'étranger qui avait sauvé Blanche de la violence de Rodolphe de Rotenberg, un soir de l'année précédente. Hubert qui arriva aussi, reconnu également le chevalier autrichien que son jeune maître avait fait loger dans la chambre des États du château de Rotenberg.

Soudain, un nombre assez considérable de gentilshommes et de dames, tous mis avec une grande élégance, sortirent de la forêt et se dirigèrent vers la chaumière.

Lorsqu'ils furent arrivés près de l'endroit où Henri de Brabant s'était levé de dessus le banc, tenant Blanche appuyée sur son bras, les seigneurs et les dames firent un salut respectueux et tous se formèrent en demi-cercle.

— Mesdames et messeigneurs, dit Henri de Brabant en se dressant de toute sa hauteur, et les yeux brillants de bonheur, mesdames et messeigneurs, je vous présente la fille du grand et puissant Zitzka, que j'ai choisie pour partager avec moi le trône impérial.

Blanche en entendant ces paroles, leva la tête et regarda autour d'elle avec égarement. D'un côté elle vit les seigneurs et les dames qui tous témoignaient par leur air et leur attitude le respect que leur inspirait Henri de Brabant. De l'autre, elle vit Gaspard, sa femme, et Hubert tomber soudainement à genoux, dès que le chevalier eut fait connaître son rang.

— Oui, Blanche, dit Henri, le temps des mystères est passé. Le ciel vous a destinée par vos vertus à recevoir la plus grande récompense que le monde puisse donner. Est-il donc nécessaire que je vous dise en toutes paroles que celui que vous avez connu et aimé sous le nom de Henri de Brabant, n'est autre que Albert, Empereur d'Allemagne.

— O mon Dieu, c'est un songe !... ce doit être un songe, ! murmura Blanche d'une voix étouffée.

— Non, c'est une réalité, une belle et joyeuse réalité, répondit-il.

Les dames et les seigneurs s'assemblèrent alors autour de notre héroïne, et il ne lui fut plus possible de douter du bonheur qui lui était réservé.

LXII

AIX-LA-CHAPELLE

Deux mois après l'incident que nous venons de rapporter, deux grandes cérémonies eurent lieu à Aix-la-Chapelle, capitale de l'Empire d'Allemagne. L'une fut le mariage de l'empereur Albert avec Blanche Zitzka qui devint aussi l'impératrice d'Allemagne ; et l'autre fut leur couronnement et leur installation sur le trône des Césars.

Le mariage fut célébré dans cette même cathédrale qui renferme le tombeau de son fondateur, le grand et illustre Charlemagne, et où, dans les monuments de marbre et de bronze reposent les cendres de tant de monarques et de héros dont les noms vivent dans l'histoire.

Nous voudrions retracer les grandeurs de cette journée, pour faire voir à nos lecteurs que l'enthousiasme du peuple ne date pas de nos jours ; mais nous avons hâte d'arriver au bout de notre tâche. Nous dirons seulement que devant une galerie de sièges placés en amphithéâtre à droite de l'autel était Gaspard et sa femme. Gaspard avait été nommé gardien-chef de toutes les forêts de l'empire ; et ainsi que sa moitié, il était habillée selon le rang élevé qu'il occupait à la cour. Là aussi étaient Bernard qui avait été nommé grand sénéchal de la maison de l'Empereur, et le vénérable Hubert qui avait été fait gouverneur du palais de Aix-la-Chapelle.

Il ne manquait à la cérémonie que le grand Zitzka : il avait sans hésitation consenti à cette alliance, non-seulement parce qu'elle assurait le bonheur de sa fille, mais aussi parce qu'il avait la plus grande estime et la plus grande admiration pour la personne du noble et chevaleresque empereur Albert. Mais en sa qualité de chef républicain il avait cru devoir rester à Prague, et il s'était contenté de bénir Blanche au moment où elle quitta sa patrie pour devenir Impératrice.

Le lendemain eut lieu le couronnement ; et cette fête compte parmi les plus belles et les plus grandioses qu'ait enregistrées l'histoire.

Les noms et les titres de l'Empereur et de l'Impératrice sont ainsi spécifiés dans le registre que l'on conserve encore aujourd'hui à Aix-la-Chapelle :

“ Albert Ernest Louis, chevalier de Brabant, baron de Hazbourg, duc-souverain d'Autriche, roi de Hongrie, et Empereur d'Allemagne. ”

“ Blanche Zitzka, femme de Brabant, baronne de Hazbourg duchesse souverain d'Autriche, reine de Hongrie, et Impératrice d'Allemagne. ”

Un mois après le couronnement il arriva un incident qui donna la solution de bien des circonstances qui étaient encore un mystère.

L'empereur et l'impératrice se promenant un soir dans les jardins du palais, causant du passé et de leur bonheur présent, quand Lionel, qui por-

tait maintenant son véritable nom de comte d'Arlon, s'avança vers Leurs Majestés.

Il marchait d'un pas léger et rapide, et il était évident qu'il avait une grande nouvelle à annoncer.

— Bien sûr il vous est arrivé un grand bonheur, mon cher Lionel, et je m'en réjouis sincèrement, lui dit l'empereur. Lionel et son ami Conrad de Pirna, ajouta l'empereur en se tournant vers l'Impératrice, sont les seuls qui n'ont point pris part aux fêtes par lesquelles on a célébré notre mariage.

— Est-ce que votre Majesté n'a pas, un jour, mentionné devant moi certaines jolies demoiselles nommées Linda et Béatrice ? demanda Blanche, en souriant.

— C'est possible, dit l'Empereur. Est-ce que vous auriez des nouvelles de ces jeunes filles ?

— Avec la permission de Vos Majestés, répondit Lionel, les demoiselles dont il est question sont en ce moment dans le palais, et Conrad est avec elles.

— Ah ! je comprends ! dit l'Empereur. Elles sont sans doute venues à Aix-la-Chapelle pour me remettre un massage d'une dame qui, en sa qualité de nièce de Zitzka, se trouve parente de l'Impératrice.

— Linda et Béatrice n'ont point de message pour Votre Majesté, dit le comte Lionel Arlon : mais leur maîtresse, *Ætna*...

— Si ma cousine *Ætna* est dans le palais, nous devons la recevoir convenablement, dit l'Impératrice : puis elle murmura à l'oreille de son mari, vous savez, cher Albert, que quelles que soient ses fautes, je n'ose dire ses crimes, elle a été victime de faits et de circonstances bien extraordinaires : nous ne devons donc pas être sévère à son égard.

Tu es un ange de bonté, répondit l'empereur sur le même ton. Puis s'adressant de nouveau à Lionel, il lui dit : — Faites conduire *Ætna* dans les appartements de l'impératrice, nous irons l'y trouver dans quelques minutes.

Le jeune page s'inclina et se retira : aussitôt l'empereur et l'impératrice se rendirent, seuls et sans suites, dans ce salon où *Ætna* Ildegardo les attendait.

Ætna était vêtue tout en noir : ses joues étaient extrêmement pâles, mais ses yeux n'avait rien perdu de leur éclat. Il y avait sur son visage une profonde mélancolie, et quand elle vit venir l'empereur et l'impératrice, ses traits eurent, un moment, une véritable expression d'angoisse.

Blanche, qui savait qu'elle possédait tout entier le cœur de son mari, s'approcha d'elle avec une grâce et une dignité pleine d'aisance.

— Ma chère cousine, soyez la bienvenue ici, dit-elle en lui prenant les mains. Si vous avez des chagrins, nous vous défendrons, et s'il vous faut un asile, vous le trouverez sous notre toit. En parlant ainsi, je ne fais qu'exprimer les sentiments d'Albert.

— Tu as raison Blanche, fit observer l'Empereur. Le passé, *Ætna*, ajouta-t-il, doit être oublié, oublié sous tous les rapports, et l'avenir seul doit nous occuper.

— Oui, mais je ne saurais vivre sous votre toit ni dans votre société, dit *Ætna* de sa voix claire et

métallique. Et cependant, je vous remercie, Albert, et vous aussi Blanche, de l'offre que vous me faites, et de la sympathie que vous me témoignez. Il fut un temps, Blanche, où je vous haïssais, où je vous aurais tuée, si je l'avais pu... où j'aurais voulu tuer aussi cette homme illustre qui est *votre père*, et qui est mon *oncle à moi*. Mais ce temps est passé, et je vous aime à présent. Je n'envie point votre haute position, je ne suis point jalouse de la couronne qui ceint votre front ; mais je vous envie l'amour de celui dont vous possédez le cœur. Puissiez-vous être heureux tous les deux ; c'est le vœu que fait pour vous *Ætna* Ildegardo.

En prononçant ces paroles, elle baissa la voix, et se détourna pour essayer les larmes qui coulaient de ses yeux.

L'impératrice était aussi très-affectée, ainsi que l'empereur.

Je n'ai voulu vous faire qu'un courte visite, reprit *Ætna*, après une pause durant laquelle elle fit appelle à tout son courage. Le vêtement de deuil que je porte a pour but de me rappeler mes fautes, et ces aspirations qui ont été la cause de mes crimes, ajouta-t-elle. J'ai juré de le porter pendant toute une année, et je tiendrai mon serment. Et c'est parce que je suis revenue à d'autres sentiments que j'ai osé me présenter devant vous pour deux raisons.

— Parlez, ma cousine, dit Blanche, que pouvons-nous faire qui vous soit agréable ?

— Dites-moi, mes amis, continua *Ætna*, croyez-vous que le comte Lionel Arlon et le baron Conrad de Pirna aient pour mes jeunes amies Linda et Béatrice une affection sincère et honorable ?

— Je crois pouvoir vous répondre hardiment oui dit l'empereur ; et en supposant que vous soyez décidée à nous quitter, je doute que mes pages laissent partir tranquillement vos amies.

— Dans ce cas, je vous confierai volontiers la destinée de ces deux jeunes filles que j'aime, ma chère cousine, dit *Ætna* en prenant les mains de l'Impératrice, et en les pressant cordialement. L'un des objets de ma visite se trouvera ainsi rempli : l'autre ajouta-t-elle, était de vous remettre ses papiers, Albert.

Et en même temps elle tira un rouleau de papiers qu'elle tendit à l'empereur.

— Vous y trouverez, dit-elle, l'explication de plusieurs points de mon histoire qui peuvent encore vous paraître obscure. A présent, il ne me reste plus qu'à vous dire adieu.

Elle détourna la tête, durant quelques instants, et passa la main sur son visage.

— Adieu, Blanche, ma cousine, adieu, Albert, Empereur d'Allemagne ! murmura-t-elle en réunissant dans la sienne la main de l'Empereur et de l'Impératrice.

Puis, les laissant retomber, elle s'enfuit de l'appartement.

Les explications que contenaient les documents remis par *Ætna* à l'Empereur, le lecteur saura bien les deviner en partie : nous éviterons donc de plus longs détails à ce sujet. Quand au sort des divers

personnages de notre histoire, nous dirons seulement ceci! c'est qu'ils vécurent encore longtemps dans la situation que leur avaient faites les événements.

Zitzka mourut sans avoir pu consolider le gouvernement qu'il avait établi; mais les idées qu'il avait semées firent leur chemin, et aujourd'hui encore nous en recueillons les fruits... *Ætna* s'enferma dans la solitude et mourut jeune. Les seules personnes qui eurent une pensée pour elle furent l'Empereur, l'Impératrice et Linda et Béatrice qui lui devaient leur bonheur.

FIN.

UN MAIRE PRÉVOYANT

M. le sous-préfet, passant dans un village, demande au maire s'il a pris des précautions en cas d'inondations.

— Certainement!... assure le maire, avec le sentiment du devoir accompli.

Et il montre au sous-préfet une série de boîtes neuves.

— Qu'est-ce que cela?...

— Mes tronc pour recueillir les secours aux inondés!...

TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1930

TEXTE

Enquête utile, THOMAS POULIN, 1 — A quoi servent les pauvres, LÉON GAUTIER, 2 — L'odyssée de "Petite Rose", 4 — Nos amis les chats, JEAN D'ASSENOY (*Le Noël*), 9 — Le rêve d'une malade, MAGUY D'ARMOR (*Foyer-Revue*), 15 — Il faut savoir revenir bredouille, JULES GIRARDIN, 17 — Charlatans notoires, E.-Z. MASSICOTTE (*Bull. des Rech. Hist.*), 20 — Un voyage en Canada en 1624, N. S. (*L'Oiseau bleu*), 21 — Animaux savants, GUY VANDERQUAND, 23 — Conchita Barrecheuren, MAX DESLORIOTS, 25 — Ephémérides canadiennes: août, 30 — Causerie scientifique: Asthme infantile, DR PIERVAL (*La Maison*), 32 — Les grands devoirs, JEANNE LE FRANC, 33 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 33 — Le nid (*poésie*), MARIE BARRÈRE-AFFRE (*Bernadette*), 34 — Pour s'amuser, 35 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 36.

ILLUSTRATIONS

Tunnel percé sous les Plaines d'Abraham, à Québec, 8 — Au temps des bleuets dans la région du Saguenay, 10 — La visite des "Évangélines" de la Louisiane aux récentes fêtes de Grand Pré, N.-E., 12 — Le chargement d'un voyage de foin comme au temps de nos grands-pères, 19 — Pêcheurs de la Gaspésie transportant la morue séchée au hangar d'expédition, 22.

OCTOBRE 1930

TEXTE

L'attaque suprême, THOMAS POULIN, 49 — Le factionnaire de Bonaparte, A. JADIN (*L'Ami des enfants*), 50 — Le purgatoire, (*L'Ange Gardien*), 54 — Le baiser du cobra, Père J.-L. CONTAT (*Le Missionnaire Indien*), 57 — La Mourouska (*conte*), INDIA, 60 — L'erreur de M. Dupont-Ratier, ÉDOUARD BOURGINE, 62 — Ce que doit être le Missionnaire, 64 — Une mauvaise nuit, 65 — La légende de Pegarra, JEANNE DELCOU, 68 — Ephémérides canadiennes, 69 — Pour prévenir et guérir les brûlures, DR MORHARDT (*L'école de la vie*), 71 — Salles de bains, DE NERVILLE (*La Science Moderne*), 72 — Raisons de vivre, JEANNE LE FRANC, 74 — Boîtes aux lettres, JEANNE LE FRANC, 74 — Comme autrefois (*saynète*), JEAN D'ASSENOY (*Le Noël*), 75 — Pour s'amuser, 81 — Les sabots de la Vierge, 82 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 84.

ILLUSTRATIONS

L'anse au Foulon en 1759 (*Croquis de M. le notaire G. Morisset*), 59 — Le nouvel Hôtel-Dieu de Lévis, 61 — Le "Cité de Lévis", 67 — Vue du Rapide Blanc, dans le haut St-Maurice, 80 — Deux concurrents, 83 — Le séchage de la morue dans les pêcheries de Gaspé, 96.

NOVEMBRE 1930

TEXTE

Un fiasco, THOMAS POULIN, 97 — L'étoile du charbonnier, 99 — Télémaque dans l'île des athlètes, NOËL OUDON (*A la Page*), 102 — Une compagnie d'écoliers en 1815, ANDRÉ DESCHARD (*Foyer-Revue*), 104 — M. le vicaire et la lanterne magique, ANDRÉ DOLLÉ, 107 — Les sept sucres du Frère Anselme, G. D'AZAMBUJA, 109 — Le merisier, AVILA BÉDARD (*La Vie forestière*), 112 — La vocation du petit Charles, G. SAINT-GERMAIN, 114 — Ephémérides canadiennes: octobre 1930, 118 — Maladies du pharynx, DR PIERVAL (*La Maison*), 120 — Cousine Jeanne, JEANNE LE FRANC, 122 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 123 — L'héritage secret, FRAGILE, 124 — Pour s'amuser, 130 — Mon premier succès, PAUL LEMOYNE, 131 — Les livres, 132 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 133.

ILLUSTRATIONS

Heureux chasseurs, 98 — Barrage que l'on est à construire sur le Dnieper, Ukraine, 108 — Nouveaux timbres à l'effigie de Christophe Colomb, 117 — Feu Mgr J.-E. Paquin, P. D., 119 — Une famille nombreuse: M. et Mme Ilas Gagnon, de Roberval, 121 — Oratoire au fond d'un jardin (*Composition de M. le notaire G. Morisset*), 123.

DÉCEMBRE 1930

TEXTE

Nos collègues, THOMAS POULIN, 145 — Le "Polajenik" (*Conte de Noël*), M. TH. BOUILLET (*Le Noël*), 147 — Un caillou noir!, JEAN IOTA, 152 — La crèche de Pégoulas, GUY DAUPHINÉ, 154 — Grâce et Providence, (*Almanach de l'Espérance*), 158 — Maladies et remèdes en Abyssinie, R. P. J. BAETEMAN (*Croquis noirs*), 159 — En lisant et en écrivant, FERNAND LAUDET, 162 — Les vieilles servantes, MADELEINE DU CLOS, 165 — Ephémérides canadiennes: novembre 1930, 167 — La machine humaine: la diphtérie, LE VIEUX DOCTEUR, 170 — Ma-

ladies de la gorge, DR PIERVAL (*La Maison*), 171 — Comme une fée, JEANNE LE FRANC, 172 — Boîtes aux lettres, JEANNE LE FRANC, 172 — Utilisation pédagogique du jeu, O. LEMARIÉ, 173 — Pour s'amuser, 175 — Le Noël des bêtes (*conte*), SAINT-ROMAIN (*L'Ange-Gardien*), 176 — Le remords de la fourmi, CHRISTIANE DE THRACY, 179 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 180.

ILLUSTRATIONS

Un travail de patience, 146 — Vue de l'extrémité de la falaise de Percé, 157 — Feu l'abbé Félix Lespinay, 167 — Feu le R. P. Joseph Fillion, des P. B., 168 — Feu l'hon. Adélarde Turgeon, 168 — Feu l'hon. J.-L. Perron, 168 — Le four de nos aïeux, 192.

JANVIER 1931

TEXTE

Qu'ont-ils à offrir ?, THOMAS POULIN, 193 — Les cygnes sauvages (*conte*), ANDERSEN, 195 — Quelques pensées sur l'auto, G. D'AZAMBUJA (*Le Noël*), 203 — On demande un jardinier, CHARLOTTE MAYVAL (*L'Etoile Noëliste*), 205 — Aventures d'un loup, J. LONDON (*La Vie forestière*), 208 — La promesse, MAURICE ROYER, 212 — Éphémérides canadiennes : décembre 1930, 214 — La machine humaine : Les maladies de l'heure, LE VIEUX DOCTEUR, 217 — Maladies de l'œsophage, DR PIERVAL (*La Maison*), 218 — Vers de nouveaux espoirs, JEANNE LE FRANC, 219 — Boîtes aux lettres, JEANNE LE FRANC, 219 — L'observation au jardin d'enfants, FRANÇOISE CHEVRÉ, 220 — Pour s'amuser, 225 — La Reine des Ormeaux (*conte*), MARIE ROSE TURCOT (*L'Oiseau bleu*), 226 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 229.

ILLUSTRATIONS

Dans la campagne australienne, 194 — Vue d'une partie de la ville de Québec, prise de la tour du Parlement, 202 — Feu l'hon. juge Blaise Letellier, 214 — Feu le Dr Edwin Turcot, 215 — L'hon. juge Émile Gelly, 215 — Le monument de Christophe Colomb, à Gènes, 216 — A l'ombre de la croix, 224.

FÉVRIER 1931

TEXTE

Folle menace, THOMAS POULIN, 241 — Fanatisme et dévouement, (*L'Amie des enfants*), 242 — Mémoires d'un... timbre, Y. LE BOURGEOIS (*La Maison*), 247 — Notice sur l'anguille, J.-ED. ROY (*Le Bull. des Rech. hist.*), 250 — Derniers jours d'une ferme à Pompéi, RESTIBILIS (*Bernadette*), 255 — La quête de Sœur Rose, JEAN MAUCLÈRE (*La Croix*), 256 — Chérubini, 258 — Ce qu'il advint de l'or des Mages, Mgr BAUNARD, 260 — Guillemette, J. DE BELLEFONTAINE (*L'Ami des enfants*), 262 — Éphémérides canadiennes : janvier 1931, 265 — La facture du petit Georges, 267 — La machine humaine : La peste, LE VIEUX DOCTEUR, 268 — Les maladies de l'estomac, DR PIERVAL (*La Maison*), 269 — Les ailes mutilées, JEANNE LE FRANC, 271 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 271 — Les égratignures fécondes, ANDRÉE RICARD (*Aux Davidées*), 272 — La Maison (*poésie*), VIOLETTE DE PARME (*Le Noël*), 273 — Pour s'amuser, 274 — A cause de Maman, HENRICH ENGEL, 274 — Les livres, 276 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 277.

ILLUSTRATIONS

La méthode de jadis de faire bouillir l'eau d'érable, 249 — Feu le Chanoine H.-A. Scott, 266 — Au temps du sucre : la tournée des érables, 270 — La chute à Caron, 288.

MARS 1931

TEXTE

Belles paroles, THOMAS POULIN, 289 — L'aventure tragique du mousse, VALDOR, 291 — La récompense partagée, 294 — Conte oriental, (*L'Echo*), 295 — Au-dessus de l'instinct, FÉLIX HÉMENT, 296 — Louis Pasteur, F. LABRECQUE, 298 — Les œufs de Pâques, (*Annales de N.-D. des Victoires*), 301 — Brouillard, M. D., 303 — Le pauvre, ROUMANILLE, 305 — Une messe en forêt, AUFRESNE (*L'Etoile Noëliste*), 306 — Adam, 309 — Éphémérides canadiennes : février 1931, 311 — La machine humaine : La pneumonie, LE VIEUX DOCTEUR, 314 — En marge du carême, JEANNE LE FRANC, 315 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 315 — La mendiant (*poésie*), JÉROME DOUCET, 316 — Le vase brisé, MARCEL FERRIÈRES (*Aux Davidées*), 316 — Pour s'amuser 319 — Un brave petit homme, JACQUES NAUROUZE, 320 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 322.

ILLUSTRATIONS

Vue de l'intérieur de l'église de l'Ange-Gardien, 290 — Louis Pasteur, 298 — Vue d'une partie du rétable de l'autel de l'Ange-Gardien, 310 — S. Ex. Mgr Aldée Desmarais, 312 — Feu M. Tancrede Bienvenu, 312 — Travaux de glace exécutés cet hiver par les élèves du Grand Séminaire de Québec, 318 — Vue de l'entrée du tunnel du C. P. R., à Québec, 321 — Vue du nouveau pont suspendu de New-York, 336.

AVRIL 1931

TEXTE

Un événement, THOMAS POULIN, 337 — La mort de Pompéi, MARIO DONAL, 338 — Les compteurs, HENRY THETARD, 341 — Adolphe Ratté, RENÉ DUVERNE (*Le Noël*), 346 — La fin de Pilate, MGR BAUNARD, 351 — Éphémérides canadiennes : mars, 358 — La machine humaine : Le cœur et ses détraquements, LE VIEUX DOCTEUR, 361 — Quelques maladies de l'estomac, DR PIERVAL (*La Maison*), 362 — Monte, JEANNE LE FRANC, 364 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 364 — De l'emploi du tableau noir, M. D. (*Aux Davidées*), 365 — Rendez-vous (*poésie*), V. DE LAPRADE, 366 — La voix d'une mère (*poésie*), LOUISE COLLET, 366 — Pour s'amuser, 368 — Les livres, 368 — Les secrets de la maison blanche, BAILLEUL, 369.

ILLUSTRATIONS

L'église d'Edensor, en Angleterre, 340 — Feu S. Ex. Mgr E. Grouard, O. M. I., 358 — Feu le R. P. A. Lemieux, C. SS. R., 359 — Le mirage : vue du mont Pyramide, dans le parc national Jasper, 367 — Vue de l'église de Lourdes : au premier plan, le Gave, 384.

MAI 1931

TEXTE

Une leçon, THOMAS POULIN, 385 — Thérèse Neumann, P. M. (*L'Apôtre du S. C.*), 386 — Ankin et Stoplim, VALDOR, 388 — Le Missel de l'ancêtre, MAX COLOMBAN, 394 — La véritable aventure du Petit Poucet (*comédie*), NOEL OUDON (*L'Etoile Noëliste*), 396 — Autos et berceaux, (*Bulletin paroissial*), 402 — Chiens et cométiques, P. PATRY (*La Vie forestière*), 404 — La montre d'or, MYRIAM CATALANY, 406 — Éphémérides canadiennes : avril, 414 — La machine humaine : Les lésions valvulaires, LE VIEUX DOCTEUR, 416 — Quelques maladies de l'estomac, DR PIERVAL (*La Maison*), 417 — Le défaut d'envie, JEANNE LE FRANC, 418 — Boîte aux

lettres, JEANNE LE FRANC, 418 — Pour les pauvres (*poésie*), VICTOR HUGO, 419 — Pour s'amuser, 420 — Les livres, 421 — A la recherche du trésor, LÉON LAMBRY, 421 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 425.

ILLUSTRATIONS

S. Ex. Mgr Aldée Desmarais, 393 — L'industrie des poteaux de téléphone en Colombie Britannique, 419 — Vue de Lebret, en Saskatchewan, 424 — Il faut bien se rafraîchir un peu, (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*), 432.

JUIN 1931

TEXTE

Un remède, THOMAS POULIN, 433 — Carmencita, C., 434 — La Dame blanche, VALDOR (*L'Etoile Noëliste*), 438 — Les prix de Vincenette (*comédie*), JEAN DE LOUSSOT (*Bernadette*), 443 — Les fiançailles d'Annaïk, YVONNE MARVY (*Foyer-Revue*), 448 — Un repas à l'annamite, L.-J. MÉTEYER, 456 — Éphémérides canadiennes : mai, 458 — Les maladies d'origine alimentaire, DR PIERVAL (*La Maison*), 462 — Les vacances de nos petits, JEANNE LE FRANC, 464 — Boîte aux Lettres, JEANNE LE FRANC, 464 — Les vacances (*poésie*), CH. LEMERCIER, 465 — La cigale et la fourmi (*poésie*), G. D'AZAMBUJA, 465 — Comment vivre une vie pleine et heureuse, J. CH. (*Aux Davidées*), 465 — Pour s'amuser, 468 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 469.

ILLUSTRATIONS

Une maison canadienne (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*), 437 — Vue du Château Morro, à l'entrée du port de la Havane, 442 — Le lac St-Sacrement, 457 — S. Em. le Cardinal Rouleau, 459 — Vue du vieux château de Lourdes, en France, 461.

JUILLET 1931

TEXTE

C'est cela, THOMAS POULIN, 481 — Un enlèvement au XVIIIe siècle, RODOLPHE GIRARD (*L'Alm. Rolland*), 482 — Le marteau, M. BARRÈRE-AFFRE (*L'Etoile Noëliste*), 495 — Vers la Baie James. J.-EMILE SAINDON, O.M.I. (*Le Devoir*), 500 — Éphémérides canadiennes : juin 1931, 507 — La machine humaine et la chaleur, LE VIEUX DOC-

TEUR, 510 — L'asthme des nourrissons, DR PIERVAL (*La Maison*), 511 — Les mangeurs de plomb, C. DE LABONNEFON, 512 — La femme et la science, JEANNE LE FRANC, 514 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 514 — Un cœur de maman (*poésie*), M. DE J., 515 — La conscience et le jeu, O. LEMARIÉ, 515 — Pour s'amuser, 516 — Le cerge du saltimbanque, (*Le Rayon*), 517 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 518.

ILLUSTRATIONS

Vue de l'intérieur de l'église des Éboulements, 494 — Vue de la Mission d'Albany au printemps, 501 — Au milieu des Cris de la Baie James, 503 — S. Ex. Mgr Hallé faisant l'intronisation du Sacré-Cœur dans une tente de Cris, 505 — Sur les bords du Saint-Laurent, des hauteurs de Cap-Santé (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*), 506 — Vue générale de la ville de St-Jean, N. B., 509 — Le temps des foins à la campagne (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*), 513.

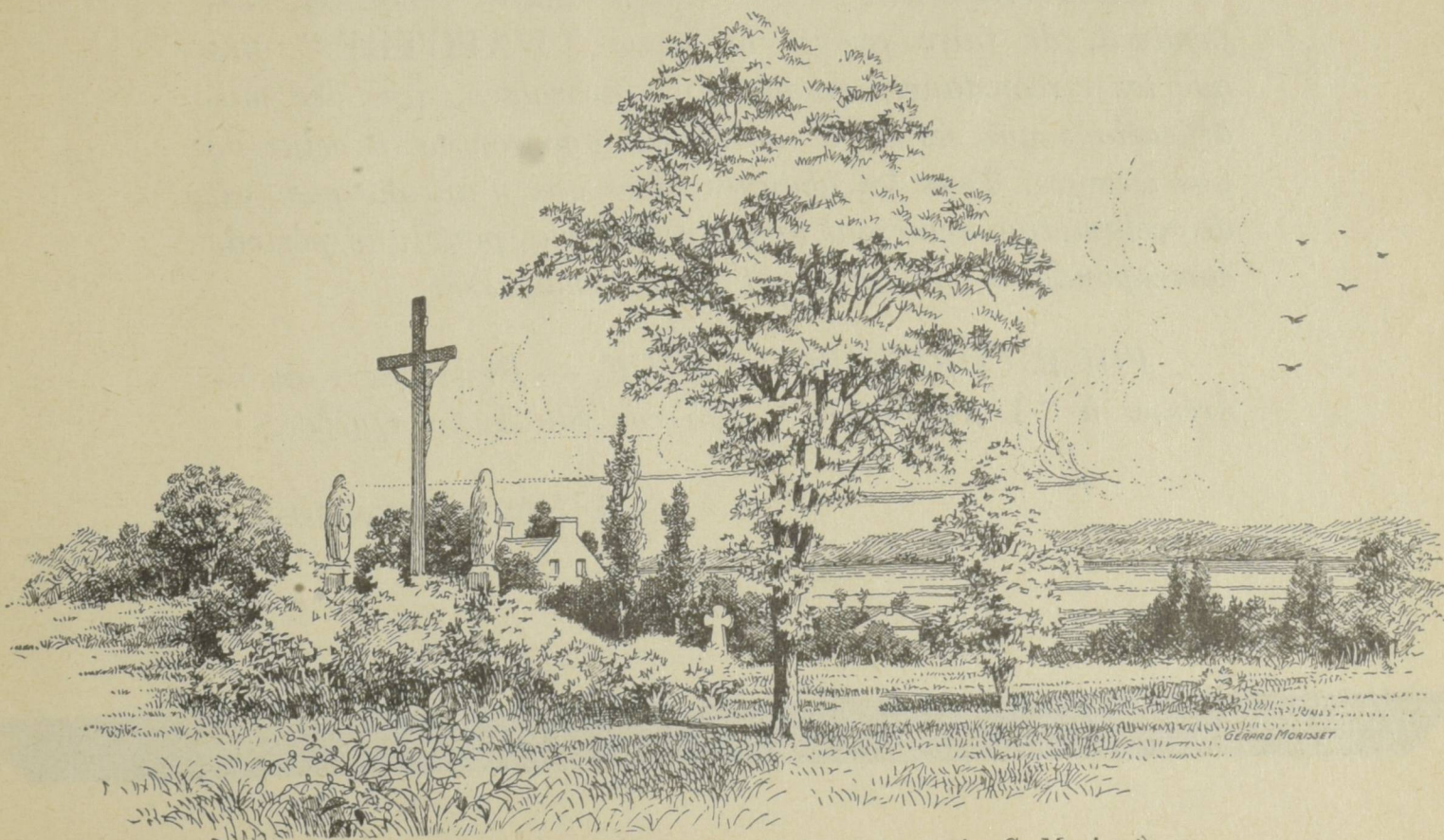
AOÛT 1931

TEXTE

Examinons-nous sur... CÉCILE GOURAUD (*Amicitia*), 529 — Les pendus encagés, E.-Z. MASSICOTTE (*Le Bull. des R. H.*), 530 — Comment Ralph Allen s'engagea, VALDOR, 533 — Le capitaine rouge, ANDRÉE VERTIOL (*L'Etoile Noëliste*), 535 — Utilité de la forêt, AVILA BÉDARD (*La Vie forestière*), 538 — Le dédain des anciens, ABBÉ CHARLES GRIMAUD, 543 — La vengeance de Karystos, E. VESKO DE KÉRÉVEN, 546 — L'affut à la panthère, 549 — Une visite chez le dentiste, POLNYSE (*Bernadette*), 552 — Éphémérides canadiennes — juillet 1931, 555 — De l'appendicite aiguë chez l'enfant, DR PIERVAL (*La Maison*), 557 — Où la chèvre est attachée, JEANNE LE FRANC, 560 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 561 — La conscience (*poésie*), JEAN AICARD, 561 — Les aïeules (*poésie*), ANAIS, SEGAL'S, 561 — Pour s'amuser, 562 — Les livres, 562 — Les secrets de la maison blanche (*feuilleton*), BAILLEUL, 563 — Table des matières, 573.

ILLUSTRATIONS

Au temps des labours (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*), 551 — L'église de Sainte-Famille, I. O., bâtie en 1743, 554 — Vue du Château de Spencer Wood, 559 — A l'ombre de la croix (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*), 575.



A L'OMBRE DE LA CROIX (*Dessin de M. le notaire G. Morisset*).

AVIS IMPORTANT

Aux lecteurs de "L'APÔTRE"

Pour des raisons tout-à-fait particulières, nous devons suspendre, pour un temps indéterminé, la publication de notre revue "L'APÔTRE". Le présent numéro constitue la dernière livraison de la revue.

REMBOURSEMENT. — *Toutes les personnes qui ont payé d'avance leur abonnement à "L'APÔTRE" seront remboursées sur demande seulement du montant qui leur revient comme suit : —*

a) *Soit par argent, moins 10% pour frais d'administration.*

b) *Soit par achats de livres au Secrétariat des Œuvres. (Un exemplaire du catalogue vous sera adressé gratuitement sur demande, pour faire votre choix.)*

c) *Soit par prolongement de l'abonnement à "L'Action Catholique" pour ceux qui sont déjà abonnés à ce journal.*

REMARQUES. — *C'est bien notre intention, cependant, de faire revivre la revue "L'APÔTRE", dès que les circonstances seront plus favorables, avec des modifications qui seront à notre avantage comme à celui de nos lecteurs. Tous les abonnés alors qui n'auront pas fait de réclamation recevront la nouvelle revue pour une période correspondante au montant non remboursé.*

POUR CORRESPONDANCE. — *Prière de vous adresser à "L'APÔTRE", 105 rue Ste-Anne, Québec.*

L'ADMINISTRATION.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531369 7